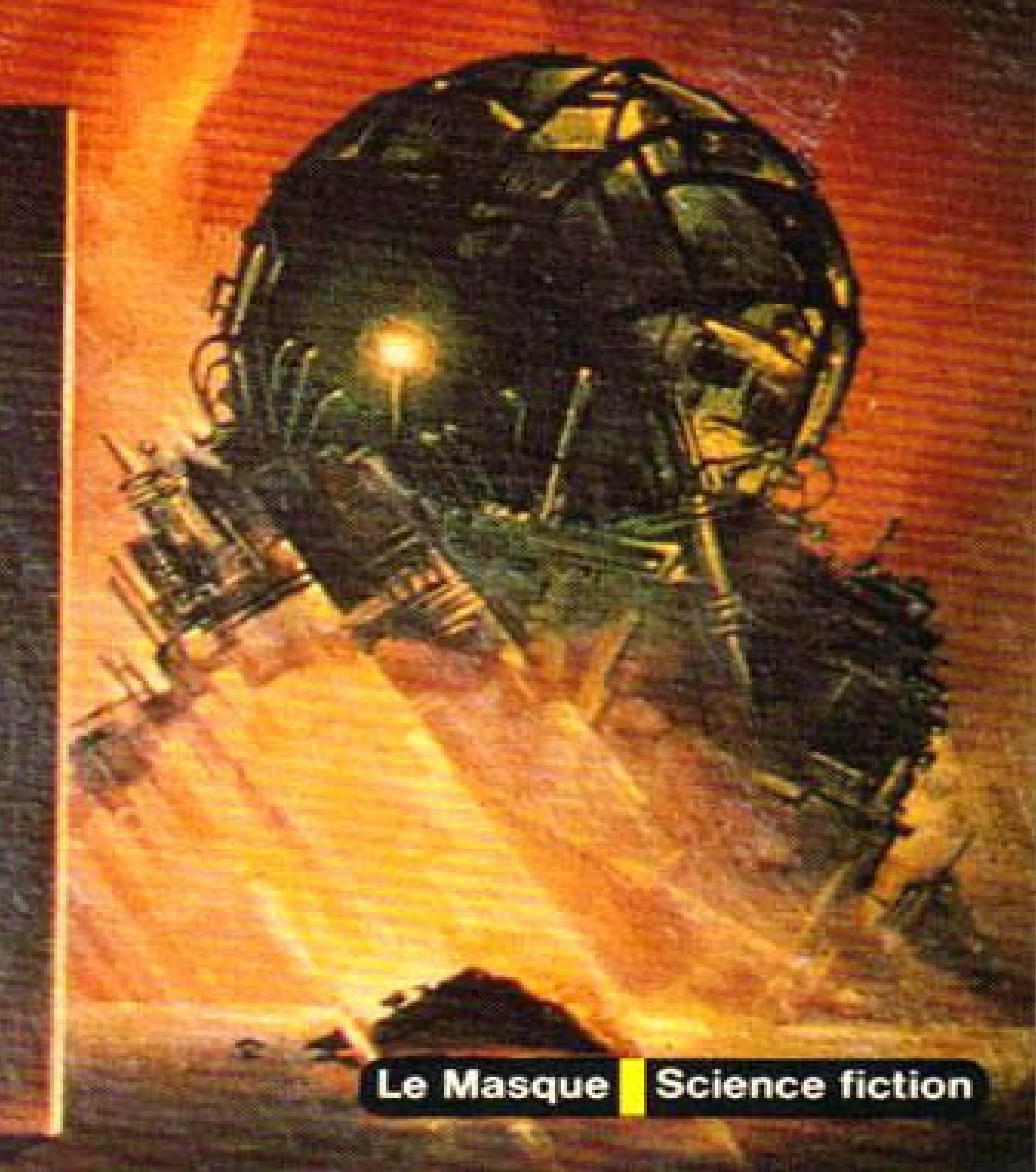
ISAAC ASIMOV

Espace vital



Le Masque | Science fiction

ISAAC ASIMOV

ESPACE VITAL

Nouvelles

Traduites par Michel Deutsch



Le Masque

Ce roman a paru sous le litre original
EARTH IS ROOM ENOUGH

ESPACE VITAL

Clarence Rimbro, à l’instar de tous les autres Terriens – qui étaient un bon trillion – ne voyait aucun inconvénient à vivre dans l’unique maison que comptait une planète inhabitée.

Si quelqu’un lui avait demandé s’il y trouvait à redire, il aurait sans nul doute considéré son interlocuteur en ouvrant de grands yeux. Sa maison était beaucoup plus grande que toutes celles qu’il aurait pu trouver sur la Terre proprement dite, et beaucoup plus moderne. Elle possédait des réserves autonomes d’air et d’eau, et ses congélateurs débordaient de ravitaillement. Elle était isolée par un champ de force de la planète dépourvue de vie sur laquelle elle était bâtie mais elle se trouvait au milieu d’un domaine de quelque deux hectares (sous dôme, évidemment) où, grâce au soleil généreux, poussaient des fleurs pour le plaisir des yeux et des légumes pour la santé du corps. On y élevait même quelques poules. Cela permettait à Mme Rimbro d’occuper ses loisirs, et aux deux petits Rimbro de jouer quand ils en avaient assez d’être enfermés.

Et, d’ailleurs, si l’on avait envie d’être sur la Terre proprement dite, si l’on y tenait absolument, si l’on voulait vraiment avoir des gens autour de soi, respirer à l’air libre ou se baigner dans de l’eau, il n’y avait qu’à passer la porte.

Alors, où était le problème ?

N’oublions pas, non plus, que sur la planète sans vie où était édifiée la maison des Rimbro, régnait un silence total que rompait seulement à l’occasion le bruit monotone du vent ou de la pluie. On bénéficiait d’une intimité complète et l’on avait le sentiment d’avoir la nue-propriété de deux cent millions de milles carrés de surface planétaire.

Tout cela, Clarence Rimbro l’appréciait à sa juste valeur, à la manière réservée qui était la sienne. Comptable spécialisé dans les ordinateurs de pointe, c’était un homme formaliste dans sa façon d’être comme dans sa tenue vestimentaire, peu enclin à sourire sous sa fine moustache soigneusement taillée et qui avait parfaitement conscience de ses mérites. Quand, sa journée terminée, il rentrait chez lui et passait devant les habitations de la Terre proprement dite, il les considérait invariablement avec une certaine suffisance dédaigneuse.

En effet, il y avait des personnes qui devaient purement et simplement loger

sur la Terre proprement dite, soit pour des raisons d’ordre professionnel, soit par perversion intellectuelle. Après tout, le sol de la Terre proprement dite devait fournir les minéraux et les aliments de base nécessaires à l’entretien d’un trillion de personnes (qui, dans cinquante ans, seraient deux trillions) et il y avait pénurie d’espace. Les maisons de la Terre proprement dite ne pouvaient en aucun cas être plus vastes qu’elles ne l’étaient et ceux qui étaient obligés d’y vivre devaient se faire une raison.

Le seul fait de rentrer chez lui procurait un certain plaisir à Clarence Rimbro. Lorsqu’il pénétrait dans le distorseur collectif qui lui était assigné (et qui, comme tous ses semblables, ressemblait à un obélisque tronqué), il y avait toujours une file d’attente que d’autres usagers venaient grossir avant que n’arrive son tour. C’était un moment de contacts.

— Comment va votre planète ?

— Et la vôtre ?

Les menus propos habituels. Parfois, quelqu’un avait des ennuis. Une panne mécanique ou un sale temps qui risquait de modifier défavorablement le terrain. Mais c’était peu fréquent.

Néanmoins, cela faisait passer le temps. Enfin, le tour de Rimbro arrivait. Il insérait sa clé dans la fente, formait la combinaison requise et se trouvait projeté dans un autre plan de probabilité, son plan de probabilité personnel, celui qui lui avait été affecté quand il s’était marié et était devenu un citoyen productif, un plan de probabilité où la vie n’avait pas pris naissance sur Terre. Propulsé sur cette Terre dépourvue de vie, il rentrait alors dans son vestibule.

Ce n’était pas plus compliqué que cela.

Être dans une autre probabilité ne le tourmentait pas. Pourquoi se serait-il tourmenté ? Jamais cette idée ne l’avait effleuré. Il y avait un nombre infini de Terres possibles, chacune existant dans sa case bien à elle, dans son propre plan de probabilité. Comme, d’après les calculs, il y avait cinquante chances sur cent pour que la vie se développe sur une planète telle que la Terre, la moitié de toutes les Terres possibles (qui étaient toujours en nombre infini puisque la moitié de l’infini était infinie) possédait la vie et l’autre moitié (encore un nombre infini) ne la possédait pas. Et trois cents milliards de familles habitant une somptueuse maison alimentée en énergie par le soleil de leur plan de probabilité résidaient en toute quiétude sur trois cents milliards de Terres inoccupées. Chaque jour, des millions de Terres ainsi peuplées s’ajoutaient aux autres.

Un beau jour, quand il rentra chez lui, Sandra, sa femme, accueillit Clarence Rimbro par ces mots.

— Il y a eu un bruit très bizarre.

Rimbro haussa les sourcils et regarda attentivement son épouse. Abstraction faite du léger tremblement qui agitait ses mains fines et du fait que les commissures de ses lèvres blanchissaient tant elle serrait les dents avec force, elle avait son air normal.

— Un bruit ? répéta Rimbro qui s'était immobilisé, le bras tendu vers la servette attendant patiemment qu'il lui confie son manteau. Quel bruit ? Je n'entends rien.

— Ça s'est arrêté. C'était comme des coups sourds. Ou des grondements. Cela durait un petit moment, ça s'interrompait, et puis ça reprenait. Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

Rimbro lâcha son manteau.

— Mais c'est tout à fait impossible.

— J'ai pourtant entendu.

— Je vais aller jeter un coup d'œil aux machines. Peut-être que quelque chose s'est détraqué.

Mais ses prunelles de comptable ne décelèrent rien d'anormal et, haussant les épaules, il s'installa à table. Il tendait l'oreille tandis que les servettes s'affairaient à leurs tâches. L'une d'elles rassembla les assiettes et les couverts pour les désintégrer et les recycler.

— L'une des servettes est peut-être déréglée, dit-il en pinçant les lèvres. Je vais les vérifier.

— Ce n'était absolument pas quelque chose comme cela, Clarence.

Rimbro se coucha sans plus penser à l'incident. Il fut réveillé par sa femme qui lui secouait l'épaule. D'un geste machinal, il appuya sur la plaque commandant l'illumination des murs.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Quelle heure est-il ?

Sandra hocha la tête.

— *Écoute ! Écoute !*

Bon Dieu, il y a bien un bruit ! songea Rimbro. Un grondement net. Qui cessa.

— Un tremblement de terre ? fit-il dans un souffle.

C'étaient des choses qui arrivaient, naturellement, encore que, avec tout ce choix de planètes, on pouvait généralement escompter ne pas tomber sur une

zone séismique.

— Toute la journée ? répliqua Sandra sur un ton acerbe. Je crois qu'il s'agit d'autre chose.

Et elle exprima à haute voix la terreur secrète qui hantait tous les résidents inquiets :

— Je crois qu'il y a quelqu'un d'autre sur notre planète. Je crois que cette Terre est habitée.

Rimbro fit ce que la logique imposait. Le lendemain matin, il conduisit sa femme et les enfants chez sa belle-mère, prit sa journée et se précipita à l'Office de l'habitat de son secteur.

Cette affaire le tracassait fort.

Bill Ching, de l'Office de l'habitat, était un garçon courtaud et jovial, très fier de son ascendance mongole. Il considérait que les plans de probabilité avaient réglé une fois pour toutes le seul et dernier problème qui se posait à l'humanité. Pour son collègue, Alec Mishnoff, ils étaient au contraire un piège dans lequel l'humanité était définitivement tombée. Diplômé en archéologie, il s'était plongé après ses études dans divers travaux touchant à l'antiquité, dont sa tête à l'équilibre délicat était encore pleine. Il avait une physionomie empreinte de sensibilité malgré une paire de sourcils arrogants, et cultivait une obsession dont il n'avait jamais osé parler à personne bien que ce fût cette idée fixe qui l'eût poussé à abandonner l'archéologie pour se reconvertir dans l'habitat.

Ching avait une formule qu'il adorait : « Au diable Malthus ! » C'était presque sa marque de fabrique orale.

— Au diable Malthus ! Dorénavant, il n'y a plus de danger de surpopulation. L'espèce humaine peut doubler et doubler encore aussi fréquemment qu'elle le désire, l'homo sapiens sera toujours en nombre fini, et les Terres vides en nombre infini. Et pas besoin de construire une seule maison par planète. On pourra en édifier cent, mille, un million. Ce n'est ni la place ni l'énergie dispensée par les soleils probables qui manquent.

— Plus d'une par planète ? laissa tomber Mishnoff d'une voix acide.

Ching comprit très bien ce qu'il voulait dire. Quand on avait commencé à utiliser les plans de probabilité, la propriété indivise d'une planète tout entière avait été une puissante incitation pour les premiers résidents. C'était là un argument qui flattait le snob et le despote qui sommeillait en chacun. « Existe-t-il un homme assez pauvre qui ne puisse posséder un empire plus vaste que celui

de Gengis Khan ? » était le slogan en vigueur. À présent, la pluralité de l'habitat soulèverait un tollé général.

Ching haussa les épaules.

— D'accord, il faudrait une certaine préparation psychologique. Et alors ? Il en a aussi fallu une pour lancer le projet.

— Et la nourriture ?

— Tu sais que l'on installe des usines hydroponiques et des fabriques de levures sur d'autres plans de probabilité. Et, s'il le fallait, on pourrait cultiver le sol même.

— Avec la nécessité de porter des vidoscaphes et d'importer l'oxygène.

— Il serait possible de produire de l'oxygène en réduisant le taux d'acide carbonique jusqu'à ce que les végétaux aient poussé. Après, ce seront eux qui feront le travail.

— D'ici un million d'années.

— L'ennui avec toi, Mishnoff, c'est que tu lis trop d'ouvrages sur l'histoire ancienne. Tu es un obstructionniste.

Mais Ching avait trop bon caractère pour dire cela méchamment, et Mishnoff continua de lire et de se tourmenter. Il attendait avec impatience le jour où il aurait le courage d'aller voir le chef de section pour vider son cœur, pour lui expliquer, clairement et sans tourner autour du pot, ce qui l'inquiétait.

Et voilà que les deux hommes avaient en face d'eux un certain M. Clarence Rimbro, légèrement en sueur, et furieux parce qu'il lui avait fallu près de deux jours pour trouver enfin un interlocuteur.

— Et je dis, moi, conclut-il, que cette planète est habitée et je n'ai pas l'intention de l'accepter.

Ching, après avoir écouté son récit de bout en bout, essaya la tactique de la conciliation.

— Un bruit pareil est probablement dû à un simple phénomène naturel.

— Quel genre de phénomène naturel ? Je veux qu'on fasse une enquête. S'il s'agit d'un phénomène naturel, je veux savoir lequel. Je dis que cette planète est habitée. Elle possède une forme de vie, et je vous flanque mon billet que je ne paye pas un loyer sur une planète pour la partager avec qui que ce soit. Avec des dinosaures à en juger par le vacarme qu'ils font !

— Depuis combien de temps vivez-vous sur votre Terre, monsieur Rimbro ?

— Quinze ans et demi.

— Et, au cours de ces quinze ans et demi, avez-vous détecté le moindre

indice d’une autre vie ?

— Il y en a un maintenant et, en tant que citoyen détenteur d’un casier de production de coefficient A-I, j’exige l’ouverture d’une enquête.

— Nous ferons naturellement une enquête, monsieur, mais nous tenons seulement à vous assurer dès à présent que tout est en ordre. Vous rendez-vous compte du soin que nous mettons à sélectionner nos plans de probabilité ?

— Je suis comptable et j’en ai une idée assez précise, rétorqua Rimbro du tac au tac.

— Vous savez donc certainement que nos ordinateurs sont d’une fiabilité à toute épreuve. Ils ne sélectionnent jamais une probabilité qui a déjà été sélectionnée antérieurement. Ce n’est pas possible. Et ils sont programmés de façon à ne sélectionner que des plans de probabilité où la Terre possède une atmosphère d’oxyde carbonique, où la vie végétale et, par conséquent, la vie animale ne se sont pas développées. Si, en effet, des végétaux étaient apparus, l’oxyde de carbone aurait été réduit en oxygène. Comprenez-vous ?

— Je comprends parfaitement mais je ne suis pas venu pour entendre une conférence. Je veux que vous enquêtiez, rien de plus. Je trouve extrêmement humiliante l’idée de partager ma planète, ma planète à moi, avec qui que ce soit et je ne tolérerai pas une chose pareille.

— Bien entendu, bien entendu, balbutia Ching en se détournant pour éviter le regard sardonique que lui lançait Mishnoff. Nous viendrons avant la nuit.

Ils se dirigeaient avec tout leur attirail vers le distorseur.

— Je voudrais te demander quelque chose, dit Mishnoff. Pourquoi utilises-tu la méthode classique « vous n’avez aucun souci à vous faire, monsieur » ? N’importe comment, ils s’en font toujours. Où cela te mène-t-il ?

— Il fallait bien essayer. Ils ne devraient pas s’alarmer, bougonna Ching. Qui a jamais entendu parler d’une planète à atmosphère d’oxyde de carbone qui soit habitée ? D’ailleurs, ce Rimbro est le genre d’individus à lancer des campagnes de rumeurs. Je les flaire de loin. Si on l’encourage, il finira par prétendre que son soleil est devenu une nova.

— Cela arrive parfois.

— Et après ? Une maison est détruite et une famille disparaît, voilà tout. Je te dis que tu es un obstructionniste. Au bon vieux temps, celui que tu aimes tant, quand il y avait une inondation en Chine ou ailleurs, c’étaient des milliers de gens qui mouraient. Et sur une malheureuse population d’un ou deux milliards

de personnes seulement.

— Comment sais-tu qu'il n'y a pas de vie sur la planète de Rimbro ? murmura Mishnoff.

— Parce qu'elle a une atmosphère d'oxyde de carbone.

— Mais suppose… (C'était inutile ça ne pouvait pas sortir, et Mishnoff conclut d'une voix vacillante :) Suppose qu'apparaisse une vie végétale et animale susceptible de vivre dans une atmosphère d'oxyde de carbone ?

— Cela n'a jamais été observé.

— Les mondes étant en nombre infini, tout peut arriver. Tout doit nécessairement arriver, acheva-t-il dans un soupir.

Ching balaya l'objection :

— Il y a une chance sur un duodécillion pour que cela se produise.

Ils arrivèrent au distorseur. Après avoir expédié leur véhicule par le sas de livraison (l'envoyant ainsi directement dans l'aire de service de Rimbro), ils entrèrent à leur tour dans le plan de probabilité de ce dernier. Ching le premier, Mishnoff sur ses talons.

— Jolie maison, déclara Ching avec satisfaction. Un modèle très élégant. Ils ont bon goût.

— Tu entends quelque chose ? s'enquit Mishnoff.

— Non.

Ching et Mishnoff déambulèrent dans le jardin. Le second regardait le dôme de verre. Le soleil était semblable aux soleils d'un trillion d'autres Terres.

— Il se pourrait que la vie végétale vienne de s'amorcer, fit-il distraitement. Que la concentration de l'acide carbonique commence tout juste à s'abaisser. L'ordinateur ne s'en apercevrait pas.

— Il faudrait des millions d'années pour que la vie animale naisse, et des millions d'années devraient encore s'écouler avant qu'elle émerge de la mer.

— Il n'est pas obligatoire que la vie suive cette ligne d'évolution.

Ching prit son coéquipier par l'épaule.

— Toi, tu files un mauvais coton. Le jour où tu me diras ce qui te turlupine réellement au lieu de procéder par allusions voilées, on pourra recoller les morceaux.

Mishnoff se dégagea de l'étreinte de son collègue en fronçant les sourcils avec agacement. La tolérance dont Ching faisait preuve était pénible à supporter.

— La psychothérapie, ça suffit comme ça… (Il s'interrompit et lança à mi-voix :) Écoute !

On percevait un grondement lointain. Qui recommença.

Ils installèrent leur sismographe et activèrent le champ de force qui s'enfonçait tout droit jusqu'à l'assise rocheuse sous-jacente à la surface contre laquelle il rebondissait. L'aiguille de l'instrument frémit, enregistrant les secousses.

— Ce ne sont que des ondes superficielles, dit Mishnoff. Très superficielles. Elles ne sont pas souterraines.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Ching paraissait quelque peu décontenancé.

— Je crois que nous avons tout intérêt à le découvrir. (Sous l'effet de l'appréhension, Mishnoff avait pâli.) Il faut placer un sismographe en un autre point pour déterminer l'épicentre de la perturbation.

— Cela va de soi. Je vais chercher le second. Ne bouge pas d'ici.

— Non, rétorqua énergiquement Mishnoff. C'est moi qui irai.

Il était terrifié mais il n'avait pas le choix. Si c'était ce qu'il croyait, il serait prêt. Il serait prévenu. Mais Ching ne se doutait de rien et ce serait désastreux. Et il ne pouvait pas l'avertir, Ching n'en croirait sûrement pas un mot.

Mais Mishnoff n'était pas du bois dont on fait les héros et il tremblait comme une feuille en enfilant sa combinaison étanche et en s'escrimant sur le disrupteur neutralisant localement le champ de force afin de déverrouiller l'issue de secours.

— Tu as une raison particulière pour y aller ? lui demanda Ching en le voyant faire des gestes désordonnés. Je suis tout disposé à y aller moi-même.

— Ne t'en fais pas, j'y vais, répondit Mishnoff, la gorge sèche – et il s'engagea dans le sas débouchant sur la surface désolée d'une Terre dépourvue de vie. D'une Terre théoriquement dépourvue de vie.

Le spectacle était familier. Ce paysage, Mishnoff l'avait vu des dizaines de fois. Des rochers nus altérés par le vent et la pluie, encroûtés de sable dans les ravins, un petit et bruyant ruisseau au lit obstrué de pierres contre lesquelles se fracassait le courant. Rien que du brun et du gris. Pas une trace de vert. Nulle vie. Pourtant, le soleil était le même et, la nuit venue, les constellations seraient aussi les mêmes.

La demeure était située dans la région correspondant au Labrador de la Terre proprement dite. (En fait, c'était aussi le Labrador, ici. On avait calculé qu'il n'y avait de changements de l'évolution géologique importants qu'une seule fois sur

un quadrillion environ. Sur toutes les Terres, les continents étaient reconnaissables jusqu'aux plus infimes détails.)

En dépit de la latitude et de la saison (on était en octobre), il faisait une chaleur gluante en raison de l'effet de serre dû à l'oxyde de carbone constituant l'atmosphère morte de cette Terre.

Mishnoff contemplait le décor à travers le hublot de son casque. Sa mine était sombre. Si l'épicentre du bruit se trouvait à proximité, il suffirait de placer le second sismographe à un kilomètre et demi ou deux pour le localiser. Dans le cas contraire, il faudrait l'amener à pied d'œuvre au moyen d'une navette aérienne. Mieux valait tabler sur l'hypothèse qui épargnerait le plus les complications au départ.

Méthodiquement, Mishnoff escalada une butte rocailleuse. Une fois arrivé en haut, il pourrait choisir son endroit. Mais quand, haletant et baignant désagréablement dans son jus, il atteignit la cime du mamelon, il constata que ce n'était pas la peine.

Son cœur battait si fort qu'il entendit à peine sa propre voix quand il hurla dans le micro :

— Eh, Ching ! On est en train de construire par ici.

— Quoi ? brailla Ching sur le ton de l'effarement.

Aucun doute n'était possible. On aplanissait le terrain. Des engins étaient à l'œuvre. On dynamitait la roche.

— Ils dynamitent, cria Mishnoff. Voilà d'où venait ce bruit.

— Mais c'est impossible ! L'ordinateur n'aurait jamais sélectionné deux fois le même plan de probabilité. *Il ne peut pas !*

— Tu ne comprends pas…, commença Mishnoff.

Mais Ching suivait le fil de sa pensée :

— Reviens. Je vais sortir à mon tour.

— Surtout pas ! Reste où tu es, s'écria Mishnoff avec alarme. Garde le contact radio avec moi et, pour l'amour du ciel, tiens-toi prêt à regagner la Terre proprement dite si je t'en donne le signal.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Je ne le sais pas encore. Laisse-moi le temps de le découvrir.

Mishnoff s'aperçut à sa grande surprise que ses dents s'entrechoquaient.

Tout en maudissant d'une voix entrecoupée l'ordinateur, les plans de probabilité et l'insatiable besoin d'espace vital animant un trillion d'êtres humains qui croissaient et se multipliaient comme se diffuse une bouffée de

fumée, Mishnoff descendit le versant opposé de la butte en glissant et en dérapant. Les pierres qui roulaient sous ses pieds éveillaient d'insolites échos.

Un homme vint à sa rencontre, revêtu d'une combinaison étanche différente par bien des détails de celle de Mishnoff mais répondant manifestement à la même fin fournir de l'oxygène aux poumons de son porteur.

— Allô, Ching, dit Mishnoff dans son micro d'une voix hachée. Un homme approche. Reste à l'écoute.

Les deux hommes se regardèrent. L'inconnu était blond et son visage était buriné. L'expression de surprise qu'il arborait était trop extrême pour être simulée.

— *Wer sind Sie ?* demanda-t-il sur un timbre guttural. *Was machen Sie ?*

Mishnoff était sidéré. Il avait étudié l'allemand ancien pendant deux ans à l'époque où il se préparait à devenir archéologue et il comprenait ce que l'autre lui disait bien que la prononciation ne fût pas celle qu'il avait apprise. L'étranger lui demandait qui il était et ce qu'il faisait là.

— *Sprechen Sie deutsch ?* balbutia stupidement Mishnoff – et il dut calmer Ching qui lui demandait avec agitation ce qu'il baragouinait.

Le germanophone, au lieu de répondre directement, répéta :

— *Wer sind Sie ?* et ajouta avec impatience : *Hier ist für ein verrückten spaß keine Zeit.*[1]

Mishnoff, lui non plus, n'avait pas envie de plaisanter mais il enchaîna :

— *Sprechen Sie planetisch ?*

Ne connaissant pas l'expression allemande pour « langue planétaire standard », il avait été obligé d'inventer le mot. Il se dit, mais il était trop tard, qu'il aurait dû simplement employer la terminologie anglaise.

Son interlocuteur ouvrit de grands yeux.

— *Sind Sie wahnsinnig* ?

Mishnoff aurait presque souhaité répondre par l'affirmative mais il protesta néanmoins faiblement :

— Je ne suis pas fou, sacré bon Dieu ! Je veux dire… *Auf der Erde woher Sie gekom…*[2]

Il renonça à poursuivre, son allemand étant par trop déficient, mais cette idée nouvelle continua de tourner dans sa tête. Il fallait trouver un moyen de la vérifier. S'acharnant, il demanda :

— *Welches Jahr ist jetzt ?*

Selon toute vraisemblance, l'étranger, qui mettait déjà en doute son état mental, serait convaincu que l'homme qui voulait savoir en quelle année on était, était fou à lier mais c'était la seule question que sa connaissance de la langue permettait à Mishnoff de poser.

L'autre grommela quelque chose qui avait toutes les apparences d'un solide juron germanique et dit :

— *Es ist doch zwei tausend drei hundert vier-und-sechzig, und warum…*

Le flot de vocables qui suivit laissa Mishnoff complètement pantois mais il en savait suffisamment pour le moment. Si sa traduction était exacte, la datation était 2364, soit près de deux mille ans dans le passé. Comment était-ce possible ?

— *Zwei tausend drei hundert vier-und-sechzig ?* répéta-t-il.

— *Ja, ja,* confirma l'étranger sur un ton lourdement sarcastique. *Zwei tausend drei hundert vier-und-sechzig. Der ganze Jahr lang ist es so gewesen.*[3]

Mishnoff haussa les épaules. L'affirmation selon laquelle il en allait ainsi depuis le début de l'année était un mot d'esprit plutôt piteux, même en allemand, et la traduction n'arrangeait rien. Tandis que Mishnoff réfléchissait, son interlocuteur enchaîna avec une ironie de plus en plus marquée :

— *Zwei tausend drei hundert vier-und-sechzig nach Hitler. Hilft das Ihnen vielleicht ? Nach Hitler !*

Mishnoff poussa un rugissement de joie.

— Et comment que ça m'aide ! *Es hilft ! Hören Sie, bitte…* – Et il continua dans un allemand aléatoire émaillé de bribes de planétaire – Pour l'amour de Dieu, *um Gottes willen…*

2364 après Hitler… cela changeait tout. Il essaya désespérément de s'expliquer dans son mauvais allemand. L'autre fronça les sourcils et prit un air pensif. Il leva sa main gantée pour se gratter le menton ou pour faire un geste équivalent, heurta le hublot de son casque et la laissa ainsi inutilement levée, perdu dans ses réflexions.

— *Ich heiss George Fallenby,* dit-il soudain.

Ce nom avait aux oreilles de Mishnoff des résonances anglo-saxonnes bien que l'accentuation des voyelles lui donnât une apparence teutonne.

— *Guten Tag,* fit-il gauchement. *Ich heiss Alec Mishnoff.*

Et il prit brusquement conscience de l'origine slave de son propre patronyme.

— *Kommen Sie mit mir, Herr Mishnoff*, dit Fallenby.

Mishnoff lui emboîta le pas, un sourire crispé sur les lèvres, tout en murmurant dans son micro :

— Tout va bien, Ching. Tout va bien.

De retour sur la Terre proprement dite, Mishnoff fut reçu par le chef de l'office du secteur. C'était un vieux de la vieille. Chacun de ses cheveux gris représentait un problème résolu et chacun de ceux qui lui manquaient un problème évité. Il était circonspect, ses yeux étaient encore vifs et toutes ses dents d'origine. Il s'appelait Berg.

Il hocha la tête.

— Et ils parlent allemand. Mais l'allemand que vous avez appris est vieux de deux mille ans.

— C'est vrai, répondit Mishnoff. Mais l'anglais d'Hemingway a, lui aussi, deux mille ans d'âge, et le planétaire en est assez proche pour que n'importe qui soit capable de le lire.

— Ouais… Et qui est cet Hitler ?

— C'était une sorte de chef tribal de l'antiquité. Il était à la tête de la tribu allemande lors d'une des guerres du vingtième siècle, juste à l'époque de la naissance de l'âge atomique et du début de l'histoire véritable.

— Avant la Dévastation, vous voulez dire ?

— En effet. Il y eut toute une série de guerres pendant cette période. Les pays anglo-saxons furent vainqueurs et je suppose que c'est pour cela que la Terre parle le planétaire.

— Et si Hitler et ses Allemands avaient gagné, le monde parlerait allemand à la place ?

— Sur la Terre de Fallenby, ils ont gagné et on y parle allemand, monsieur.

— Et ils comptent les années « après Hitler » au lieu de les compter « après Jésus-Christ » ?

— Oui. Et je présume qu'il y a une Terre où les tribus slaves ont été victorieuses et où tout le monde parle russe.

— Il me semble qu'on aurait dû le prévoir, dit Berg. Or, personne n'y a pensé à ma connaissance. Après tout, il existe un nombre infini de Terres habitées, et nous ne sommes évidemment pas les seuls à avoir décidé de résoudre le problème posé par la croissance illimitée de la population en colonisant les mondes des probabilités.

— Absolument, dit Mishnoff avec force. Et, à mon sens, si l'on y réfléchit, il doit y avoir un grand nombre d'occupations multiples sur les trois cents milliards de Terres que nous occupons nous-mêmes. Si le hasard a voulu que nous détections celle-là, c'est uniquement parce que ces gens-là ont décidé de construire à moins de deux kilomètres de la demeure que nous y avions édifiée. C'est une chose qu'il faut vérifier.

— Vous sous-entendez par là que nous devrions inspecter toutes nos Terres ?

— Je le pense, monsieur. Nous allons devoir conclure un accord quelconque avec les autres Terres habitées. Somme toute, il y a de la place pour tous, et poursuivre notre expansion sans trouver un terrain d'entente risquerait d'aboutir à toutes sortes d'ennuis et de conflits.

— Oui, dit rêveusement Berg. Je suis de votre avis.

Clarence Rimbro scruta avec méfiance le visage usé de Berg dont toutes les rides, tous les plis respiraient l'amabilité.

— Vous êtes sûr, maintenant ?

— Absolument, répondit le chef de l'office. Nous sommes navrés qu'il vous ait fallu vous contenter d'un logement provisoire depuis deux semaines…

— Presque trois.

— …Trois semaines, mais vous serez indemnisé.

— Quel était ce bruit ?

— Il était causé par un phénomène purement géologique. Un rocher était en équilibre instable et, avec le vent, il heurtait parfois les rocs de la colline. Nous l'avons enlevé et nous avons inspecté le site pour être certains que rien de semblable ne se reproduira à l'avenir.

Rimbro empoigna son chapeau.

— Eh bien, merci de vous être donné tout ce mal.

— Inutile de nous remercier, je vous assure, monsieur Rimbro. C'est notre travail.

Lorsque Clarence eut été reconduit, Berg se tourna vers Mishnoff qui avait assisté en spectateur muet à la conclusion de l'affaire Rimbro.

— En tout cas, les Allemands ont été chics, dit Berg. Ils ont reconnu que nous avions la priorité et ils sont partis. Il y a de la place pour tout le monde, comme ils disaient. Naturellement, il s'est révélé qu'ils ont construit un nombre variable de demeures sur tous les mondes inoccupés. Maintenant, nous avons mis sur pied un programme d'inspection de tous nos mondes bis pour conclure

des accords similaires avec tous les gens que nous trouverons. Tout cela doit rester strictement confidentiel. On ne peut pas mettre la population au courant avant une intense campagne de préparation. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir.

— Ah bon ? fit Mishnoff.

Le tour qu'avaient pris les choses ne lui avait pas rendu sa sérénité. Son épouvantail intime continuait à le tarabuster.

Berg sourit à son cadet.

— Sachez, Mishnoff, que l'office et le gouvernement planétaire font le plus grand cas de votre promptitude d'esprit, qu'ils apprécient la façon dont vous avez compris la situation. Sans vous, elle aurait pu prendre une tournure tout à fait dramatique. Et cette reconnaissance se manifestera sous une forme tangible.

— Merci, monsieur.

— Mais, comme je vous l'ai déjà dit, c'était quelque chose que beaucoup d'entre nous auraient dû prévoir. Comment y avez-vous pensé ?… Nous avons un peu fouillé votre passé. Ching, votre coéquipier, nous a déclaré que vous aviez antérieurement fait allusion à un grave danger lié à notre exploitation des plans de probabilité et que vous aviez tenu à aller à la rencontre des Allemands bien que vous fussiez manifestement terrifié. Vous prévoyiez ce que vous avez effectivement découvert, n'est-ce pas ? Comment avez-vous pu le deviner ?

— Non, non, bredouilla Mishnoff. Je n'en avais pas la moindre idée. Cela a été une surprise. Je…

Brusquement, il se raidit. Pourquoi pas maintenant ? Ils débordaient de gratitude envers lui. Il avait démontré qu'il était quelqu'un qu'il convenait de prendre au sérieux. Un événement inattendu s'était déjà produit.

— Il y a quelque chose d'autre, dit-il d'une voix ferme.

— Quoi ?

Comment commencer ?

— En dehors de la Terre, il n'y a pas de vie dans le système solaire.

— C'est exact, fit Berg avec bienveillance.

— Et, d'après les calculs, la probabilité pour que se développe une forme quelconque de voyage interstellaire est si faible qu'on peut la considérer comme infinitésimale.

— Où voulez-vous en venir ?

— Il en est ainsi *dans cette probabilité-là !* Mais il doit y avoir des plans de probabilité où la vie existe effectivement dans le système solaire ou dans

lesquels les habitants d'autres systèmes ont effectivement découvert le voyage interstellaire.

Berg fronça les sourcils.

— En théorie, oui.

— Il se peut que, dans un de ces univers probables, la Terre ait reçu la visite de ces intelligences étrangères. S'il s'agissait d'un plan de probabilité où la Terre est habitée, cela ne tirerait pas à conséquence. Ces êtres seraient coupés de la Terre proprement dite. Mais si, dans un plan de probabilité où la Terre est inhabitée, ils installent une sorte de base, ils peuvent tomber par hasard sur un de nos établissements.

— Pourquoi un des nôtres ? demanda sèchement Berg. Pourquoi pas une installation des Allemands, par exemple ?

— Parce que, contrairement à eux, nous n'édifions qu'une seule résidence par planète. Vraisemblablement, très rares sont ceux qui procèdent comme les Allemands. Les chances en notre faveur sont de l'ordre de plusieurs milliards contre une. Et si des extraterrestres trouvent une de nos résidences, ils feront des investigations et découvriront la route de la Terre proprement dite, un monde riche et hautement développé.

— Pas si nous mettons les distorseurs hors service.

— Lorsqu'ils sauront que les distorseurs existent, ils pourront en construire à leur propre usage, rétorqua Mishnoff. C'est à la portée d'une race assez intelligente pour voyager dans l'espace et, à partir des équipements qu'ils trouveront dans la résidence, il leur sera facile de déceler notre probabilité particulière. Alors, comment ferons-nous ? Les extraterrestres ne sont pas des Allemands, ils ne sont pas originaires d'autres Terres. Leur psychologie et leurs motivations seront étrangères. Et nous ne sommes même pas sur nos gardes. Nous nous acharnons à occuper toujours de nouvelles planètes en augmentant chaque jour le risque de…

La surexcitation de Mishnoff était telle que sa voix s'était faite stridente et Berg cria :

— C'est absurde ! Tout cela est ridicule…

Le grésillement du ronfleur l'interrompit. La vidéo-plaque s'éclaira et le visage de Ching apparut sur l'écran.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-il, mais…

— Qu'y a-t-il ? le coupa férocement Berg.

— J'ai dans mon bureau un homme dont je ne sais pas quoi faire. Il est ivre

ou fou. Il prétend que sa maison est assiégée, qu’il y a des choses à l’affût derrière le dôme transparent de son jardin.

— Des choses ? hurla Mishnoff.

— Des créatures violettes avec de grosses veines rouges, trois yeux et des espèces de tentacules au lieu de cheveux. Elles ont…

Mais Mishnoff et Berg n’entendirent pas la suite. Ils se dévisageaient, atterrés et malades d’horreur.

LES CENDRES DU PASSÉ

Arnold Potterley était professeur d'histoire ancienne. Ce qui, en soi, n'était pas dangereux. Il avait l'air d'un professeur d'histoire ancienne, et c'est à cause de cela que le monde subit une transformation dépassant l'imagination.

Thaddeus Araman, directeur de la section chronoscopie, aurait peut-être pris les mesures qu'il aurait fallu si le Dr Potterley avait eu un menton massif et carré, des yeux étincelants, un nez en bec d'aigle et une carrure de déménageur. Or, Thaddeus Araman avait devant son bureau un homme effacé au regard désenchanté, dont les yeux d'un bleu délavé encadraient un nez en pied de marmite, un homme de petite taille tiré à quatre épingles qui, depuis ses cheveux châtains qui s'éclaircissaient jusqu'à la pointe de ses souliers au lustre irréprochable complétant un costume classiquement petit bourgeois respirait l'innocence.

— Que puis-je faire pour vous, Dr Potterley ? s'enquit Araman avec affabilité.

Le Dr Potterley répondit d'une voix en douce harmonie avec le reste de sa personne :

— Je suis venu vous trouver, monsieur Araman, parce que vous êtes l'autorité suprême dans le domaine de la chronoscopie.

Araman sourit.

— Pas exactement. Au-dessus de moi, il y a le commissaire mondial à la Recherche et, au-dessus de lui, il y a le secrétaire général des Nations Unies. Et, au-dessus d'eux, il y a, bien entendu, les peuples souverains de la Terre.

Le Dr Potterley secoua la tête.

— Ils ne s'intéressent pas à la chronoscopie. Je viens m'adresser à vous, monsieur, parce que j'essaie depuis deux ans d'obtenir l'autorisation de faire des visionnages – chronoscopiques, j'entends – dans le cadre de mes travaux sur la Carthage antique. Et je n'arrive pas à avoir cette autorisation. Mes bourses de recherches sont tout à fait en ordre. Aucun de mes travaux intellectuels ne présente d'irrégularités, et pourtant…

— Je suis convaincu qu'il ne saurait être question d'irrégularités, dit Araman sur un ton conciliant.

D’une chiquenaude, il fit sortir les minces feuillets de reproduction de la chemise portant le nom de Potterley. Ils avaient été fournis par Multivac dont le vaste esprit analogique conservait toutes les archives de la section. Après usage, les feuillets pouvaient être détruits et reproduits à la demande en quelques minutes.

Tandis qu’Araman feuilletait les documents, le Dr Potterley continua de sa voix douce et monotone :

— Connaître Carthage serait un grand avantage mais tout ce que nous en savons a son origine dans ce qu’ont écrit ses pires ennemis, les Grecs et les Romains. Carthage elle-même n’a jamais rien écrit pour se justifier ou, si elle l’a fait, les textes ne nous sont pas parvenus. En conséquence, les Carthaginois ont été étiquetés les plus grands scélérats de l’histoire, peut-être injustement. Le visionnage temporel permettrait de rétablir les faits.

L’historien parla d’abondance.

Araman feuilletait toujours le dossier.

— Vous devez comprendre, Dr Potterley, que la chronoscopie ou le visionnage temporel, si vous préférez, est une technique difficile.

Le Dr Potterley, mécontent d’être interrompu, fronça les sourcils :

— Je demande seulement certains visionnages limités aux périodes et aux endroits que j’indiquerai.

Araman soupira.

— Même quelques visionnages, même un seul… C’est un art incroyablement délicat. Il y a d’abord le problème du réglage de champ, consistant à focaliser la scène voulue et à l’immobiliser. Il y a celui de synchronisation audio qui exige des circuits entièrement indépendants.

— Mes recherches sont sans aucun doute suffisamment importantes pour justifier un effort considérable.

— Certainement, s’empressa de dire Araman. (Nier l’importance des travaux de quelqu’un aurait été une impardonnable grossièreté.) Mais comprenez que le plus simple des visionnages requiert d’interminables manipulations. De plus, il y a une longue liste d’attente pour le chronoscope et une autre encore plus longue pour l’utilisation de Multivac qui nous guide dans nos opérations.

Potterley se trémoussa avec embarras.

— Mais ne peut-on pas faire quelque chose ? Depuis deux ans…

— C’est une question de priorité, cher ami. Je suis désolé… Cigarette ?

L'historien eut un mouvement de recul et ses yeux s'écarquillèrent brusquement à la vue du paquet que son interlocuteur lui tendait. Araman, surpris par cette réaction, ramena son bras en arrière, fit mine de sortir une cigarette du paquet mais changea d'avis. Potterley poussa un soupir de soulagement non déguisé quand le paquet ne fut plus sous ses yeux.

— Est-il possible de réexaminer ma demande, de la faire un peu avancer ? Je ne sais comment vous expliquer…

Araman sourit. Dans des circonstances analogues, certains solliciteurs lui avaient proposé de l'argent, ce qui ne les avait amenés nulle part, eux non plus.

— Les questions de priorité sont traitées par ordinateurs. Je ne puis en aucun cas modifier arbitrairement les décisions.

Potterley se leva lourdement. Debout, il mesurait un mètre soixante-cinq.

— Eh bien, au revoir, monsieur.

— Bonne journée, Dr Potterley. Et mes regrets les plus sincères.

Il tendit la main à l'historien qui l'effleura brièvement. Après le départ de son visiteur, il sonna, et son secrétaire apparut. Araman lui remit la chemise.

— Vous pouvez détruire ce dossier.

À nouveau seul, Araman eut un sourire amer. Un service de plus rendu à la race humaine au cours d'une carrière s'étendant sur un quart de siècle. Servir en refusant.

Au moins, ce type avait-il été facile à rembarrer. Parfois, il fallait que les autorités universitaires fassent pression ou qu'on aille jusqu'à supprimer une bourse.

Cinq minutes plus tard, Araman avait oublié le Dr Potterley. Quand, par la suite, il se remémora cette entrevue, il ne se rappela pas avoir eu la moindre prémonition.

Durant la première année, Arnold Potterley n'avait éprouvé qu'un sentiment de frustration. La seconde année, cette frustration, cependant, fit naître en lui une idée qui, d'abord, l'effraya, puis le fascina. Deux choses l'empêchèrent d'essayer de la traduire en acte, et ces deux obstacles ne devaient rien au fait incontestable que l'idée en question était ouvertement contraire à la déontologie.

La première barrière était tout simplement l'espoir auquel Potterley s'accrochait que les autorités finiraient par faire droit à sa requête et qu'il ne serait pas nécessaire, par conséquent, de tenter une autre approche. La conversation qu'il venait d'avoir avec Araman avait définitivement tué cet

espoir.

La seconde barrière n’avait rien à voir avec quelque espoir que ce fût, c’était la conscience que Potterley avait, hélas, de son incompétence. Il n’était pas physicien et il ne connaissait pas de physiciens qui auraient pu l’aider. Le département des sciences physiques de l’université était formé d’hommes abondamment pourvus de bourses de recherches et bien enfermés dans leur spécialité. Au mieux, ils ne l’auraient pas écouté. Au pire, ils l’auraient dénoncé comme anarchiste intellectuel et l’on aurait même facilement pu lui supprimer sa bourse de recherches fondamentales sur Carthage.

C’était là un risque qu’il ne pouvait courir. Pourtant, le chronoscope était le seul moyen de poursuivre ses travaux. Sans lui, Potterley était en aussi mauvaise posture que s’il perdait sa bourse.

C’était une semaine avant son entretien avec Araman qu’il avait entrevu que le second obstacle pouvait être surmonté, et encore ne l’avait-il pas compris sur le moment. Cela s’était passé lors d’un des thés de l’université. Potterley ne manquait jamais d’assister à ces réceptions car il considérait que c’était un devoir, et c’était un homme qui prenait ses devoirs au sérieux. Toutefois, il ne se sentait pas tenu de bavarder à bâtons rompus ou de nouer de nouvelles connaissances. Il se contentait de siroter avec sobriété un verre ou deux, il échangeait quelques mots polis avec le doyen ou ceux des directeurs de département qui se trouvaient là, accordait un vague sourire aux autres participants et se retirait de bonne heure.

En temps normal, il n’aurait pas prêté attention, lors de ce dernier thé, au jeune homme qui se tenait dans un coin, silencieux, timide, même. Il n’aurait jamais songé à lui adresser la parole. Mais tout un écheveau de circonstances particulières l’incitèrent, pour une fois, à se conduire d’une façon contraire à sa nature.

Le matin même, au petit déjeuner, Mme Potterley lui avait annoncé, la mine sombre, qu’elle avait à nouveau rêvé de Laurel. Mais, ce coup-là, c’était une Laurel qui avait grandi tout en conservant son visage de fillette de trois ans. Potterley avait laissé parler sa femme. Jadis, il luttait contre le fait qu’elle se préoccupait trop fréquemment du passé et de la mort. Ni les rêves, ni les conversations ne feraient revenir Laurel. Pourtant, cela apaisait Caroline Potterley. Alors, qu’elle rêve et qu’elle parle !

Mais lorsqu’il s’était rendu à l’université, il avait constaté que, cette fois, les

inanités de Caroline l'avaient impressionné. Laurel grandie ! Il y avait près de vingt ans, à présent, quelle était morte. Laurel, leur fille unique. Depuis vingt ans, quand il pensait à elle, c'était toujours comme à un bébé de trois ans.

Mais si elle était vivante, se disait-il, elle n'aurait pas trois ans. Elle irait sur ses vingt-trois ans. Et voilà qu'il se surprenait à essayer d'imaginer Laurel grandissant peu à peu. Jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de vingt-trois ans. Il n'y parvenait pas complètement.

Pourtant, il faisait des efforts. Laurel se maquillant. Laurel sortant avec des garçons. Laurel… se mariant !

C'est pourquoi, à la vue de ce jeune homme debout à l'écart du groupe des professeurs qui allaient et venaient d'un air grave, l'idée saugrenue lui vint que, pourquoi pas ? Laurel aurait pu épouser un garçon semblable. Celui-là même, peut-être…

Elle aurait pu le rencontrer ici, à l'université, ou un soir où ils l'auraient invité à dîner. Ils se seraient plu. Laurel aurait sûrement été mignonne, et ce jeune homme n'avait pas l'air mal. Des cheveux noirs, un visage étroit à l'expression intense, de l'aisance dans le maintien…

Le fil de sa rêverie s'interrompit brutalement. Cependant, Potterley se rendait compte qu'il regardait niaisement ce garçon non pas comme un étranger mais comme un gendre possible dans l'univers des « si ». Et qu'il se dirigeait vers lui. C'était presque une forme d'autosuggestion.

Il lui tendit la main.

— Arnold Potterley, département d'histoire. Je présume que vous êtes nouveau ?

L'autre, un peu étonné, fit gauchement passer son verre de sa main droite dans sa main gauche pour serrer celle de Potterley.

— Je m'appelle Jonas Foster, monsieur. J'ai été nommé assistant de physique. J'ai commencé ce semestre.

Potterley hocha la tête.

— Je vous souhaite un agréable séjour ici et beaucoup de succès.

Les choses n'allèrent pas plus loin. Reprenant tant bien que mal ses esprits, Potterley, soudain gêné, battit en retraite. Il se retourna une fois mais cette illusion de parenté s'était dissipée. La réalité était à nouveau bien solide et il s'en voulait de s'être laissé prendre au piège des fantasmes de sa femme.

Mais une semaine plus tard, dans le bureau d'Araman, le souvenir du jeune homme lui était revenu en mémoire. Un assistant de physique. Un nouveau

collègue. Avait-il été sourd, l'autre jour ? Y avait-il eu un court-circuit entre ses oreilles et son cerveau ? Ou était-ce une autocensure qui avait joué automatiquement du fait du rendez-vous imminent qu'il avait avec le patron de la section chronoscopie ?

Mais l'entrevue s'était soldée par un échec et seule la pensée du jeune homme avec qui il avait échangé deux phrases avait retenu Potterley de pousser plus avant son plaidoyer. Il n'avait plus qu'une idée en tête : prendre congé.

Dans l'autogyre express qui le ramenait chez lui, il regrettait presque de ne pas être superstitieux. Il aurait alors pu se consoler en se disant que cette rencontre fortuite et apparemment dépourvue de portée avait en réalité été organisée par un Destin qui savait ce qu'il faisait.

Jonas Foster n'était pas un néophyte du milieu universitaire. Le long et aléatoire combat qu'il faut livrer pour décrocher son doctorat vous transforme n'importe qui en vétéran. Et, ensuite, enseigner vous donne un élan supplémentaire.

Mais, maintenant, Jonas Foster était assistant. La dignité professorale l'attendait. Et il entretenait désormais des rapports nouveaux, en quelque sorte, avec les autres professeurs.

D'abord, les futures promotions dépendraient de leurs votes. Ensuite, il était encore trop tôt pour qu'il sache qui, parmi les membres de la faculté, avait ou n'avait pas l'oreille du doyen ou même du président de l'université. Il ne se prenait pas pour un politicien de campus et était sûr qu'il en ferait un médiocre mais à quoi bon se flanquer des coups de pied dans le derrière jusqu'à en avoir des ampoules pour se le prouver à soi-même ?

Aussi Foster écouta-t-il l'historien effacé d'où, cependant, émanait vaguement comme une espèce de tension au lieu de suivre son impulsion première qui avait été de l'envoyer sur les roses.

Il se le rappelait assez bien. Potterley l'avait abordé au cours de ce thé sinistre. Il lui avait dit deux phrases d'un air gourmé, le regard un peu hagard, puis il s'était ressaisi avec un tressaillement visible et s'était éloigné précipitamment.

Sur le moment, cela avait amusé Foster. Mais, maintenant…

Peut-être Potterley avait-il délibérément cherché à faire sa connaissance ou, plutôt, à lui donner l'impression qu'il était un drôle de zèbre, excentrique mais inoffensif. Peut-être était-il présentement en train de sonder ses opinions, de

déceler des faiblesses. On en avait sûrement fait autant avant de le nommer. Pourtant…

Peut-être Potterley était-il sérieux. Peut-être ne se rendait-il pas compte, en toute bonne foi, de ce qu'il faisait. Ou qu'il s'en rendait parfaitement compte. Peut-être n'était-il qu'un dangereux salaud, ni plus ni moins.

— Eh bien, maintenant…, murmura Foster pour gagner du temps.

Il sortit de sa poche un paquet de cigarettes dans l'intention d'en offrir une à son visiteur, de la lui allumer et d'en allumer une pour lui-même – le tout très lentement. Mais Potterley s'écria vivement :

— Non, Dr Foster ! Pas de cigarettes, je vous prie.

L'assistant le considéra avec étonnement.

— Excusez-moi, monsieur.

— Non, c'est moi qui vous prie de m'excuser. C'est une odeur que je ne peux pas supporter. Pardonnez-moi.

Il était pâle comme un linge. Foster rangea son paquet. L'envie de fumer l'irritait, et il n'y alla pas par quatre chemins.

— Je suis flatté que vous me demandiez mon avis, Dr Potterley, dit-il, mais je ne suis pas un neutrinicien. Je ne pourrais rien faire de sérieux dans ce domaine. Même formuler une opinion serait présomptueux de ma part, et je préférerais que vous n'entriez pas dans les détails.

Les traits de l'historien se durcirent.

— Que voulez-vous dire avec votre « je ne suis pas un neutrinicien » ? Vous n'êtes encore rien. On ne vous a pas accordé la moindre bourse, n'est-ce pas ?

— Je n'en suis qu'à mon premier semestre.

— Je sais. J'imagine que vous n'avez pas encore fait de demande.

Foster eut un vague sourire. Depuis trois mois qu'il était à l'université, il n'avait pas réussi à soumettre un projet initial suffisamment au point pour passer vulgarisateur scientifique professionnel. Alors, pour ce qui était de la commission de la recherche…

(Heureusement, son directeur de département avait fort bien pris les choses. « Prenez votre temps, Foster, lui avait-il conseillé. Prenez votre temps et mettez vos pensées en ordre. Il faut que vous soyez sûr du chemin sur lequel vous vous engagerez et que vous sachiez où il va car, lorsque vous recevrez une bourse, ce sera la reconnaissance officielle de votre spécialisation, une spécialisation qui déterminera toute votre carrière pour le meilleur et pour le pire. » Le conseil ne

laissait pas d'être banal mais la banalité a souvent le mérite de la vérité, Foster l'admettait.)

— Par ma formation et par goût personnel, Dr Potterley, j'ai choisi l'hyperoptique, et ma thèse complémentaire portait sur la gravitique. C'est ainsi que je me suis défini en sollicitant le poste que j'occupe. Ce n'est peut-être pas encore ma spécialisation officielle mais ce le sera, il ne peut en être autrement. Quant à la neutrinique, c'est une discipline que je n'ai jamais étudiée.

— Pourquoi donc ? s'enquit vivement Potterley.

Foster le dévisagea. Ce genre de curiosité envers le statut professionnel d'autrui était une impolitesse qui l'avait toujours irrité. Aussi fut-ce avec une civilité aux arêtes un tantinet émoussées qu'il répondit :

— Parce que la neutrinique n'était pas enseignée à mon université.

— Dieu du ciel ! Où avez-vous fait vos études ?

— Au M.I.T.[4], laissa tomber Foster d'une voix calme.

— Et l'on n'y apprend pas la neutrinique ?

— Non. – Se sentant rougir, Foster prit une position défensive. – C'est une branche hautement spécialisée dont la valeur est faible. La chronoscopie présente peut-être un certain intérêt mais c'est la seule application pratique de la neutrinique – et elle ne débouche sur rien.

L'historien lui décocha un regard intense.

— Dites-moi une chose. Savez-vous où je pourrais trouver un neutrinicien ?

— Non, rétorqua carrément l'assistant.

— Alors, connaissez-vous une école qui enseigne la neutrinique ?

— Non.

Potterley eut un sourire pincé et dépourvu d'humour. Cela ne fut pas du goût de Foster qui le trouva injurieux et en éprouva suffisamment d'agacement pour dire :

— Je me permettrai de vous faire remarquer que vous mettez les pieds où il ne faut pas, monsieur.

— Pardon ? vous dites que, en tant qu'historien, s'intéresser… s'intéresser *professionnellement* à quelque branche de la physique que ce soit est…

Il s'interrompit, incapable de se résoudre à prononcer le mot.

— Contraire à la déontologie ?

— Exactement, Dr Potterley.

— Ce sont mes travaux qui m'ont conduit à m'y intéresser.

— Il faut vous adresser à la commission de la recherche. Si on vous autorise à…

— Je l'ai fait mais sans succès.

— Dans ce cas, il est évident que vous devez renoncer.

Foster se rendait compte qu'il jouait les vertus outragées mais pas question de se laisser posséder par Potterley et de tenir des propos entachés d'anarchisme intellectuel. Il n'allait pas prendre de risques stupides à l'orée de sa carrière !

Mais sa remarque toucha apparemment au vif son interlocuteur qui, sans avertissement, explosa, déversant un torrent verbal dont l'impétuosité le disputait à l'inconscience. Les intellectuels, soutenait-il, ne pouvaient être libres que s'ils pouvaient librement suivre la pente de leur curiosité. La recherche, maintenue de force dans le cadre fixé par ceux qui tenaient les cordons de la bourse, devenait servile et était condamnée à stagner. Personne n'avait le droit d'imposer une ligne de pensée à autrui.

Foster écoutait ce discours avec incrédulité. Ces arguments n'étaient pas nouveaux. Il avait entendu ses condisciples dire les mêmes choses pour scandaliser les professeurs et il lui était arrivé une ou deux fois de s'amuser lui-même à ce petit jeu. Quiconque s'était jamais penché sur l'histoire de la science savait que beaucoup de gens avaient pensé ainsi autrefois.

Néanmoins, Foster trouvait étrange, presque contre nature, qu'un scientifique moderne puisse proférer de pareilles absurdités. Personne n'irait prétendre que l'on peut diriger une usine en laissant chaque ouvrier faire ce qu'il lui plaît de faire quand l'envie lui en prend ou faire marcher un navire en se pliant aux idées contradictoires qui viennent à l'esprit de chaque homme d'équipage. Il va de soi que, dans l'un et l'autre cas, il doit y avoir une sorte de supervision centralisée. Pourquoi une usine ou un navire bénéficieraient-ils d'une direction et d'un ordre, et pas la recherche scientifique ?

D'aucuns répondraient que l'esprit humain est qualitativement différent d'un bateau ou d'une usine, mais toute l'histoire de la pensée démontrait que c'était faux.

Quand la science était jeune et qu'un cerveau unique pouvait appréhender toutes les complexités du domaine du connu, ou presque, on n'avait peut-être pas besoin d'une direction. En errant à l'aveuglette le long des pistes inexplorées de l'ignorance, on pouvait découvrir accidentellement des merveilles. Mais à mesure que la connaissance se développait, il fallut absorber de plus en plus de données avant de s'enfoncer dans les terres vierges de l'ignorance si l'on voulait

que ce soit profitable. Les hommes ont été obligés de se spécialiser. Le chercheur eut besoin des ressources d'une bibliothèque qu'il lui était impossible de rassembler personnellement, puis d'instruments qu'il n'avait pas les moyens d'acquérir. Le chercheur isolé s'effaça toujours davantage devant l'équipe et l'institut de recherches. Les fonds et le matériel nécessaires à la recherche augmentèrent de plus en plus. Quelle université, si modeste fût-elle, pourrait-elle se passer aujourd'hui au moins d'un microréacteur nucléaire et d'un ordinateur à trois paliers ?

Il y avait des siècles que les personnes privées n'étaient plus en mesure de subventionner la recherche. En 1940, seuls le gouvernement, de puissantes industries, de grandes universités ou des centres scientifiques importants pouvaient financer les recherches fondamentales. En 1960, les plus grandes universités elles-mêmes dépendaient des crédits gouvernementaux et les instituts de recherches n'auraient pu exister sans dégrèvements fiscaux et sans faire appel aux souscriptions publiques. En l'an 2000, les cartels industriels étaient devenus une branche du gouvernement mondial et, dès lors, le financement et, par conséquent, la direction de la recherche furent par la force des choses centralisés sous un ministère de tutelle.

Tout cela se fit naturellement et on n'eut qu'à s'en féliciter. Chaque discipline scientifique était adaptée de façon adéquate aux besoins du public, et leur coordination était correctement assurée. Le progrès matériel enregistré depuis un demi-siècle prouvait surabondamment que la science ne s'était pas enlisée dans la stagnation.

Foster tenta de sortir une bien faible partie de ces arguments mais Potterley les balaya d'un geste irrité.

— Vous répétez comme un perroquet les thèmes de la propagande officielle. Vous avez sous les yeux un exemple qui dément catégoriquement le point de vue officiel. Me croyez-vous ?

— Franchement, non.

— Alors, pourquoi dites-vous que le visionnage temporel est une impasse ? Vous l'avez dit. Vous l'avez dit catégoriquement. Pourtant, c'est une question que vous n'avez jamais étudiée. Vous affirmez ignorer complètement le sujet. On n'enseignait même pas cette discipline à votre université.

— Ce seul fait ne constitue-t-il pas une preuve suffisante ?

— Ah ! je vois ! On ne l'enseigne pas parce que ce n'est pas important. Et ce raisonnement vous satisfait ?

Foster éprouvait un embarras grandissant.

— C’est écrit dans les livres.

— Et voilà ! Les livres disent que la neutrinique est sans importance. Vos professeurs vous le disent parce qu’ils l’ont lu dans les livres. Les livres le disent parce que ce sont des professeurs qui les écrivent. Qui le dit en se fondant sur son expérience et ses connaissances personnelles ? Qui fait des recherches dans ce domaine ? Connaissez-vous quelqu’un qui en fasse ?

— Cette conversation ne me semble mener nulle part, Dr Potterley. J’ai du travail…

— Une minute ! Je voudrais seulement attirer votre attention sur un point. Vous me direz ce que vous en penserez. Je prétends que le gouvernement s’emploie activement à étouffer la recherche fondamentale en neutrinique et en chronoscopie. Il interdit l’application de la chronoscopie.

— Mais non !

— Pourquoi non ? Il le peut. Voilà où mène votre direction centralisée de la recherche. Si l’on refuse des bourses de recherche dans un secteur quelconque de la science, ce secteur meurt. Ils ont tué la neutrinique. Ils le peuvent et ils l’ont fait.

— Mais pour quelle raison ?

— Je n’en sais rien. Et je veux le découvrir. Je me lancerais là-dedans si je possédais la compétence voulue. Je me suis ouvert à vous parce que vous avez une formation toute neuve. Vos artères intellectuelles se sont-elles déjà durcies ? N’avez-vous aucune curiosité ? Ne voulez-vous donc pas *savoir* ? Ne voulez-vous pas connaître les *réponses* ?

L’historien scrutait avidement son vis-à-vis. Les deux hommes étaient presque figure contre figure, et Foster était si désorienté qu’il ne songeait même pas à s’écarter. Il aurait légitimement dû ordonner à Potterley de sortir. Si nécessaire, il aurait dû le jeter dehors.

Ce ne fut pas le respect de l’âge et de la situation de l’historien qui le retint. Les arguments de Potterley ne l’avaient certes pas convaincu. Non, ce qui le retint fut simplement son patriotisme d’université.

Pourquoi la neutrinique n’était-elle pas enseignée au M.I.T. ? Car, maintenant qu’il y pensait, il doutait qu’il y eût un seul traité de neutrinique à la bibliothèque de l’institut.

Il se mit à réfléchir là-dessus.

Et ce fut le désastre.

Caroline Potterley avait autrefois été une jolie femme. Parfois, à l'occasion d'un dîner ou d'une réception à l'université, les vestiges de son ancienne beauté pouvaient encore être sauvés au prix d'un effort considérable. Mais, en temps normal, elle était avachie. C'était le mot qu'elle employait quand elle se prenait en horreur. Elle avait grossi au fil des années mais la graisse n'était pas la seule responsable de sa flaccidité. On aurait dit que ses muscles avaient capitulé, qu'ils s'étaient ramollis, de sorte qu'elle marchait en traînant les pieds, qu'elle avait es poches sous les yeux et des fanons sous les joues. Même ses cheveux grisonnants avaient plus l'air d'être fatigués que simplement raides. Comme s'ils cédaient à la pesanteur, tout bonnement.

Caroline Potterley se regarda dans le miroir et convint qu'elle était dans un de ses mauvais jours. Elle savait d'ailleurs pourquoi.

À cause du rêve. Elle avait rêvé de Laurel. Le rêve singulier où elle voyait Laurel devenue grande. Depuis, elle se sentait déprimée.

Pourtant, elle regrettait d'en avoir parlé à Arnold. Il n'avait rien dit. Il ne disait plus rien. Mais c'était moche pour lui. Ensuite, il était particulièrement renfermé, et cela durait pendant des jours. Peut-être qu'il se préparait à cette importante conférence avec le haut fonctionnaire (il n'arrêtait pas de répéter qu'il n'espérait pas que cela réussirait) mais peut-être aussi que c'était à cause de son rêve. C'était mieux autrefois quand il lui criait « Oublie le passé mort, Caroline ! Ni les parlotes ni les rêves ne la feront revenir. »

Cela avait été dur pour tous les deux. Horriblement dur. Elle n'était pas à la maison, ce jour-là, et, depuis, le remords la rongeait. Si elle était restée, si elle n'était pas sortie faire des courses inutiles, ils auraient été deux, et l'un des deux aurait réussi à sauver Laurel.

Le pauvre Arnold n'avait pas pu. Dieu sait pourtant qu'il avait essayé ! Il était ressorti de la maison en flammes en vacillant, brûlé, étouffant, à demi-aveuglé, Laurel morte dans ses bras.

Le cauchemar était toujours là, il n'avait jamais disparu tout à fait.

Dès lors, Arnold avait sécrété comme une sorte de coquille protectrice. Il s'était mis à parler d'une voix mesurée, il avait adopté une attitude effacée que rien ne parvenait à entamer. Il était devenu puritain et avait même renoncé à ses vices anodins, ses cigarettes, son penchant à jurer de temps en temps. Il avait obtenu une bourse pour préparer une nouvelle histoire de Carthage et plus rien

d'autre ne comptait désormais que son travail.

Caroline avait essayé de l'aider. Elle cherchait des références, tapait ses notes et les microfilmait. Cela prit fin brutalement.

Un soir, alors qu'elle travaillait, elle se leva précipitamment et se précipita dans la salle de bains où elle arriva juste à temps pour vomir atrocement. Son mari, dérouté et inquiet, l'y rejoignit.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Caroline ?

Il lui fit boire une goutte d'alcool.

— C'est vrai ? demanda-t-elle. Ce qu'ils faisaient ?

— Qui ?

— Les Carthaginois.

Il la regarda en ouvrant de grands yeux et comprit intuitivement. Elle était incapable d'expliquer.

Les Carthaginois, semblait-il, adoraient Moloch sous les espèces d'une idole de bronze creuse à l'intérieur de laquelle il y avait une fournaise. En période de crise nationale, les prêtres et le peuple se rassemblaient, et, après les cérémonies et les invocations appropriées, ils précipitaient les enfants en bas âge tout vivants dans les flammes.

Juste avant l'instant crucial, on leur donnait des sucreries afin que de pénibles cris d'épouvante ne viennent pas détruire l'efficacité du sacrifice. Des tambours roulaient alors pendant quelques secondes pour noyer les clameurs des enfants. Les parents étaient présents, sans doute satisfaits car le sacrifice plaisait aux dieux…

Arnold Potterley, la mine sombre, fronça les sourcils. C'étaient des mensonges éhontés inventés par les ennemis de Carthage, lui dit-il. Après tout, ce genre de propagande fallacieuse était monnaie courante. Selon les Grecs, les anciens Hébreux adoraient une tête dans le Saint des Saints. Selon les Romains, les premiers chrétiens avaient la haine de l'humanité et ils sacrifiaient les enfants des païens dans les catacombes.

— Alors, ils ne faisaient pas cela ? s'enquit Caroline.

— Je suis convaincu que non. Les Phéniciens originels… je ne dis pas. Les sacrifices humains sont chose banale dans les cultures primitives. Mais Carthage à son apogée n'était pas une culture primitive. Au sacrifice humain se substituent souvent des pratiques symboliques comme la circoncision. Les Grecs et les Romains ont pu confondre par ignorance ou par malveillance un symbolisme carthaginois avec le rite originel réel.

— Tu en es sûr ?

— Je ne peux pas l'être encore mais quand j'aurai réuni suffisamment de preuves, je demanderai l'autorisation d'utiliser la chronoscopie, et la question sera tranchée une fois pour toutes.

— La chronoscopie ?

— Le visionnage temporel. On pourra se focaliser sur l'ancienne Carthage à une période critique, le débarquement de Scipion l'Africain en 202 avant Jésus-Christ, par exemple, et voir de nos propres yeux ce qui s'est passé exactement. Et tu constateras alors que j'avais raison.

Il tapota l'épaule de Caroline avec un sourire rassurant. Mais, pendant deux semaines d'affilée, celle-ci rêva toutes les nuits de Laurel et elle cessa définitivement d'aider son mari dans ses recherches carthaginoises. Il ne lui demanda d'ailleurs jamais plus son concours.

Pour l'heure, Caroline attendait Potterley. Il lui avait visophoné pour lui annoncer qu'il avait vu le représentant du gouvernement et que l'entrevue s'était passée comme il l'avait prévu. Cela signifiait que ça n'avait pas marché. Pourtant, il n'y avait aucune trace de découragement dans sa voix et, sur l'écran, son visage était serein. Il avait ajouté qu'il avait encore quelque chose à faire avant de rentrer.

Il serait donc en retard mais cela n'avait pas d'importance. Ni l'un ni l'autre n'était particulièrement pointilleux en ce qui concernait les heures des repas, le contenu du paquet que l'on sortait du congélateur leur était égal et ils se moquaient de savoir quand le système autoréchauffant était mis en marche – et ce qu'il réchauffait.

Caroline fut surprise quand Arnold arriva. Il n'avait apparemment pas sa tête de catastrophe. Il l'embrassa consciencieusement, lui sourit, enleva son chapeau et lui demanda s'il n'y avait rien eu de neuf pendant son absence. Son comportement était presque parfaitement normal. Presque.

Mais Caroline avait appris à déceler de petits détails révélateurs et elle eut l'impression que tous les gestes d'Arnold étaient imperceptiblement fébriles. Assez pour révéler à son œil entraîné qu'il était en proie à une certaine tension.

— Il est arrivé quelque chose ? lui demanda-t-elle.

— Nous aurons quelqu'un à dîner après-demain. Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

— Non. Quelqu'un que je connais ?

— Non, c'est un jeune assistant. Un nouveau. Je lui ai parlé.

Brusquement, il pivota sur lui-même, la prit par les deux bras, puis la lâcha au bout d'un moment d'un air confus comme s'il était déconcerté de manifester de l'émotion.

— J'ai eu toutes les peines du monde à l'atteindre, dit-il. Tu te rends compte ? C'est terrible la façon que nous avons tous de ployer sous le joug, cette affection que nous portons à nos entraves !

Mme Potterley n'était pas sûre de comprendre mais, depuis un an, elle le voyait devenir tranquillement de plus en plus rebelle, elle voyait les critiques qu'il adressait au gouvernement devenir peu à peu plus téméraires.

— Tu ne lui as pas raconté de bêtises, j'espère ?

— Des bêtises ? Qu'est-ce que tu vas chercher ? Il va faire quelques recherches neutriniques pour moi.

— Neutriniques ? (Pour Mme Potterley, c'étaient là quatre syllabes inintelligibles mais elle savait que cela n'avait rien à voir avec l'histoire ancienne et elle dit d'une voix faible :) Arnold, ça ne me plaît pas. Tu vas perdre ta situation. C'est…

— De l'anarchie intellectuelle, ma chère amie. C'est bien la formule que tu cherchais ? Parfait ! Je suis un anarchiste. Si le gouvernement ne me permet pas de poursuivre mes travaux, je les poursuivrai sans son aide. Quand j'aurai montré le chemin, d'autres me suivront. Et si on ne me suit pas, ce sera sans importance. Ce qui compte, ce n'est ni toi ni moi, c'est Carthage et le savoir humain.

— Mais tu ne connais pas ce garçon. Suppose qu'il soit un agent de la commission de la Recherche…

— C'est peu vraisemblable et je suis prêt à prendre ce risque. (Il serra le poing droit et le frotta doucement contre sa paume gauche.) Maintenant, il est de mon côté, j'en suis persuadé. Il ne peut pas faire autrement. Je sais reconnaître la curiosité intellectuelle quand je la vois dans les yeux et dans l'attitude d'un homme. Et c'est une maladie fatale pour un scientifique apprivoisé. Même aujourd'hui, il faut du temps pour l'étouffer chez un homme et les jeunes sont vulnérables… Oh ! Pourquoi se laisser arrêter par tous les obstacles ? Pourquoi ne pas construire notre propre chronoscope et dire au gouvernement d'aller au…

Il s'interrompit brusquement, secoua la tête et s'éloigna.

— J'espère que tout ira bien, murmura Mme Potterley désemparée, convaincue que cela irait de travers et inquiète par avance pour l'avenir

professionnel de son mari et la sécurité de leurs vieux jours.

De tous, ce fut la seule à avoir eu le pressentiment aigu que des ennuis se préparaient. Pas du tout ceux qu'elle prévoyait, naturellement.

Jonas Foster arriva chez Potterley qui habitait hors du campus avec près d'une demi-heure de retard. Jusqu'à ce soir, il n'était pas tout à fait décidé à y aller. Et puis, au dernier moment, il lui avait été impossible de se résoudre à avoir la grossièreté de se décommander une heure avant le dîner auquel il avait été invité. Cela, plus la curiosité qui le tenaillait.

Le repas fut interminable. Foster mangeait sans appétit. Mme Potterley était perdue dans une sorte de rêverie dont elle n'émergea qu'une seule fois pour demander à leur hôte s'il était marié et elle exhala une exclamation désapprobatrice lorsqu'il lui répondit que non. Potterley l'interrogea d'une voix neutre sur ses activités professorales en dodelinant du menton d'un air guindé.

C'était gourmé, pesant, assommant comme il n'est pas permis.

Il semble bien inoffensif, se disait Foster.

Il avait passé deux jours à se familiariser avec les œuvres du Dr Potterley. Avec beaucoup de détachement, bien entendu, presque en catimini. Il n'avait pas particulièrement envie de se montrer à la bibliothèque des sciences sociales. Certes, l'histoire était une discipline à cheval sur la frontière et le grand public lisait souvent des ouvrages historiques pour son divertissement ou son édification.

Néanmoins, un physicien n'était pas à proprement parler représentatif du « grand public ». Que Foster se mette à lire des traités d'histoire, il se ferait étiqueter comme excentrique, c'était aussi certain que la relativité, et au bout d'un certain temps, le directeur du département se demanderait si le nouvel assistant était bien l'homme qui convenait à ce poste.

Aussi la prudence était-elle de mise. Foster se glissait dans le box qui se trouvait le plus à l'écart en baissant la tête et il s'en allait à des heures inhabituelles.

Le Dr Potterley avait écrit trois livres et une dizaine d'articles traitant des civilisations de la Méditerranée dans l'Antiquité et ses dernières études (toutes publiées dans la *Revue Historique*) présentaient uniformément la Carthage pré-romaine d'un point de vue favorable.

Cela, au moins, cadrait avec les propos de l'historien et les soupçons de

Foster s'étaient quelque peu estompés. Il n'empêchait que le physicien avait le sentiment qu'il aurait été beaucoup plus sage et beaucoup moins risqué d'avoir opposé une fin de non-recevoir dès le début. Un savant ne doit pas être trop curieux, se morigénait-il, furieux contre lui-même. La curiosité est dangereuse.

Après le dîner, Potterley le fit entrer dans son bureau. Foster s'immobilisa net sur le seuil.

Les murs étaient purement et simplement tapissés de livres.

Pas seulement des films. Des films, il y en avait, évidemment, mais il y avait infiniment plus de livres – des livres imprimés sur papier. Il n'aurait jamais imaginé qu'il pût en exister d'utilisables en telle quantité.

Foster était troublé. Pourquoi garder tant de livres chez soi ? On pouvait certainement les trouver tous à la bibliothèque de l'université ou, pis-aller, à la bibliothèque du Congrès, pour peu que l'on prenne la peine – bien légère – de consulter un microfilm.

Une bibliothèque privée avait quelque chose de clandestin. Cela sentait l'anarchie intellectuelle. Curieusement, cette dernière pensée calma Foster. Il préférait que Potterley fût un authentique anarchiste plutôt qu'un agent provocateur jouant la comédie.

À partir de ce moment, le temps se mit à passer à une vitesse ahurissante.

— Le problème, voyez-vous, disait Potterley d'une voix claire et posée, était de trouver si possible quelqu'un qui n'ait jamais utilisé la chronoscopie pour son travail. Naturellement, je ne pouvais pas poser la question de but en blanc puisque ce seraient des recherches non autorisées.

— Oui, laissa tomber sèchement Foster, un peu surpris que quelque chose d'aussi insignifiant eût arrêté son interlocuteur.

— J'ai pris des voies indirectes.

Effectivement. Foster fut stupéfait par le volume de sa correspondance portant sur des détails controversés de la culture de la Méditerranée antique où apparaissait sans cesse une phrase négligemment lancée « Bien sûr, n'ayant jamais utilisé la chronoscopie… » ou « En attendant que soit approuvée la demande de données chronoscopiques que j'ai déposée, ce qui semble pour le moment peu probable… »

— Mais ce ne sont pas des questions sans objet. L'institut de chronoscopie publie une brochure mensuelle faisant état d'éléments concernant le passé obtenus par visionnage temporel. Juste une ou deux communications. Ce qui m'a immédiatement frappé, c'est la banalité de la plupart de ces communications,

leur insipidité. Pourquoi de telles recherches avaient-elles la priorité sur mes travaux ? J'ai donc écrit aux gens les mieux placés pour travailler dans la direction indiquée par la brochure. Comme je vous l'ai montré, aucun ne s'est servi du chronoscope. Mais reprenons tout cela point par point…

Enfin, la tête bourdonnante, Foster demanda à Potterley quand celui-ci lui eut fait part de tous les détails qu'il avait minutieusement rassemblés :

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas mais j'ai une théorie, répondit l'historien. C'est Sterbinski qui a inventé le chronoscope – comme vous voyez, je sais au moins cela – et sa découverte a été largement diffusée. Et puis le gouvernement a confisqué l'appareil et décidé d'interdire toutes les recherches dans ce domaine et toute utilisation de la chronoscopie. Seulement, certains auraient pu se demander pourquoi on ne s'en servait pas. La curiosité est un très vilain défaut, Dr Foster.

À qui le dites-vous ! songea le physicien.

— Imaginez, enchaîna Potterley, ce qui se passerait si l'on prétendait que, justement, on s'en sert. Ce ne serait plus un mystère mais quelque chose de banal. La chronoscopie cesserait alors d'être un légitime objet de curiosité et elle ne susciterait pas non plus de curiosité illicite.

— Vous êtes curieux, vous ?

Potterley semblait vaguement troublé.

— Dans mon cas, c'était différent, répliqua-t-il avec irritation. Je dois absolument faire quelque chose et je n'admets pas cette façon ridicule qu'ils ont de me tenir le bec dans l'eau.

Un peu paranoïaque, en plus, se dit lugubrement Foster.

Pourtant, paranoïaque ou pas, Potterley avait fini par mettre le doigt sur une anomalie. Foster ne pouvait plus nier qu'il se passait quelque chose de bizarre dans le domaine de la neutrinique.

Mais qu'est-ce que Potterley cherchait ? La question continuait de le turlupiner. Si l'historien n'était pas en train de le mettre à l'épreuve pour juger de son sens de l'éthique, qu'est-ce qu'il voulait au juste ?

Foster fit appel à la logique pour poser les données du problème. Si un anarchiste intellectuel un peu paranoïaque sur les bords voulait utiliser le chronoscope et était persuadé que les autorités lui mettaient délibérément des bâtons dans les roues, que ferait-il ?

Supposons que ce soit moi, songea-t-il. Qu'est-ce que je ferais ?

— Peut-être que le chronoscope n'existe pas, dit-il d'une voix lente.

Potterley tressaillit. Ce fut presque comme si sa carapace de calme se fissurait, et Foster entrevit fugitivement quelque chose qui n'avait rien à voir avec le calme. Mais l'autre se ressaisit.

— Oh non ! Il ne peut pas ne pas y avoir de chronoscope.

— Pourquoi ? Est-ce que vous l'avez vu ? Est-ce que je l'ai vu ? C'est peut-être l'explication de tout. Peut-être qu'il n'y a pas d'embargo volontaire sur le chronoscope. Peut-être qu'ils ne l'ont pas, tout bêtement.

— Mais Sterbinski a vécu. Il a construit un chronoscope. C'est un fait.

— C'est ce qu'on dit dans les livres, répliqua sèchement Foster.

— Écoutez-moi. – Potterley agrippa la manche de son hôte. – J'ai besoin du chronoscope. Il faut que je l'aie. Ne me racontez pas qu'il n'existe pas. Voilà ce que nous allons faire. Nous allons en apprendre suffisamment long sur la neutrinique pour être en mesure…

Potterley s'interrompit. Foster se dégagea et termina la phrase interrompue :

— D'en fabriquer un nous-mêmes ?

Potterley faisait une mine revêche comme s'il regrettait d'avoir été aussi direct. Néanmoins, il demanda :

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est hors de question. Si j'ai bien compris, il a fallu à Sterbinski vingt ans de travail et des bourses représentant un total de plusieurs millions pour construire sa machine. Vous vous figurez que nous pourrions, vous et moi, refaire la même chose illégalement ? Supposons que nous disposions du temps nécessaire, ce qui n'est pas le cas, et que nous trouvions les renseignements indispensables dans les livres, ce dont je doute, comment nous procurerions-nous l'argent et le matériel ? Voyons ! Le chronoscope est censé avoir la taille d'un bâtiment de cinq étages !

— Alors, vous ne voulez pas m'aider ?

— Je vais vous dire ce que je vais faire. J'ai peut-être un moyen.

— Comment cela ? s'enquit vivement Potterley.

— Bah ! Ce n'est pas cela qui est important. Mais je pourrai sans doute en apprendre suffisamment pour vous dire si, oui ou non, le gouvernement bloque volontairement la recherche chronoscopique. Je pourrai peut-être confirmer vos preuves ou, au contraire, vous démontrer qu'elles sont erronées. Quel que soit le cas, je ne sais pas quel bien cela vous fera mais je ne peux pas aller plus loin. C'est ma limite.

Potterley suivit des yeux le jeune homme qui s'en allait. Il était furieux contre lui-même. Pourquoi avait-il été imprudent au point de laisser ce garçon deviner qu'il envisageait d'avoir son propre chronoscope ? C'était prématuré.

Mais pourquoi ce jeune imbécile avait-il imaginé que le chronoscope n'existait pas ?

Il fallait qu'il existe. Il le fallait absolument. À quoi bon dire le contraire ?

Et pourquoi ne pourrait-on pas en construire un second ? Depuis Sterbinski, la science avait fait des progrès en cinquante ans. Tout ce qu'il fallait, c'était des informations.

À Foster de les recueillir. Soit ! Qu'il pense que cette recherche de données soit sa limite. Une fois qu'on s'est engagé sur la voie de l'anarchie, il n'y a pas de limite. S'il n'avait pas en lui une motivation suffisante pour aller de l'avant, les premiers pas qu'il ferait sur cette route seraient une erreur assez grave pour l'obliger à continuer. Potterley était certain qu'il n'hésiterait pas à recourir au chantage, en ce qui le concernait.

Il agita le bras pour un dernier adieu et leva la tête. Il commençait à pleuvoir.

Sûrement ! Si le chantage était nécessaire, rien ne l'arrêterait.

Foster roulait en direction de la banlieue sinistre. Il se rendait à peine compte qu'il pleuvait.

Il était complètement fou, se disait-il, mais il ne pouvait accepter que les choses en restent là. Il devait savoir. Il maudissait sa curiosité sans frein mais il fallait qu'il sache.

En tout cas, il n'irait pas plus loin que l'oncle Ralph. Il se jura énergiquement que ça s'arrêterait là. Ainsi, il n'y aurait pas de preuves contre lui, pas de preuves réelles. Oncle Ralph serait discret.

En un sens, il avait secrètement honte de l'oncle Ralph. Il n'avait pas parlé de lui à Potterley, en partie par prudence et en partie parce qu'il redoutait le haussement de sourcils, le demi-sourire que la mention de son nom provoquait inévitablement. Les vulgarisateurs scientifiques, quelle que fût leur utilité, étaient un peu des marginaux, ils ne méritaient qu'un dédain condescendant. Et le fait que, en tant que groupe socio-professionnel, ils gagnaient plus que les chercheurs scientifiques ne faisait évidemment qu'aggraver les choses.

Pourtant, il y avait des moments où il était bien pratique d'avoir un vulgarisateur dans la famille. N'ayant pas une véritable formation

professionnelle, ils n’avaient pas à se spécialiser. Aussi, un bon vulgarisateur connaissait pratiquement tout… Et l’oncle Ralph était l’un des meilleurs.

Ralph Nimmo n’avait pas de diplômes et il en était assez fier. « Un diplôme, avait-il dit un jour à Jonas Foster alors qu’ils étaient tous deux considérablement plus jeunes, un diplôme, c’est un premier pas sur la route de la faillite. Pour ne pas le gâcher, on collationne les grades, on fait de la recherche professorale et on finit par être un âne bâté qui ignore tout, sauf une sous-catégorie d’une bribe de rien du tout. En revanche, si l’on veille à garder son esprit vide de toute information jusqu’à ce que l’on parvienne à la maturité, si on ne le remplit que d’intelligence et si on l’entraîne seulement à penser de façon claire, on dispose d’un puissant instrument et on peut devenir vulgarisateur scientifique. »

Nimmo avait eu sa première commande à l’âge de vingt-cinq ans après avoir terminé son apprentissage. Il n’était dans le métier que depuis trois mois. Il reçut un volumineux manuscrit dont la lecture eût laissé pantois tout lecteur, si qualifié fût-il, qui ne se serait pas livré à une étude approfondie de l’ouvrage doublée d’une navigation à l’estime. Nimmo le mit en pièces détachées et le reconstitua (après cinq longs et épuisants entretiens avec les auteurs, tous biophysiciens) dans une langue concise et dense et un style coulant et poli.

— Et pourquoi pas ? répondait-il sur un ton indulgent à son neveu qui, pour répliquer à ce dénigrement des diplômes, lui reprochait de s’en tenir aux franges de la science. La frange est importante. Vos savants sont incapables d’écrire. Pourquoi les en blâmer ? On ne leur demande pas d’être de grands maîtres des échecs ou des virtuoses du violon. Pourquoi exiger d’eux qu’ils sachent enfiler les mots ? Il y a des spécialistes pour cela. Bon Dieu, Jonas ! Lis donc la littérature scientifique d’il y a un siècle. Fais abstraction du fait qu’elle est périmée et que certaines expressions n’ont plus cours. Essaye seulement de la lire et d’y trouver un sens. Un galimatias imprononçable, du travail d’amateurs ! Des pages et des pages inutiles, des articles totalement incompréhensibles.

— Mais tu n’es pas reconnu à ta juste valeur, protestait Jonas qui se préparait à commencer sa carrière universitaire et en était quelque peu ébloui. Tu pourrais être un chercheur formidable.

— Tu te trompes du tout au tout. Bien sûr, un biochimiste, un strato-météorologiste me snoberont mais ils me payent bien. Sais-tu ce qui se passe quand un chimiste de première classe s’aperçoit que la commission a supprimé son indemnité annuelle sous prétexte qu’il a fait de la vulgarisation ? Il se battra

plus dur pour trouver des fonds pour louer mes services ou ceux d'un de mes pareils que pour obtenir un enregistreur ionographique.

Et Nimmo d'adresser un large sourire à Foster qui le lui rendit. En fait, il était fier de cet oncle à la panse rebondie, au visage lunaire et aux doigts courtauds, si vaniteux qu'il ramenait en pure perte une frange de cheveux sur le désert de sa calvitie et s'habillait de façon à ressembler à une meule de foin ni faite ni à faire parce que ce négligé vestimentaire était son image de marque. Il avait honte de son oncle mais il en était également fier.

Quand il entra dans l'appartement en désordre de celui-ci, il n'était pas d'humeur à rire. Il avait neuf ans de plus – et l'oncle Ralph aussi. Au cours de ces neuf années, Nimmo avait peaufiné une multitude de communications touchant à toutes les disciplines scientifiques et un peu de leur contenu s'était infiltré dans son vaste cerveau.

Il était en train de grignoter des raisins secs qu'il se fourrait un par un dans la bouche. Il en lança un paquet à Foster qui le rattrapa de justesse et dut se baisser pour ramasser ceux qui étaient tombés pendant ce vol plané.

— Laisse, dit négligemment Nimmo. Pas la peine de te fatiguer. Il y a quelqu'un qui vient faire le ménage une fois par semaine. Que t'arrive-t-il ? Tu as des difficultés à rédiger ton projet de bourse ?

— À vrai dire je n'en suis pas encore là.

— Pas encore ? Remue-toi un peu, mon garçon ! Tu attends que je te propose de le mettre définitivement en forme ?

— Je n'aurais pas les moyens de recourir à tes bons offices, mon oncle.

— Allons donc ! Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour la famille ! Tu me cèdes tes droits de publication de grande diffusion et je ne te demanderai pas un fifrelin.

Foster hocha la tête.

— Si tu parles sérieusement, c'est une affaire conclue.

— Topons-là !

Évidemment, c'était un pari mais Jonas connaissait suffisamment le talent de son oncle pour se rendre compte que l'opération pouvait être payante. Une découverte spectaculaire d'intérêt public sur l'homme primitif, sur une nouvelle technique chirurgicale ou sur n'importe quelle branche de la spationautique pouvait signifier un article payé à prix d'or. C'était Nimmo, par exemple, qui avait rédigé pour l'usage scientifique la série de communications de Bryce et consorts élucidant la structure fine de deux virus du cancer, travail pour lequel il

avait réclamé la somme ridicule de quinze cents dollars moyennant la cession des droits de publication de grande diffusion. Il avait alors récrit en toute exclusivité le même texte en lui donnant une forme populaire adaptée à la vidéo tridimensionnelle et il l'avait vendu vingt-mille dollars, plus les royalties qu'il continuait de toucher cinq ans après.

— Que savez-vous de la neutrinique, mon oncle ? demanda Foster de but en blanc.

— La neutrinique ? (Une lueur de surprise s'alluma dans les petits yeux de Nimmo.) C'est là-dessus que tu travailles ? Je croyais que tu t'occupais d'optique pseudo-gravitique.

— C'est exact. Je me pose simplement la question de savoir ce que c'est la neutrinique.

— Tu as diablement tort. Tu sors de ton domaine. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas que tu alerteras la commission sous prétexte que je suis un peu curieux.

— Je devrais peut-être le faire avant que tu ne t'attires des ennuis. La curiosité est un risque professionnel chez les savants. Je l'ai vue à l'œuvre. Un savant fait tranquillement le tour d'un problème. Soudain, la curiosité l'entraîne dans un territoire étranger. Alors, on apprend qu'il a si peu avancé en ce qui concerne son propre problème qu'il ne peut justifier la reconduction du projet. J'ai vu pire…

— Je veux simplement savoir ce qui a pu récemment te passer entre les mains touchant la neutrinique, dit patiemment Foster.

Se carrant contre le dossier de son siège, Nimmo murmura tout en mâchonnant un grain de raisin d'un air songeur :

— Rien. Jamais. Je ne me rappelle pas qu'un texte sur la neutrinique me soit passé entre les mains.

— Comment ? s'exclama Foster sans dissimuler sa stupéfaction. Mais alors, qui s'est chargé du travail de mise en forme ?

— Maintenant que tu me le demandes… je ne sais pas. Aucun souvenir qu'un confrère ait fait allusion à ce sujet lors de nos congrès annuels. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de recherches dans ce domaine.

— Pourquoi ?

— Hé là ! Ne crie pas comme ça ! Je n'y suis pour rien. Si on peut faire une supposition…

Foster était exaspéré.

— Alors, tu n’es pas au courant ?

— Hem… Je vais te dire ce que je sais de la neutrinique. Elle concerne les applications des mouvements du neutrino et des forces associées…

— Bien sûr ! Bien sûr ! Exactement de la même façon que l’électronique concerne les applications des mouvements de l’électron et des forces associées, que la pseudo-gravitique concerne les applications des champs de gravité artificiels. Ce n’est pas pour cela que je suis venu te voir. C’est tout ce que tu sais ?

— Et la neutrinique, ajouta Nimmo sans s’émouvoir, est à la base du visionnage temporel. Je n’en sais pas davantage.

Les épaules de Foster s’affaissèrent tandis qu’il frottait sa joue maigre avec intensité. Il était insatisfait et furieux. Sans le formuler explicitement, il avait été convaincu que Nimmo lui communiquerait quelques rapports récents, lui donnerait des informations intéressantes sur la neutrinique moderne et qu’il pourrait retourner auprès de Potterley pour lui annoncer qu’il se trompait, que ses renseignements étaient erronés, ses déductions fausses.

Après quoi, le physicien serait retourné à ses occupations.

Mais maintenant…

Comme ça, on ne fait pas beaucoup de recherches dans ce domaine ? songeait-il avec colère. Cela implique-t-il forcément qu’il y a étouffement ? Et si la neutrinique était une discipline stérile ? C’est peut-être le cas. Je l’ignore, et Potterley aussi. À quoi bon gaspiller les ressources intellectuelles de l’humanité pour rien ? À moins que le secret soit gardé pour des raisons légitimes. Par exemple…

L’ennui, c’était qu’il fallait absolument qu’il sache. Il ne pouvait pas laisser les choses en l’état. *Il ne le pouvait pas.*

— Oncle Ralph, existe-t-il un texte sur la neutrinique ? Je veux dire quelque chose de simple et de clair. Un texte élémentaire.

Nimmo réfléchit en poussant des soupirs qui gonflaient ses joues replètes.

— Tu me poses vraiment une colle. Le seul dont j’ai jamais entendu parler était de Sterbinski et je ne sais plus qui. Je ne l’ai jamais vu mais il m’est arrivé une fois d’y trouver une allusion dans de la documentation… J’y suis ! Sterbinski et LaMarr, c’est ça.

— Le Sterbinski qui a inventé le chronoscope ?

— Je pense. Ce qui prouve que ce doit être un bon livre.

— En existe-t-il une édition récente ? Il y a trente ans que Sterbinski est

mort.

Nimmo se contenta de hausser les épaules sans rien dire.

— Tu ne peux pas le trouver ?

Il y eut un silence prolongé, brisé seulement par les craquements du fauteuil de Nimmo qui se balançait sur son siège.

— Vas-tu me dire enfin de quoi il s'agit ? demanda enfin le vulgarisateur.

— Ça ne m'est pas possible. Mais accepteras-tu quand même de m'aider, oncle Ralph ? Me procureras-tu un exemplaire de cet ouvrage ?

— Au fond, c'est toi qui m'as appris tout ce que je sais sur la pseudo-gravité et j'ai une dette de reconnaissance envers toi. Eh bien, je vais te dire… Je suis prêt à t'aider mais à une condition.

— Laquelle ?

L'expression de Nimmo se fit grave.

— Que tu sois prudent, Jonas. J'ignore ce que tu mijotes mais il est évident que tu as franchi la ligne. Ne sacrifie pas ta carrière sous prétexte que quelque chose qu'on ne t'a pas ordonné d'approfondir et qui ne te regarde pas pique ta curiosité. Tu m'as compris ?

Foster acquiesça mais c'était à peine s'il avait entendu. Il réfléchissait furieusement.

Une bonne semaine plus tard, la silhouette rondouillarde de Ralph Nimmo surgit dans le deux-pièces que Foster occupait sur le campus.

— J'ai quelque chose, annonça l'arrivant d'une voix enrouée.

— Quoi ? s'enquit Jonas sur un ton vibrant.

— Une copie de Sterbinski et LaMarr.

Il la sortit – il en sortit le coin, tout du moins – de la poche de son ample veston.

La réaction presque automatique de Foster fut de jeter un coup d'œil sur la porte et les fenêtres pour s'assurer qu'elles étaient fermées, et il tendit la main.

La vénérable cassette s'écaillait, et le film, quand le physicien l'eut ouverte, apparut jauni et cassant.

— C'est tout ? fit Foster sur un ton sec.

— Un peu de gratitude, mon garçon !

Nimmo s'assit en grommelant et extirpa une pomme de sa poche.

— Oh ! Je te suis très reconnaissant mais ce film est si vieux !

— Estime-toi heureux de l'avoir. J'ai voulu le visionner à la Bibliothèque du Congrès, rien à faire. Le livre était interdit de communication.

— Comment as-tu donc fait pour avoir celui-là ?

— Je l'ai volé. – Nimmo croquait dans sa pomme en en détourant le trognon. – À la bibliothèque publique de New York.

— Quoi ?

— Ça n'a pas été bien compliqué. J'ai accès aux réserves, naturellement. Aussi m'a-t-il suffi d'enjamber une chaîne à un moment où il n'y avait personne dans les parages, de piquer l'objet et de sortir comme si de rien n'était. C'est fou ce qu'ils peuvent être confiants, là-bas. D'ailleurs, il se passera des années avant qu'on s'aperçoive de sa disparition…

« Seulement, je te conseille de ne montrer ça à personne, mon neveu.

Foster considéra le film comme s'il était littéralement radioactif.

Nimmo jeta son trognon et attaqua une seconde pomme.

— C'est quand même drôle, reprit-il. Il n'y a rien de plus récent en neutrinique. Pas une monographie, pas une communication, pas un compte-rendu de travaux. Rien depuis le chronoscope.

— Euh euh, fit distraitement Foster.

Foster travaillait tous les soirs chez Potterley. À présent son studio sur le campus ne lui inspirait pas confiance. Et ce travail quotidien devenait plus réel que ses propres recherches en vue d'obtenir sa bourse. Parfois, cela le tourmentait mais il finit par ne plus se tracasser pour ça.

Tout d'abord, son travail consista à visionner et revisionner le film. Puis à méditer. Quelquefois, le film, oublié, continuait de défiler pendant ce temps dans le lecteur de poche.

Il arrivait à Potterley de venir voir ce qui se passait. Il s'asseyait et regardait avidement comme s'il espérait que les cheminements de la pensée de Foster allaient se cristalliser et devenir visibles. Ses interventions se bornaient à deux choses : interdire à Foster de fumer et parler, à l'occasion.

Mais ce n'était jamais une conversation. Plutôt un monologue chuchoté auquel il n'espérait apparemment pas que Foster prêterait attention. Comme s'il cherchait seulement à libérer une sorte de tension intérieure.

Carthage ! Il en revenait toujours à Carthage !

Carthage, la New York de la Méditerranée antique. Carthage, empire commercial et reine des mers. Carthage, tout ce que Syracuse et Alexandrie prétendaient être. Carthage, calomniée par ses ennemis et qui ne disait rien pour se défendre.

Vaincue par Rome, elle avait été chassée de Sicile et de Sardaigne mais elle avait plus que compensé ses pertes grâce à ses possessions d’Espagne et, soixante ans durant, Hannibal avait été la terreur des Romains.

Finalement, écrasée pour la seconde fois, elle s’était résignée à son sort et avait reconstruit avec ses outils brisés une vie précaire dans la peau de chagrin de son territoire. Sa réussite avait été telle que Rome, dans sa jalousie, lui avait délibérément imposé une nouvelle guerre. Alors, sans autre ressources que ses mains nues et sa ténacité, Carthage avait forgé des armes et mené une lutte de deux ans qui n’avait pris fin qu’avec la complète destruction de la cité dont les habitants, plutôt que de se rendre, avaient préféré se précipiter dans leurs demeures en flammes.

— Un peuple peut-il se battre avec un tel acharnement pour une cité et un mode de vie aussi atroces que les ont dépeints les Anciens ? Hannibal était meilleur stratège qu’aucun général romain et ses soldats lui vouaient une fidélité aveugle. Ses ennemis les plus virulents eux-mêmes célébraient ses louanges. C’était un Carthaginois. Il est de bon ton de dire que c’était un Carthaginois atypique, qu’il valait mieux que les autres, que c’était un diamant dans la boue. Mais alors, pourquoi a-t-il fait preuve de cette loyauté envers Carthage jusqu’à sa mort après des années d’exil ? On parle de Moloch…

Foster n’écoutait pas toujours mais, parfois, il ne pouvait s’en empêcher et les sanguinaires récits de sacrifices d’enfants le faisaient frissonner et le rendaient malade.

Et Potterley poursuivait avec passion :

— Et pourtant, ce n’est pas vrai. C’est un canard vieux de vingt-cinq siècles lancé par les Grecs et les Romains. Ils avaient leurs esclaves, leurs crucifixions, leurs combats de gladiateurs. Ce n’étaient pas des petits saints. Cette histoire de Moloch est ce qu’on appellerait aujourd’hui de la propagande de guerre, c’est un mensonge éhonté. Je peux le prouver. Je peux prouver que c’était un mensonge et, par Dieu… je le prouverai… je le prouverai…

Potterley répétait inlassablement cette promesse.

Mme Potterley rendait aussi visite à Foster mais moins souvent que son mari, en général le mardi et le jeudi car, à cette heure-là, le Dr Potterley avait un cours et n'était jamais là. Elle s'asseyait sans bruit, parlant à peine, les traits flasques et empâtés, les yeux vacants, distante et lointaine.

La première fois, Foster lui suggéra avec embarras de se retirer.

— Est-ce que je vous gêne ? lui demanda-t-elle d'une voix atone.

— Non, bien sûr que non, mentit le physicien qui se sentait dans ses petits souliers. C'est simplement que… que…

Il fut incapable de terminer sa phrase.

Elle opina comme s'il l'avait invitée à rester et sortit du sac qu'elle avait apporté une rame de feuilles de vitron qu'elle se mit en devoir d'épisser à petits gestes rapides et délicats au moyen d'une paire de minces dépolarisateurs à facettes tétraédriques que leurs fils d'alimentation faisaient ressembler à une grosse araignée.

Un soir, elle murmura :

— Ma fille Laurel a le même âge que vous.

Foster sursauta, autant par surprise de l'entendre soudain parler que par ce propos.

— Je ne savais pas que vous aviez une fille, madame Potterley.

— Elle est morte. Il y a très longtemps.

Ses adroites manipulations transformaient le vitron en une sorte de vêtement informe que Foster ne parvenait pas encore à identifier. Que faire sinon bredouiller sottement :

— Je suis désolé.

Mme Potterley soupira.

— Je rêve souvent d'elle.

Elle leva vers lui ses yeux bleus au regard perdu. Foster tressaillit et se détourna.

Un autre soir, elle lui posa une autre question tout en tirant sur une feuille de vitron pour la détacher de sa robe à laquelle elle adhérait légèrement :

— Qu'est-ce que le visionnage temporel, à propos ?

La question déclencha un enchaînement de pensées particulièrement compliquées dans la tête de Foster qui répliqua sèchement :

— Le Dr Potterley pourra vous l'expliquer.

— Il a essayé. Pour ça, je vous le garantis ! Mais je crois que je l'agace un peu. Il appelle ça chronoscopie, la plupart du temps. Est-ce qu'on voit effectivement les choses passées comme dans les tridis ? Ou cela se borne-t-il à de petites configurations de points comme votre ordinateur ?

Foster jeta un coup d'œil écœuré à son ordinateur portatif. Il ne marchait pas mal mais toutes les opérations devaient être effectuées à la main et les réponses étaient codées. Ah ! Si seulement il pouvait utiliser l'ordinateur de la faculté… Mais à quoi bon rêver ? Il avait déjà l'impression d'attirer suffisamment l'attention en sortant tous les soirs de son bureau avec un ordinateur manuel sous le bras.

— Personnellement, je n'ai jamais vu le chronoscope mais, à ce qu'il me semble, on distingue réellement les images et on entend réellement les bruits.

— On peut aussi entendre les gens parler ?

— Je crois. (Et il ajouta, à demi-désespéré :)

Écoutez, madame Potterley… vous devez vous ennuyer affreusement. Je sais bien que vous n'aimez pas laisser un hôte tout seul mais, sincèrement, il ne faut pas vous croire obligée…

— Je ne me crois obligée à rien. J'attends, tout simplement.

— Qu'attendez-vous ?

— Je vous ai entendus lors de votre première visite, laissa-t-elle tomber sur un ton placide. Le jour où vous avez parlé pour la première fois avec Arnold. J'écoutais derrière la porte.

— Derrière la porte ?

— Je sais que je n'aurais pas dû mais je me faisais un sang d'encre pour mon mari. Je me doutais qu'il se préparait à faire quelque chose qu'il n'aurait pas dû faire et je voulais savoir quoi. Et puis, quand j'ai entendu…

Elle se tut et, baissant les yeux, s'abîma dans la contemplation de son ouvrage.

— Entendu quoi, madame Potterley ?

— Que vous ne vouliez pas fabriquer un chronoscope.

— Bien sûr que non.

— Je pensais que vous changeriez peut-être d'avis.

Foster lui lança un regard indigné.

— Dois-je comprendre que vous êtes descendue dans l'espoir que j'en fabriquerais un ? Que vous attendez que j'en fabrique un ?

— J’espère que oui, Dr Foster. Je l’espère de tout mon cœur.

D’un seul coup, ce fut comme si un voile de brume se déchirait, dénudant le visage de Mme Potterley, aiguisant ses traits, mettant de la couleur à ses joues, de la vie dans ses yeux, les vibrations de quelque chose qui ressemblait à de l’excitation dans sa voix.

— Ne serait-ce pas merveilleux d’en avoir un ? chuchota-t-elle. Les gens du passé ressusciteraient.

Les pharaons, les rois et… les simples gens. Je souhaite que vous en fabriquiez un, Dr Foster. Je le souhaite… réellement…

L’intensité dont était chargée cette prière la faisait suffoquer. Les feuilles de vitron glissèrent à terre. Elle se leva et remonta en courant l’escalier du sous-sol tandis que Foster, abasourdi et consterné, la suivait des yeux dans sa fuite éperdue.

Cette conversation lui fit perdre le sommeil. Les pensées se bousculaient dans sa tête qu’elles ballonnaient douloureusement. C’était presque une indigestion mentale.

Finalement, son projet de recherches boiteux aboutit à Ralph Nimmo. Il n’avait pour ainsi dire plus d’espoir : il ne serait pas accepté et il ne décrocherait pas sa bourse. Cela créerait un scandale dans le département et, selon toutes probabilités, sa nomination ne serait pas reconduite à la fin de l’année universitaire.

C’était à peine s’il s’en souciait. Une seule chose comptait : le neutrino, rien que le neutrino, toujours le neutrino. La piste du neutrino faisait des méandres et de brusques tournants, l’entraînant, le souffle coupé, le long de chemins vierges que Sterbinski et LaMarr eux-mêmes n’avaient pas explorés.

Il appela Nimmo.

— Oncle Ralph, j’ai besoin d’un certain nombre de choses. Je te visophone du campus.

Sur l’écran, la mine de Nimmo était joviale mais ce fut sur un ton revêche qu’il répondit :

— Ce dont tu as besoin, c’est de suivre un cours sur les techniques de communication. J’ai un mal de chien à rendre ton projet intelligible. Si c’est pour cela que tu m’appelles…

Foster secoua la tête avec impatience.

— Ce n’est absolument pas pour ça. Voici ce qu’il me faut.

Il griffonna rapidement ses desiderata sur un bout de papier qu'il brandit en face du récepteur.

— Eh ! protesta Nimmo. Combien de prodiges me crois-tu donc capable d'effectuer ?

— Tu peux te procurer ces articles, oncle Ralph. Tu le sais très bien.

Nimmo relut la liste en remuant silencieusement ses lèvres grassouillettes. Il avait un air grave.

— Et quand tu auras mis tout ça ensemble, que se passera-t-il ?

— Tu auras les droits exclusifs de vulgarisation du résultat comme nous en sommes convenus. Mais, je t'en prie, ne me pose pas de questions maintenant.

— Je ne peux pas faire de miracles, tu sais.

— Fais celui-là. Tu dois le faire. Tu es un vulgarisateur, pas un chercheur. Tu n'as pas de comptes à rendre. Tu as des amis, tu as des contacts. Ils peuvent bien regarder ailleurs pour avoir une option sur ce que tu publieras la prochaine fois, n'est-ce pas ?

— Ta foi en moi est touchante, mon neveu. J'essaierai.

Nimmo réussit. Le matériel fut livré un soir à une heure tardive par un autocar privé. Foster et son oncle le déchargèrent avec des ahans d'hommes qui n'ont pas l'habitude du travail manuel.

Après le départ de Nimmo, Potterley surgit. Il s'immobilisa sur le seuil de la porte du sous-sol et demanda à mi-voix :

— C'est pour que faire ?

Foster repoussa les mèches qui tombaient sur son front et massa doucement son poignet foulé.

— Je veux faire quelques expériences simples.

— Vraiment ?

Une lueur d'excitation scintilla dans les prunelles de l'historien.

Foster avait le sentiment d'être exploité. Comme si on l'entraînait sur une route dangereuse en le tirant par le bout du nez. Comme si, tout en distinguant clairement la catastrophe qui l'attendait au bout du chemin, il n'en continuait pas moins d'avancer avec ardeur et détermination. Comme si, et c'était encore le pire, c'était lui-même qui se tirait par le bout du nez.

Et c'était Potterley qui avait tout mis en branle. Potterley qui, maintenant, le couvait des yeux. Mais l'impulsion était la sienne.

— Je désire rester seul, à présent, Potterley, fit aigrement Foster. Pas

question de vous avoir sur le dos, vous et votre femme.

Il se disait dans son for intérieur : s’il est vexé, qu’il me flanque dehors et qu’il mette fin à cette histoire.

Pourtant, au fond de son cœur, il ne pensait pas que d’être fichu à la porte changerait quoi que ce soit.

Mais Potterley n’en arriva pas à cette extrémité. Il n’était apparemment pas vexé. Son regard n’avait rien perdu de sa mansuétude.

— Bien sûr, Dr Foster, dit-il. Bien sûr. Tout ce que vous voudrez.

Foster le suivit des yeux tandis qu’il battait en retraite. Il était à nouveau sur la route, il en éprouvait une joie perverse et s’en voulait.

Désormais, il couchait sur un lit de camp dans le sous-sol de Potterley où il passait tous ses week-ends.

Sur ces entrefaites, il apprit que son projet (mis en forme par Nimmo) avait été accepté. Son chef de département lui en apporta la nouvelle et le félicita.

Foster le dévisagea d’un air distrait et murmura un : « Bien. Je suis content » avec si peu de conviction que son interlocuteur fronça les sourcils et sortit sans un mot de plus.

Foster cessa aussitôt de penser à sa bourse. C’était une question mineure dépourvue d’intérêt. Il était occupé à mettre au point quelque chose qui comptait vraiment, un test décisif pour le soir même.

Une soirée s’écoula, puis une seconde, puis une troisième. Enfin, hagard et tellement surexcité qu’il en avait la tête à l’envers, il appela Potterley.

L’historien descendit l’escalier et jeta un coup d’œil sur l’équipement artisanal.

— Les factures d’électricité sont très élevées, dit-il de sa voix douce. Je me moque de la dépense mais la ville risque de se poser des questions. Ne peut-on pas faire quelque chose ?

En dépit de la chaleur, Potterley portait un col dur et une veste d’intérieur. Foster, en maillot de corps, leva vers lui des yeux larmoyants et répondit sur un ton haché :

— Nous n’en avons plus pour longtemps, Dr Potterley. Je vous ai demandé de descendre pour vous annoncer quelque chose : on peut fabriquer un chronoscope. Un petit, évidemment, mais c’est possible.

Potterley se cramponna à la rampe. Son corps parut s’affaisser. Il réussit à balbutier dans un souffle :

— Vous pouvez le construire ici ?

— Ici… dans le sous-sol, confirma Foster d’une voix lasse.

— Mon Dieu ! Vous aviez dit…

— Je sais ce que j’ai dit, s’exclama le physicien avec irritation. Que c’était irréalisable. À ce moment, je ne savais rien. Sterbinski lui-même ne savait rien.

Potterley secoua la tête.

— En êtes-vous sûr ? Vous êtes certain de ne pas vous tromper, Dr Foster ? Je ne pourrais pas supporter que…

— Je ne me trompe pas. Si la théorie avait suffi, il y a cent ans et plus que nous aurions le visionnage temporel… depuis que la théorie du neutrino a été émise. L’ennui, c’est que les premiers chercheurs le considéraient seulement comme une mystérieuse particule sans masse ni charge détectables. Quelque chose servant simplement à équilibrer le bilan et à sauvegarder la loi de la conservation du rapport masse-énergie.

Il doutait que Potterley comprît ce dont il parlait mais cela lui était égal. Il avait besoin de marquer une pause, besoin de s’aérer les idées. Et besoin, aussi, d’une base pour la suite.

— C’est Sterbinski qui a découvert le premier, poursuivit-il, que les neutrinos traversent la barrière spatio-temporelle perpendiculaire, qu’ils se déplacent aussi bien dans le temps que dans l’espace. C’est Sterbinski qui a imaginé le premier un procédé pour les stopper. Il a inventé un compteur de neutrinos et a appris à interpréter les configurations de leurs flux. Naturellement, le flux des neutrinos est dévié par la matière qu’il traverse en circulant dans le temps. Ces déformations peuvent être analysées et traduites de façon à reproduire l’image de la matière qui a déterminé ces diffractions. Le visionnage temporel entrait alors dans le domaine du possible. On pouvait même déceler par cette méthode les vibrations de l’air et les transformer en sons.

Potterley n’écoutait plus.

— Oui, dit-il, oui. Mais quand pourrez-vous construire un chronoscope ?

— Laissez-moi terminer. Tout repose sur la technique utilisée pour détecter et analyser le flux de neutrinos. La méthode de Sterbinski était difficile et indirecte. Elle exigeait des dépenses d’énergie colossales. Mais j’ai étudié la pseudo-gravitique, Dr Potterley, la science des champs de gravité artificiels. Je me suis spécialisé dans le comportement de la lumière à l’intérieur de ces champs. C’est une science nouvelle. Sterbinski l’ignorait totalement. S’il l’avait

connue, il aurait compris – comme n'importe qui – que l'utilisation d'un champ de pseudo-gravité était une méthode beaucoup plus efficace de détection des neutrinos. Et si j'avais été plus ferré en neutrinique, je l'aurais vu immédiatement.

Potterley sembla se rasséréner quelque peu.

— Je le savais. On a beau bloquer la recherche neutrinique, le gouvernement n'a aucun moyen d'être sûr que les découvertes faites dans d'autres secteurs de la science n'auront pas de répercussions sur notre connaissance des neutrinos. Il y a longtemps que j'y ai pensé, Dr Foster. Avant que vous ne soyez venu travailler ici.

— Je vous en félicite, mais il y a une chose…

— Laissons cela. Répondez-moi, s'il vous plaît. Quand pourrez-vous fabriquer un chronoscope ?

— Ce que j'essaie de vous dire, Dr Potterley, c'est qu'un chronoscope ne vous servira à rien.

Et voilà, songea Foster. C'est lâché.

Potterley descendit lentement les marches et se planta devant le physicien.

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi cela ne me servirait à rien ?

— Vous ne verrez pas Carthage. Voilà ce que je devais vous faire savoir. C'est la conclusion à laquelle j'ai abouti. Vous ne verrez jamais Carthage.

Potterley hocha doucement la tête.

— Mais non, vous vous trompez. Si vous avez le chronoscope, il vous suffit de faire une mise au point correcte…

— Non, Dr Potterley, ce n'est pas une question de réglage. Des facteurs impondérables affectent le flux de neutrinos comme ils affectent toutes les particules subatomiques. C'est ce que l'on appelle le principe d'incertitude. Quand on enregistre et interprète le flux, ces facteurs se manifestent sous forme d'un brouillage, de « bruits » comme disent les techniciens des transmissions. Plus on va loin dans le temps, plus le parasitage s'amplifie, plus les « bruits » s'accentuent. À partir d'un certain seuil, ils noient l'image. Comprenez-vous ?

— Il n'y a qu'à fournir davantage d'énergie, suggéra Potterley d'une voix blanche.

— Ce serait inutile. Lorsque les bruits saturent les détails, si vous intensifiez ces derniers, vous intensifiez aussi le parasitage. Ce n'est pas en agrandissant une photo voilée que vous la verrez mieux, n'est-ce pas ? Mettez-vous ça dans la

tête. De par sa nature physique, l’univers a des limites. Les mouvements thermiques aberrants des molécules d’air ne permettent à aucun instrument de détecter un son faible au-delà d’un certain seuil. La longueur d’onde de la lumière ou de l’électron empêche tout instrument de voir un objet en-deçà d’une certaine taille. C’est la même chose pour la chronoscopie. Le visionnage temporel n’est possible que jusqu’à une certaine distance.

— Laquelle ?

Foster prit une profonde inspiration.

— Cent vingt-cinq ans. C’est le maximum.

— Mais le bulletin mensuel que publie la commission est presque entièrement consacré à l’histoire ancienne. (Potterley éclata d’un rire tremblant.) Vous êtes sûrement dans l’erreur. Le gouvernement possède des données remontant à l’an 3000 avant Jésus-Christ.

— Depuis quand vous êtes-vous mis à croire la commission ? demanda Foster avec mépris. Vous vous êtes lancé dans cette aventure en commençant par prouver que ces messieurs mentent, qu’aucun historien n’a jamais fait usage du chronoscope. Ne voyez-vous pas pour quelle raison, maintenant ? Aucun historien ne pourrait s’en servir sauf ceux qui ne s’intéressent qu’à l’histoire contemporaine. Aucun chronoscope ne pourrait en toute hypothèse aller plus loin que 1920.

— Vous vous trompez. Vous ne connaissez pas tout.

— Les faits sont têtus, ne vous en déplaise, et vous ne pouvez pas les plier à vos désirs. Il faut regarder la vérité en face. Le rôle du gouvernement dans cette affaire consiste à perpétuer une mystification.

— Pourquoi ?

— Je n’en sais rien.

Le nez camard[5] de Potterley frémissait, ses yeux étaient exorbités.

— Ce n’est qu’une théorie, Dr Foster, fit-il sur un ton implorant. Construisez un chronoscope. Construisez-en un et essayez.

Foster secoua brutalement son interlocuteur par l’épaule.

— Vous croyez que je ne l’ai pas fait ? Vous pensez que je vous aurais dit tout cela sans avoir pris soin de tout vérifier de toutes les manières possibles ? J’en ai fabriqué un. Regardez donc autour de vous !

Il se rua sur la batterie des commutateurs et les abaissa les uns après les autres. Il ajusta une résistance, régla d’autres manettes et éteignit les lumières.

— Attendez. Laissons-le chauffer.

Une petite lueur apparut vers le centre d’un des murs. Potterley bredouillait des paroles incohérentes.

— Regardez ! se contenta de lui crier à nouveau Foster.

La lueur était plus définie, plus brillante. Elle se différenciait, devenait un jeu de lumières et d’ombres. Des hommes et des femmes ! Flous. Leurs traits étaient brouillés. Leurs bras et les jambes n’étaient que des linéaments.[6] Un antique véhicule de surface à la silhouette indistincte mais reconnaissable – c’était une de ces machines fonctionnant avec un moteur à combustion interne brûlant de l’essence comme il en existait autrefois – passa à toute vitesse.

— Les alentours du milieu du vingtième siècle, annonça Foster. Il n’y a pas de son parce que je ne peux pas encore connecter un capteur audio mais nous arriverons plus tard à synchroniser. En tout cas, le milieu du vingtième siècle est presque l’extrême limite de l’exploration. Croyez-moi, il n’est pas possible d’obtenir une focalisation plus fine.

— Vous n’avez qu’à construire un appareil plus gros et puissant, à renforcer vos circuits.

— On ne peut pas plus tourner le principe d’incertitude que vivre sur le soleil, Dr Potterley. Nous sommes limités par des contraintes d’ordre physique.

— Vous mentez ! Je ne vous crois pas. Je…

Une troisième voix s’éleva, aiguë pour percer le vacarme :

— Arnold ! Dr Foster !

Le jeune physicien se retourna instantanément. Le Dr Potterley se pétrifia. Un long moment s’écoula avant qu’il dise sans faire un mouvement :

— Qu’y a-t-il, Caroline ? Laisse-nous.

— Non ! (Mme Potterley descendit l’escalier.) J’ai tout entendu. Je n’ai pas pu faire autrement. C’est une visionneuse temporelle, n’est-ce pas, Dr Foster ?

— Oui, madame Potterley, une sorte de visionneuse temporelle. Pas très bonne. Il n’y a pas de son et l’image est très floue mais elle marche.

Caroline Potterley serra très fort ses mains nouées contre sa poitrine.

— C’est merveilleux ! Merveilleux !

— Vraiment pas ! s’exclama sèchement Potterley. Ce jeune imbécile est incapable d’aller plus loin que…

— Dites donc, vous ! s’écria Foster avec exaspération.

Mais Mme Potterley ne lui laissa pas le temps de poursuivre :

— Je vous en prie ! Écoutez-moi. Arnold, ne te rends-tu pas compte que si nous pouvons remonter vingt ans en arrière, nous reverrons Laurel ? Carthage et l'Antiquité, nous nous en moquons bien. Nous pourrons revoir Laurel, c'est tout ce qui compte. Elle ressuscitera. Laissez votre machine ici, Dr Foster. Montrez-nous comment elle fonctionne.

Foster la dévisagea, puis il se tourna vers Potterley. L'historien était blanc comme un linge. Bien que sa voix fût basse et égale, son calme l'avait déserté.

— Idiote ! dit-il.

— Arnold ! répéta faiblement son épouse.

— Je te répète que tu es une idiote. Qu'est-ce que tu verras ? Le passé. Le passé mort. Laurel fera-t-elle une seule chose qu'elle n'a pas déjà faite ? Veux-tu éternellement revivre trois années, regarder un bébé qui ne grandira jamais ?

Sa voix se fêla mais il réussit à se contrôler. S'approchant de sa femme, il la saisit par les épaules et la secoua brutalement :

— Sais-tu ce qui se passera si tu mets ce projet à exécution ? On t'enfermera parce que tu deviendras folle. Oui, folle. As-tu envie de subir un traitement mental ? D'être enfermée ? As-tu envie de passer à la sonde psychique ?

Mme Potterley s'arracha à son étreinte. Il n'y avait plus trace de douceur ni d'incertitude en elle. Elle s'était transformée en virago.[7]

— Je veux voir mon enfant, Arnold. Elle est dans cette machine et je veux la voir.

— Ce n'est pas elle qui est dedans, c'est une image. Ne peux-tu donc pas le comprendre ? Une image… quelque chose qui n'a pas de réalité !

— Je veux mon enfant, tu m'entends ? – Elle se jeta sur Potterley en poussant un hurlement et le frappa de ses poings. – *Je veux mon enfant !*

Devant cet assaut furieux, Potterley battit en retraite en criant à son tour. Foster s'interposa entre les époux au moment où la femme s'effondrait en sanglotant frénétiquement.

Potterley pivota sur lui-même, cherchant désespérément quelque chose. Soudain, il arracha en poussant un « han » une tige de mise à la terre et se mit à faire des moulinets avant que Foster, abasourdi, ait pu faire un geste.

— Reculez ou je vous tue, haleta Potterley. Je vous jure que je vous tue.

Il abattit son arme, et Foster fit un bond en arrière.

Alors, Potterley s'en prit à l'appareillage et au premier fracas de verre brisé, le physicien le regarda faire avec ahurissement.

Quand sa rage se fut apaisée, Potterley, calmé, piétinant au milieu des tessons et des débris qui jonchaient le sol, la barre brisée à la main, murmura :

— Maintenant, disparaissez et ne remettez plus jamais les pieds ici. Si vous y êtes de votre poche, envoyez-moi la facture et je vous paierai le double. Le double.

Foster haussa les épaules, ramassa sa chemise et remonta l'escalier. Mme Potterley pleurait à grand bruit. Quand il se retourna une dernière fois, il vit son mari penché au-dessus d'elle, le visage déformé par la souffrance.

Deux jours plus tard, alors que, avant de quitter son bureau, Foster feuilletait avec lassitude les documents relatifs à son projet enfin accepté pour le cas où il aurait voulu en emmener certains éléments chez lui, le Dr Potterley apparut. Il s'immobilisa dans l'encadrement de la porte ouverte.

Toujours tiré à quatre épingles, il leva la main dans un geste trop indécis pour être un salut et trop étriqué pour passer pour un appel à l'indulgence.

Foster l'enveloppa d'un regard glacial.

— J'ai attendu cinq heures, commença l'historien. Qu'il soit l'heure pour vous de… Puis-je entrer ?

Foster acquiesça sans mot dire.

— Je vous dois des excuses pour ma conduite, poursuivit Potterley. J'étais terriblement déçu et je n'ai pas pu me dominer. Mon attitude n'en demeure pas moins impardonnable.

— J'accepte vos excuses. C'est tout ?

— Ma femme vous a appelé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Elle a eu une véritable crise de nerfs. Elle m'a dit qu'elle vous avait visophoné mais je ne pouvais pas en avoir la certitude… Pourriez-vous… auriez-vous l'amabilité de m'expliquer ce qu'elle voulait ?

— Un chronoscope. Elle a un peu d'argent de côté, m'a-t-elle dit, et elle est disposée à payer le prix.

— Avez-vous… vous êtes-vous engagé ?

— Je lui ai répondu que je ne suis pas une usine.

— Bien, fit Potterley en poussant un profond soupir de soulagement. Je vous en supplie, ne répondez plus si elle vous appelle encore. Elle n'est pas… pas tout à fait dans son…

— Dr Potterley, loin de moi l'idée de m'immiscer dans des querelles de ménage mais il est préférable que vous sachiez à quoi vous en tenir. Il est à la portée du premier venu de construire un chronoscope. On peut en bricoler un chez soi à partir de quelques composantes simples en vente dans le commerce. Pour ce qui est de la partie vidéo, tout au moins.

— Mais c'est une idée qui ne viendrait à l'esprit de personne en dehors de vous. Nul ne l'a jamais eue.

— Je n'ai pas l'intention de la garder secrète.

— Mais vous ne pouvez pas la rendre publique. Ce sont là des recherches illégales.

— À présent, ça n'a plus d'importance, Dr Potterley. Si on me supprime ma bourse, on me la supprimera. Si l'université est mécontente, je démissionnerai. Je m'en moque éperdument.

— Mais vous ne pouvez pas faire une chose pareille !

— Jusqu'à maintenant, que je risque de perdre ma bourse et ma situation vous était bien égal. D'où vous vient cette subite sollicitude ? Laissez-moi vous expliquer quelque chose. À l'époque où vous m'avez pressenti, je croyais à la recherche organisée et orientée. J'étais partisan de la situation qui existait, en d'autres termes. Je vous considérais comme un dangereux anarchiste intellectuel, Dr Potterley. Mais, pour des raisons qui importent peu, je suis moi-même depuis des mois un anarchiste et j'ai accompli de grandes choses. Pas parce que je suis un brillant savant. Absolument pas. Il se trouve simplement que la recherche scientifique était dirigée d'en haut et qu'il y avait des brèches que n'importe qui pouvait boucher à condition de regarder dans la bonne direction. Et n'importe qui l'aurait fait si le gouvernement n'avait pas tenté avec acharnement d'en dissuader les gens.

« Maintenant, comprenez-moi. Je crois toujours que la recherche orientée peut avoir son utilité. Je ne suis pas en faveur d'un retour à l'anarchie totale. Mais il doit sûrement y avoir un moyen terme. La recherche orientée peut garder une certaine souplesse. Un scientifique doit avoir le droit de s'abandonner à sa curiosité, au moins pendant ses loisirs.

Potterley s'assit et dit sur un ton insinuant :

— Discutons de ce problème, Foster. Je rends hommage à votre idéalisme. Vous êtes jeune. Vous voulez la lune. Mais vous ne pouvez pas vous détruire vous-même avec ces conceptions chimériques sur la nature de la recherche.

C'est moi qui vous ai fait prendre cette voie. J'en suis responsable et je me le reproche amèrement. Je me suis laissé guider par la passion. L'intérêt que je portais à Carthage m'avait aveuglé et je me suis conduit comme un sombre idiot.

Foster l'interrompit :

— Voulez-vous dire que vous avez entièrement changé de point de vue en quarante-huit heures ? Que Carthage ne compte pas ? Que l'étouffement de la recherche ne compte pas ?

— Même un sombre idiot comme moi est capable de réfléchir, Foster. Ma femme m'a ouvert les yeux. Je comprends maintenant pourquoi le gouvernement a jeté l'interdit sur la neutrinique. Il y a deux jours, je ne le savais pas. Et, maintenant que j'ai compris pourquoi, j'approuve. Vous avez vu comment ma femme a réagi lorsqu'elle a su qu'il y avait un chronoscope dans le sous-sol. Mon intention était de m'en servir à des fins scientifiques. Elle, elle n'y voyait que la satisfaction morbide de retrouver un passé personnel, un passé mort. Les chercheurs purs sont la minorité, Foster. Nous serions numériquement écrasés par les gens comme ma femme. Si les pouvoirs publics avaient encouragé les recherches chronoscopiques, tout le monde aurait eu accès au passé de tout le monde. Les fonctionnaires auraient été soumis à d'inacceptables pressions de la part de maîtres chanteurs car qui peut se vanter d'avoir un passé d'une blancheur virginale ? L'existence d'un gouvernement organisé serait devenue impossible.

Foster s'humecta les lèvres.

— Peut-être. Il se peut que le gouvernement considère que cette attitude se justifie. Néanmoins, cela pose un grave problème. Qui sait combien d'autres progrès scientifiques sont freinés parce qu'on oblige les savants à porter des œillères ? Si le chronoscope devient la terreur de quelques politiciens, il faut en passer par là. Il faut que l'opinion comprenne que la science doit être libre, et la manière la plus spectaculaire de le lui faire comprendre est de publier ma découverte d'une façon ou d'une autre, légalement ou illégalement.

Le front de Potterley était moite de sueur mais sa voix demeura égale.

— Oh non, Dr Foster, il ne s'agit pas seulement d'une poignée de politiciens, croyez-le bien. Je connaîtrais la même terreur. Ma femme ne vivrait plus qu'avec notre petite fille morte. Elle se détournerait du monde réel. À force de revivre sans fin les mêmes événements, elle deviendrait folle. Et je ne serais pas la seule victime de cette terreur. D'autres gens feraient comme ma femme. Les fils partiraient en quête de leurs défunts parents ou de leur propre jeunesse. Le

monde entier se réfugierait dans le passé. Ce serait le comble de l'aberration.

— Les jugements moraux n'ont pas place dans le débat. Il n'est pas d'exemple d'un progrès scientifique que l'humanité n'ait pas eu l'ingéniosité de dévoyer. Elle doit aussi avoir assez d'ingéniosité pour empêcher qu'on détourne le progrès. Pour ce qui est du chronoscope, vos fanatiques se lasseront bien vite de fouiller les cendres mortes du passé. Quand ils auront surpris leurs parents bien-aimés en train de se livrer à telle ou telle de leurs distractions favorites, cela douchera définitivement leur enthousiasme. Mais tout cela est négligeable. Pour moi, ce qui est en jeu, c'est un principe important.

— Le diable emporte vos principes ! Ne pouvez-vous donc pas comprendre les hommes et les femmes aussi bien que les principes ? Ne comprenez-vous pas que ma femme ne quittera plus l'incendie où notre bébé a trouvé la mort ? Elle ne pourra pas s'en empêcher.

Elle reparcourra tout ce calvaire en essayant d'intervenir. Elle le revivra sans fin, espérant chaque fois que les choses se passeront différemment. Combien de fois voulez-vous tuer Laurel ?

La voix de Potterley était rauque.

Foster eut une brusque illumination :

— Que craignez-vous donc qu'elle découvre, Dr Potterley ? Qu'est-il arrivé le jour de l'incendie ?

L'historien enfouit précipitamment son visage dans ses mains que des sanglots sans larmes secouèrent. Foster, embarrassé, se détourna et se perdit dans la contemplation de la fenêtre.

— Il y a bien longtemps que j'y pense, dit enfin l'historien. Caroline était sortie. Je gardais la petite. Je suis entré dans sa chambre dans la soirée pour m'assurer qu'elle ne s'était pas découverte. J'avais une cigarette… je fumais, en ce temps-là. J'ai dû l'écraser dans le cendrier posé sur la commode. Je faisais toujours attention. L'enfant dormait bien. Je suis revenu dans le living et je me suis assoupi en regardant la vidéo. Je me suis réveillé en suffoquant, cerné par les flammes. Je ne sais pas comment le feu a pris.

— Mais vous pensez que c'était peut-être à cause de cette cigarette, n'est-ce pas ? Une cigarette que, pour une fois, vous auriez oublié d'éteindre ?

— Je n'en sais rien. J'ai essayé de sauver Laurel mais, quand je suis sorti, c'était un cadavre que je portais dans mes bras.

— Je suppose que vous n'avez jamais parlé de cette cigarette à votre

femme ?

Potterley fit signe que non.

— Mais ce souvenir me harcèle depuis.

— Seulement, maintenant, avec un chronoscope, elle apprendra la vérité. Ce n’était peut-être pas la cigarette. Peut-être l’aviez-vous écrasée. C’est possible, non ?

Les yeux de Potterley étaient secs et ses joues n’étaient plus rouges.

— C’est un risque que je ne peux pas courir. Mais il ne s’agit pas uniquement de moi, Foster. Pour la plupart des gens, le passé recèle des terreurs. Ne les libérez pas pour qu’elles fondent sur l’espèce humaine.

Foster se mit à faire les cent pas dans la pièce. En un sens, cela expliquait le désir irrationnel de Potterley, sa rage de défendre les Carthaginois, de les déifier et, surtout de réfuter l’histoire des cruels sacrifices qu’ils rendaient à Moloch. En les lavant du péché d’infanticide, il se lavait symboliquement du même crime.

Et voilà que la même frénésie qui l’avait conduit à construire un chronoscope le poussait maintenant à le détruire.

Foster considéra tristement son aîné.

— Je comprends votre problème, Dr Potterley, mais nous devons faire abstraction de nos sentiments personnels. Je dois arracher ce bâillon enfoncé dans la gorge de la science.

— Dites plutôt que c’est de la gloire et de la fortune que vous apportera une pareille découverte que vous êtes avide ! s’exclama Potterley avec fureur.

— Je n’avais pas pensé à la fortune mais il y a aussi de ça, j’imagine. Je ne suis pas un surhomme.

— Vous ne voulez pas vous autocensurer ?

— Il ne saurait en être question.

— Eh bien, dans ce cas…

L’historien se leva. Il resta quelques instants immobile. Ses yeux lançaient des éclairs. Foster eut peur. Potterley était plus âgé que lui, plus petit, plus faible et il n’avait pas l’air d’être armé. Et pourtant…

— Si vous songez à me tuer ou à commettre une folie du même genre, sachez que les informations concernant mon invention sont déposées dans un coffre-fort où une personne habilitée les trouvera si je disparais ou si je meurs.

— Ne dites pas d’idioties, répliqua Potterley.

Et il sortit.

Foster referma la porte à clé et s'assit. Il fallait qu'il réfléchisse. Il se sentait tout sot. Il n'y avait, naturellement, aucun dossier déposé dans aucun coffre-fort. En temps normal, jamais une idée aussi mélodramatique ne lui serait venue à l'esprit. Mais, maintenant, elle avait germé dans sa tête.

Se sentant plus bête que jamais, il passa une heure à transcrire les équations permettant l'application de l'optique pseudo-gravitique à l'enregistrement neutrinique et à esquisser quelques diagrammes pour la construction de l'appareil. Il glissa le tout dans une enveloppe qu'il scella et libella au nom de Ralph Nimmo.

Cette nuit-là, il ne dormit guère et en se rendant à l'amphithéâtre, le lendemain, il déposa l'enveloppe à la banque. Le fondé de pouvoir à qui il donna ses instructions lui fit signer un papier autorisant l'ouverture du coffre en cas de mort.

Puis il appela Nimmo et lui fit part de l'existence de l'enveloppe tout en refusant hargneusement de dire quoi que ce fût de son contenu.

Il ne s'était jamais senti aussi ridicule de sa vie.

Cette nuit et la suivante, Foster eut un sommeil capricieux. Une question d'ordre hautement pratique se posait : comment publier les données qu'il avait obtenues par des moyens condamnables ?

Le Bulletin de la Société de Pseudo-Gravitique, auprès duquel il était le mieux introduit, ne prendrait sûrement pas, même avec des pincettes, une communication ne comportant pas la mention magique « Les travaux ci-dessous décrits ont été rendus possibles grâce à la subvention attribuée par la commission de la Recherche des États-Unis sous le numéro tant. »

Le journal de Physique aurait certainement la même attitude.

Il y avait, certes, des publications mineures qui fermeraient peut-être les yeux sur la nature de l'article dans leur recherche du papier à sensation mais cela demanderait des négociations d'ordre financier dans lesquels Foster hésitait à se lancer. Somme toute, le mieux serait peut-être de faire éditer à compte d'auteur une petite brochure qui serait diffusée dans les milieux scientifiques. Dans ce cas, il pourrait même se dispenser de faire appel aux services d'un vulgarisateur. Il sacrifierait la forme à la vitesse. Il faudrait alors trouver un imprimeur digne de confiance. L'oncle Ralph en connaîtrait peut-être un.

Dans le couloir menant à son bureau, Foster se demandait s'il ne serait pas plus sage d'éviter de perdre davantage de temps, de cesser de tergiverser avec

lui-même et de prendre le risque de visophoner immédiatement à Ralph. Il était si absorbé dans ses pensées qu'il ne s'aperçut qu'il y avait quelqu'un dans le bureau qu'après avoir refermé la porte de la penderie.

Il y avait même deux hommes : le Dr Potterley et un inconnu.

Il les dévisagea.

— Que signifie cette intrusion ?

— Je suis navré mais j'étais bien forcé de vous arrêter, dit le Dr Potterley.

— De quoi parlez-vous ? fit Foster, son regard toujours braqué sur l'historien.

— Permettez-moi de me présenter, dit alors l'inconnu.

Il avait de grosses dents pas très régulières et l'on ne voyait qu'elles quand il souriait.

— Thaddeus Araman, chef de département de la section chronoscopie. Je suis venu vous voir à propos de renseignements que le professeur Arnold Potterley m'a communiqués et qui ont été confirmés par nos propres sources d'information.

— J'ai tout pris sur moi, Dr Foster, s'empressa d'ajouter Potterley d'une voix hachée. J'ai dit que c'était moi qui vous avais poussé contre votre gré à agir contrairement à l'éthique professionnelle. J'ai proposé à mes interlocuteurs d'assumer la pleine responsabilité de la faute et d'en subir la sanction. L'essentiel est que la chronoscopie demeure interdite.

Araman approuva du menton.

— Le professeur Potterley a effectivement revendiqué l'entière responsabilité de l'affaire mais les choses ne dépendent désormais plus de lui, Dr Foster.

— Ah bon ? Alors, qu'allez-vous faire ? Me mettre sur la liste noire et me refuser toute subvention de recherches ?

— C'est en mon pouvoir.

— Ordonner à l'université de me révoquer ?

— C'est aussi en mon pouvoir.

— Eh bien, allez-y ! Considérez que c'est fait. Je quitte mon bureau immédiatement en votre compagnie. Je ferai chercher mes livres plus tard. Et si vous y tenez, je les laisserai. C'est tout ?

— Pas tout à fait, répondit Araman. Il faut que vous preniez l'engagement de cesser toutes recherches en matière de chronoscopie, de ne publier aucune des

découvertes que vous avez faites dans ce domaine et, naturellement, de ne pas construire de chronoscope. Vous demeurerez indéfiniment sous surveillance tant que nous ne serons pas sûrs que vous tiendrez votre promesse.

— Supposez que je refuse de vous faire cette promesse ? Que pourrez-vous faire ? Me livrer à certains travaux en dehors de ma discipline n'est peut-être pas conforme aux règles éthiques mais ce n'est pas un crime.

— C'en est un dans le cas de la chronoscopie, mon jeune ami, rétorqua Araman d'une voix patiente. Si cela s'avère nécessaire, vous serez jeté en prison et vous y resterez.

— Pourquoi ? s'écria Foster. Qu'est-ce que la chronoscopie a donc de si magique ?

— C'est comme ça. Nous ne pouvons permettre que de nouveaux progrès soient réalisés dans ce secteur. Mon travail consiste essentiellement à veiller à ce qu'il en aille ainsi et j'entends faire mon travail. J'ignorais malheureusement, et tout le monde l'ignorait à la section, que l'optique des champs pseudo-gravitiques avait des applications aussi directes en chronoscopie. C'est bien dommage mais, dorénavant, la recherche sera adéquatement orientée dans cette branche, elle aussi.

— Cela ne servira à rien. Une autre discipline que ni vous ni moi n'imaginons peut aussi avoir des applications en chronoscopie. Toutes les sciences se tiennent, elles ne font qu'un. Si vous voulez en étouffer une, il vous faudra les étouffer toutes.

— Vous avez raison sans aucun doute en théorie, Dr Foster. Il n'empêche que, sur le plan pratique, nous avons très bien réussi à maintenir la chronoscopie au niveau qui était le sien du temps de Sterbinski, il y a cinquante ans. Nous sommes intervenus à temps en ce qui vous concerne et nous avons bon espoir de continuer ainsi indéfiniment. Et nous n'aurions pas frôlé la catastrophe de si près si je n'avais pas eu aussi aveuglément confiance dans le professeur Potterley. – Il se tourna vers ce dernier et fronça les sourcils comme s'il faisait mine de s'adresser des reproches avec humour. – Je crains de n'avoir vu en vous qu'un simple professeur d'histoire et rien de plus lors de notre première entrevue. Si j'avais fait correctement mon travail et si je m'étais informé sur vous, rien de cela ne serait arrivé.

— Quelqu'un est-il autorisé à se servir du chronoscope officiel ? demanda brusquement Foster.

— En dehors du personnel de la section, personne, sous aucun prétexte. Je vous le dis puisqu'il est évident que vous vous en doutez déjà. Mais je vous avertis qu'une récidive serait considérée, non comme une faute professionnelle mais comme un acte criminel.

— Et votre chronoscope ne va pas au-delà de cent vingt-cinq ans environ, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Donc, les histoires de visionnage temporel de l'Antiquité que vous publiez dans votre bulletin sont des bobards ?

— Compte tenu de ce que vous avez appris, il va de soi que vous le savez de science certaine, répliqua sèchement Araman. Néanmoins, je vous le confirme : le bulletin est une supercherie.

— Dans ce cas, ne comptez pas sur mon silence. Si vous voulez m'arrêter, ne vous gênez pas. La défense que je produirai au procès sera suffisante pour que s'écroule le pernicieux château de cartes de la recherche orientée. Orienter la recherche est une chose. L'interdire et priver l'humanité des bienfaits qu'elle peut lui apporter en est une autre, fort différente.

— Disons les choses clairement, Dr Foster. Si vous refusez de coopérer, vous serez immédiatement incarcéré. Vous ne verrez pas d'avocat, il n'y aura pas d'inculpation, il n'y aura pas de procès. Vous resterez simplement en prison.

— Vous bluffez. Figurez-vous que nous ne sommes plus au vingtième siècle.

Des bruits s'élevèrent soudain dans le couloir – des piétinements, un cri strident dont Foster eut la certitude de reconnaître l'intonation. La porte céda avec un craquement de bois brisé, et trois silhouettes enlacées s'engouffrèrent en trébuchant dans le bureau. L'une d'elle brandit un éclateur et asséna un violent coup de crosse sur la tête d'une autre.

La victime vida bruyamment ses poumons et devint flasque.

— Oncle Ralph ! s'écria Foster.

Araman fronça les sourcils et ordonna :

— Asseyez-le dans le fauteuil et allez chercher de l'eau.

Ralph Nimmo grommela d'un air écœuré en se frottant le crâne avec précaution :

— La brutalité était inutile, Araman.

— Si le garde avait été brutal un peu plus tôt, vous ne seriez pas là, Nimmo. Et cela vaudrait mieux pour vous.

— Vous vous connaissez ? s'enquit Foster.

— J'ai déjà eu affaire à ce monsieur, répondit Nimmo sans cesser de se masser l'occiput. S'il t'a rendu visite, c'est que tu t'es mis dans de sales draps, mon neveu.

— Vous aussi, laissa tomber rageusement Araman. Je sais que le Dr Foster vous a consulté à propos de la littérature se rapportant à la neutrinique.

Nimmo plissa le front et fit une grimace comme si cela lui avait fait mal.

— Et après ? Que savez-vous de plus en ce qui me concerne ?

— Nous ne tarderons pas à tout savoir en ce qui vous concerne. En attendant, ce seul fait suffit à vous impliquer. Que faites-vous ici ?

— Mon cher Araman, répondit Nimmo en recouvrant un peu de sa désinvolture, mon âne de neveu m'a téléphoné avant-hier. Il avait déposé de mystérieuses informations…

— Tais-toi ! cria Foster. Ne dis rien !

Araman lui décocha un coup d'œil sévère.

— Nous sommes au courant. Le coffre-fort a été ouvert et nous en avons confisqué le contenu.

— Mais comment savez-vous… ?

La fureur et la frustration coupèrent la parole à Foster.

— Toujours est-il, reprit Nimmo, que j'en ai conclu que le filet se resserrait autour de lui et, après avoir pris certaines dispositions, je suis venu lui dire d'interrompre les recherches qu'il conduit actuellement. Cela ne mérite pas qu'il brise carrière.

— Dois-je comprendre que vous êtes au courant de la nature de ses travaux ? demanda Araman.

— Il ne me l'a jamais précisée mais j'ai une longue expérience de vulgarisateur scientifique. Je sais de quel côté un atome est électronifié. Mon neveu est un spécialiste de l'optique pseudo-gravitique et il m'a lui-même tuyauté dans ce domaine. Il m'a demandé de lui procurer un ouvrage de neutrinique sur lequel j'ai jeté un œil avant de le lui remettre. Je suis capable d'additionner deux et deux. Il m'a également demandé certaines pièces d'équipement. Cela a été une preuve de plus. Arrêtez-moi si je me trompe mais mon neveu a construit un chronoscope semi-portatif de faible puissance. C'est oui ou oui ?

— Oui.

Pensif, Araman prit une cigarette sans prêter attention au mouvement de recul du Dr Potterley qui suivait la conversation en silence comme si tout cela n'était qu'un rêve.

— Encore une erreur que j'ai commise. Je devrais démissionner. C'est vous, Nimmo, que j'aurais dû surveiller au lieu de m'obnubiler sur Potterley et sur Foster. Évidemment, je n'avais guère de temps et vous vous êtes en définitive jeté dans la gueule du loup mais ce n'est pas une excuse. Vous êtes en état d'arrestation, Ralph Nimmo.

— Pour quel motif ?

— Recherches non autorisées.

— Je ne me suis livré à aucune recherche. Je ne peux pas : je ne suis pas immatriculé comme savant. Et même si c'était le cas, ce n'est pas un crime.

— Tu perds ton temps, oncle Ralph ! hurla frénétiquement Foster. Ce bureaucrate fabrique ses propres lois.

— Par exemple ?

— Par exemple, la prison à vie sans jugement.

— Fichaises ! Nous ne sommes plus au vingtième…

— J'ai déjà utilisé cet argument. Il ne lui a fait ni chaud ni froid.

— Fichaises quand même ! Écoutez-moi, Araman. Mon neveu et moi-même avons des parents qui n'ont pas perdu le contact avec nous. Je suppose qu'il en va de même pour le professeur Potterley. Vous ne pouvez pas nous escamoter purement et simplement. On se posera des questions, il y aura un scandale. Non, nous ne sommes plus au vingtième siècle. Si vous cherchez à nous faire peur, vous en serez pour vos frais.

Sa cigarette se cassa en deux entre ses doigts, et Araman la lança au loin avec énervement.

— Je ne sais que faire ! s'exclama-t-il. C'est la première fois qu'une pareille situation se produit. Voyons ! Vous êtes trois imbéciles qui ne savez pas ce que vous faites. Vous ne comprenez rien. Voulez-vous m'écouter ?

— Oh ! Bien volontiers, dit Nimmo d'une voix lourde de menaces.

— Pour vous, le passé est mort. Ma main à couper que si l'un d'entre vous a jamais parlé de la chose, il a employé cette formule. Le passé mort. Si vous saviez combien de fois j'ai entendu ces deux mots, ils vous étoufferaient, vous aussi. Quand les gens pensent au passé, c'est à leurs yeux une chose morte, lointaine, évanouie depuis bien longtemps. Nous les encourageons dans cette

voie. Quand nous faisons état d'un visionnage temporel, tout ce que nous prétendons avoir vu se situe à des siècles de nous, même si vous savez, messieurs, qu'il est impossible d'aller au-delà d'un siècle. Les gens acceptent le fait. Le passé, cela veut dire la Grèce, Rome, Carthage, l'Égypte des Pharaons, l'âge de la pierre. Plus il est mort, mieux cela vaut.

« Mais pour vous qui savez que la limite est de l'ordre de cent ans, que veut dire le passé ? Votre propre jeunesse. La première fille que vous avez aimée. Votre mère disparue. Vingt ans. Trente. Cinquante. Plus il est mort, mieux cela vaut. Seulement, où commence réellement le passé ?

Araman, la mine hargneuse, ménagea une pause. Les autres le regardaient fixement. Nimmo s'agita avec embarras…

— Eh bien ? reprit Araman. Quand a-t-il commencé ? Il y a un an ? Il y a cinq minutes ? Ou une seconde ? N'est-il pas évident qu'il commence à l'instant précédent ? Le passé mort n'est que le nom qu'on donne au présent vivant. Supposez que vous régliez votre chronoscope sur un passé vieux d'un centième de seconde. Ne serait-ce pas le présent que vous contempleriez ? Commencez-vous à comprendre ?

— Damnation ! s'écria Nimmo.

— Damnation ! le singea Araman. Après que Potterley m'eut raconté toute l'affaire avant-hier, comment pensez-vous que j'ai suivi vos faits et gestes à tous les deux ? Grâce au chronoscope, j'ai repéré les points névralgiques jusqu'au moment actuel.

— C'est comme ça que vous avez appris l'existence du coffre-fort ? demanda Foster.

— Et de tous les détails importants. Qu'adviendrait-il, à votre avis, si nous lâchions la nouvelle qu'il est possible de fabriquer artisanalement des chronoscopes ? Les gens se mettraient à regarder leur jeunesse, leurs parents, etc., mais très vite ils se rendraient compte qu'ils pourraient aller plus loin. La ménagère oubliera sa pauvre vieille mère défunte et elle observera les voisins chez eux, son mari au bureau. L'industriel épiera son concurrent, l'employé son patron. Ce sera la fin de toute vie privée. La ligne du parti, la caméra invisible, ce n'est rien en comparaison. Tout le monde guettera tout le temps les vedettes de la vidéo. Chacun deviendra un voyeur et il n'y aura aucun moyen d'échapper à cet espionnage. Même la nuit parce que le chronoscope pourra être couplé à un lecteur à infrarouges permettant de détecter n'importe quel corps humain grâce à la chaleur irradiée. Les silhouettes seront floues, évidemment, et le décor sera

plongé dans l’obscurité mais cela ne sera peut-être qu’un piment supplémentaire. Tenez ! Les techniciens du chronoscope se livrent déjà parfois à ce genre d’expériences bien que le règlement s’y oppose.

Nimmo paraissait atterré.

— Vous pourrez toujours prohiber la fabrication à titre privé…

Araman se tourna vers lui et lança âprement :

— On le pourrait, certes, mais croyez-vous que cela servirait à quelque chose ? Est-il possible de faire respecter une loi interdisant de boire, de fumer, de tromper sa femme ou de colporter des médisances ? Et ce mélange de curiosité malsaine et de lubricité asservira bien plus l’humanité qu’aucun de ces vices-là. Bon Dieu ! Cela fait des millénaires qu’on essaie sans succès de mettre un terme au trafic des stupéfiants et vous parlez d’une législation interdisant une machine qui permettrait à n’importe qui d’espionner n’importe qui à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit – et une machine qu’on pourra bricoler chez soi !

— Je renonce à publier ma communication, déclara brusquement Foster.

— Aucun d’entre nous ne parlera, s’exclama Potterley, des sanglots dans la voix. Je regrette…

Nimmo le coupa :

— Vous avez dit que vous ne m’aviez pas fait surveiller, Araman ?

— Le temps nous a manqué, répondit ce dernier avec lassitude. Les événements ne se déroulent pas plus vite que dans la vie réelle sur le chronoscope. Il n’est pas possible de les accélérer comme on accélère le passage d’un film dans un microlecteur. Pendant vingt-quatre heures de rang[8], nous nous sommes efforcés de capter les moments importants qui se sont produits dans la vie de Potterley et de Foster au cours des six derniers mois. Nous n’avons pas eu le temps de chercher autre chose. D’ailleurs, c’était suffisant.

— Non, ce n’était pas suffisant.

— Que voulez-vous dire ?

Une expression d’angoisse infinie se peignit sur les traits d’Araman.

— Je vous ai rapporté que Jonas m’avait appelé pour me prévenir qu’il avait déposé des documents importants dans un coffre à la banque. Il avait l’air d’avoir des ennuis. C’est mon neveu. J’étais obligé de tenter de le sortir du pétrin. Cela m’a demandé un certain temps. Ensuite, je suis venu ici le mettre au courant des dispositions que j’avais prises. C’est ce que je vous ai précisé en arrivant après que votre sbire m’eut assommé.

— Comment ? Pour l’amour du ciel…

— C’est tout simple : j’ai communiqué les spécifications du chronoscope portatif à une demi-douzaine d’agents de publicité avec lesquels je travaille habituellement.

Personne ne proféra un mot. Pas un son, pas un souffle.

— Ne me regardez pas comme ça ! hurla Nimmo. Ne voyez-vous donc pas où je veux en venir ? J’avais les droits de publication populaire. Jonas vous le confirmera. Je savais qu’il ne pouvait pas publier légalement son invention sous forme scientifique et j’étais sûr qu’il envisageait une publication clandestine. Que c’était pour cela qu’il avait loué ce coffre. J’ai pensé que si je révélais les détails prématurément, je serais considéré comme le coupable. Ainsi, sa carrière ne serait pas brisée. Et si on me retirait ma licence de vulgarisateur scientifique, le fait que je serais propriétaire exclusif des données chronoscopiques m’assurerait des moyens d’existence jusqu’à la fin de mes jours. Je m’attendais que Jonas soit furieux mais je lui aurais expliqué les motifs qui m’avaient guidé et nous aurions partagé les gains moitié-moitié… Ne me regardez pas comme ça ! Comment pouvais-je savoir… ?

— Personne ne savait rien, répliqua aigrement Araman, mais vous avez considéré comme avéré que le gouvernement était stupidement bureaucratique, malfaisant et tyrannique, qu’il ne songeait qu’à étouffer la recherche par sadisme. Il n’est jamais venu à l’idée d’aucun de vous trois que nous essayons de protéger l’humanité de notre mieux ?

— Ne perdez donc pas votre temps à discourir, gémit Potterley. Établissez plutôt la liste des personnes à qui on a dit…

— Il est trop tard, laissa tomber Nimmo avec un haussement d’épaules. Ils ont disposé de plus d’une journée. C’est amplement suffisant pour que la nouvelle ait fait tache d’huile. Mes bonshommes ont appelé je ne sais combien de physiciens pour vérifier es renseignements avant d’entamer le processus et ils vont se prévenir les uns les autres. Une fois que les savants auront établi le lien entre la neutrinique et la pseudo-gravité, le chronoscope individuel sera une vérité d’évidence. Avant la fin de la semaine, il y aura cinq cents personnes qui sauront comment s’y prendre pour monter un chronoscope léger. Comment mettrez-vous la main sur toutes ? – Ses joues rebondies parurent s’affaisser. – Je ne vois pas comment on pourrait faire rentrer le nuage en forme de champignon dans sa jolie sphère d’uranium scintillante.

Araman se leva.

— Nous essaierons, Potterley, mais je suis de l'avis de Nimmo. Il est trop tard. Dans quelle voie le monde s'est-il dorénavant engagé ? Je ne sais pas, je ne peux pas le dire mais le monde tel que nous le connaissions est désormais entièrement détruit. Jusqu'à présent, toutes les coutumes, les habitudes, les façons de vivre dans leurs détails les plus insignifiants bénéficiaient automatiquement d'un certain degré d'intimité. Maintenant, c'est fini.

Il salua tour à tour chacun de ses interlocuteurs avec formalisme.

— Vous avez à vous trois créé un monde nouveau. Je vous félicite. Nous allons avoir un joli aquarium, poissons rouges que nous sommes, vous, moi et tout un chacun. Puissiez-vous tous les trois frire éternellement dans l'enfer. L'ordre d'arrestation est annulé.

EFFET MIROIR

Les Trois Lois de la Robotique :

1. *Un robot ne peut nuire à un être humain ni permettre qu'un être humain soit lésé du fait de sa passivité.*

2. *Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par des êtres humains sauf au cas où ces ordres seraient incompatibles avec la Première Loi*.

3. *Un robot doit protéger sa propre existence aussi longtemps que cela n'est pas incompatible avec la Première ou la Seconde Loi*.

Lije Baley venait de décider de rallumer sa pipe quand la porte de son bureau s'ouvrit sans qu'on n'eût préalablement frappé ni que personne se fût d'une façon ou d'une autre annoncé. Il leva la tête, une expression de vif mécontentement peinte sur ses traits, et laissa tomber sa pipe. Il ne la ramassa pas, ce qui en disait long sur son état d'esprit.

— R. Daneel Olivaw ! s'exclama-t-il, à la fois interloqué et surexcité. Jéoshaphat ! Mais c'est bien toi, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, répondit le nouveau venu. – Il était grand, bronzé et sa physionomie égale ne se départissait jamais de son impassibilité coutumière. – Je regrette de vous surprendre en entrant ainsi sans prévenir mais il s'agit d'une affaire délicate qui exige que les hommes et les robots soient dans toute la mesure du possible tenus à l'écart, même ici. En tout cas, je suis heureux de vous revoir, ami Elijah.

Et le robot tendit la main à son interlocuteur dans un geste aussi parfaitement humain que l'était son apparence. Baley était tellement étonné que, dans son désarroi, il regarda un instant cette main sans comprendre. Mais, se ressaisissant, il la serra dans les siennes. Elle était tiède et ferme.

— Mais pourquoi, Daneel ? Tu es toujours le bienvenu mais… Quelle est cette affaire délicate ? Avons-nous à nouveau des ennuis ? La Terre, je veux dire.

— Non, ami Elijah, cela ne concerne pas la Terre. L'affaire à laquelle je fais allusion est, extérieurement parlant, d'une importance minime. Un litige entre mathématiciens, rien de plus. Comme il se trouvait que nous étions par le plus grand des hasards à un petit saut de la Terre…

— Cette dispute a donc eu lieu à bord d'un astronef ?

— En effet. Une querelle insignifiante mais qui a néanmoins des conséquences d'une ampleur stupéfiante pour les humains.

Baley ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne m'étonne pas que tu trouves les humains stupéfiants. Ils n'obéissent pas aux Trois Lois.

— C'est indiscutablement une lacune, dit R. Daneel sur un ton grave. Et j'ai l'impression que les humains se déconcertent mutuellement eux-mêmes. Peut-être vous surprennent-ils moins que les hommes des autres mondes parce qu'il y a beaucoup plus d'êtres humains sur la Terre que sur les mondes d'Outre-Espace. Dans ce cas, et je crois que c'est effectivement le cas, vous pourrez nous aider.

R. Daneel ménagea une brève pause avant d'enchaîner, un rien trop précipitamment, peut-être :

« Et pourtant, il y a des règles du comportement humain que j'ai apprises. J'ai, par exemple, manqué à l'étiquette selon les critères humains en ne vous demandant pas de nouvelles de votre femme et de votre fils.

— Ils vont bien. Le petit est à l'université et Jessie s'occupe de politique locale. Mais trêve de courtoisie. Explique-moi maintenant la raison de ta visite.

— Comme je vous le disais, nous étions au large de la Terre. C'est pourquoi j'ai proposé au commandant de vous demander une consultation.

— Et il a été d'accord ? »

En un éclair, Baley eut la vision d'un orgueilleux et autocratique commandant d'astronef spatien consentant à se poser sur la Terre – la Terre entre toutes les planètes ! – pour consulter un Terrien – un Terrien entre tous les peuples !

— Je crois que, dans la situation où il se trouvait, il aurait accepté n'importe quoi. En outre, j'ai été très élogieux à votre égard, encore que je n'aie dit que la vérité. Finalement, j'ai accepté de conduire moi-même toutes les négociations pour que personne, passagers ou hommes d'équipage, n'ait besoin de mettre les pieds dans une cité de Terriens.

— Et de parler à un Terrien, oui. Mais que s'est-il passé ?

— Parmi les passagers de l'astronef *Eta Carina* se trouvaient deux mathématiciens qui se rendaient à un congrès interstellaire de neurobiophysique sur Aurora. Ce sont ces deux mathématiciens, Alfred Barr Humboldt et Gennao Sabbat, qui sont au centre de la querelle. Peut-être avez-vous entendu parler de l'un des deux… ou de tous les deux, ami Elijah ?

— Ni de l’un ni de l’autre, répliqua fermement Baley. Je ne connais rien aux mathématiques. J’espère que tu n’as dit à personne que je suis un fanatique des maths, Daneel ?

— Soyez tranquille, ami Elijah. Je sais que vous n’en êtes pas un. Cela n’a d’ailleurs aucune importance car la nature exacte du genre de mathématiques dont il s’agit est sans rapport avec le problème.

— Bien. Continue.

— Puisque vous ne connaissez pas ces deux hommes, ami Elijah, je vous dirai que le Dr Humboldt a largement passé le cap de sa vingt-septième décennie. Pardon, ami Elijah ?

— Rien, rien, grommela Baley avec irritation. – Il avait simplement bougonné de façon plus ou moins incohérente, réaction de protestation naturelle contre la longévité des Spatiens. – Et il est encore en activité malgré son âge ? Sur la Terre, les mathématiciens qui ont dépassé la trentaine…

— Le Dr Humboldt, dont la réputation est depuis longtemps établie, est l’un des trois plus grands mathématiciens de la galaxie, rétorqua calmement Daneel. Il est assurément toujours en activité. Le Dr Sabbat, quant à lui, est très jeune. Il n’a pas cinquante ans mais est d’ores et déjà considéré comme le plus remarquable des nouveaux spécialistes des branches les plus abstruses des mathématiques.

— Ce sont donc tous les deux des grands, laissa tomber Baley. – Se rappelant sa pipe, il la ramassa. Mais, renonçant à l’allumer, il la secoua pour la vider. – Que s’est-il passé ? Un assassinat ? L’un d’eux a-t-il apparemment tué son confrère ?

— L’un de ces hommes illustres est en train d’essayer de démolir la réputation de l’autre. En fonction des valeurs humaines, je crois que c’est pire qu’un meurtre.

— Quelquefois, sans doute. Lequel cherche à discréditer l’autre ?

— Toute la question est là, justement, ami Elijah. Lequel ?

— Continue.

— Le Dr Humboldt a été très clair. Peu de temps après avoir embarqué, il a eu l’intuition d’une méthode permettant d’analyser les trajectoires neurales à partir des modifications du spectre d’absorption des micro-ondes émises par certaines aires corticales localisées. C’était une technique purement mathématique d’une extraordinaire subtilité mais je ne peux évidemment ni la

comprendre ni en expliquer les détails de manière intelligible. Cela n’a cependant pas d’importance. Le Dr Humboldt a réfléchi, et plus il réfléchissait, plus il avait la conviction que c’était là une idée révolutionnaire, quelque chose qui éclipserait toutes les conquêtes antérieures des mathématiques. Et puis, il apprit que le Dr Sabbat était à bord.

— Ah ! Et il a exposé sa méthode au jeune Sabbat ?

— Exactement, ils s’étaient déjà rencontrés dans des séminaires et chacun connaissait parfaitement l’autre de réputation. Humboldt est entré dans tous les détails. Sabbat a confirmé son hypothèse point par point. Il a abondamment insisté sur l’importance de la découverte et l’ingéniosité de son inventeur. Rassuré et encouragé par ces louanges, Humboldt a rédigé une communication pour présenter sommairement son travail et, deux jours plus tard, il a pris ses dispositions pour la transmettre par subéther aux coprésidents de la conférence afin d’établir officiellement sa priorité et qu’une discussion puisse être inscrite à l’ordre du jour. Il eut alors la surprise de constater que Sabbat avait, lui aussi, préparé une communication, la même que la sienne pour l’essentiel, et qu’il s’apprêtait à la transmettre par la radio subéthérique à Aurora.

— Je suppose qu’il a été furieux.

— Tout à fait !

— Et Sabbat ? Quelle est sa version ?

— Exactement la même que celle de Humboldt. Mot pour mot.

— Alors, quel est le problème ?

— Mot pour mot sauf que les noms sont inversés. Selon Sabbat, c’était lui qui avait eu cette idée et qui avait consulté Humboldt. C’était Humboldt qui avait confirmé son analyse et l’avait couvert d’éloges.

— Ainsi, ils prétendent tous les deux que l’idée leur appartient et que c’est l’autre qui l’a volée. Je ne vois pas en quoi cela fait problème. Dans le domaine scientifique, il suffit de présenter les documents de recherche datés et signés. L’antériorité est alors automatiquement établie. Et à supposer même qu’il y ait falsification, les contradictions internes la révéleraient.

— D’ordinaire, vous auriez raison, ami Elijah. Mais il s’agit en l’occurrence de mathématiques, pas d’une discipline du ressort des sciences expérimentales. Le Dr Humboldt affirme avoir élaboré l’essentiel de sa méthode de tête. Il n’a rien couché sur le papier avant de rédiger son mémoire. Évidemment, le Dr Sabbat dit la même chose.

— Eh bien, il n’y a qu’à employer les grands moyens pour trancher le débat. Qu’on les soumette tous les deux au sondage psychique et on verra bien lequel a menti.

R. Daneel secoua lentement la tête.

— Vous ne comprenez pas ces hommes, ami Elijah. Ce sont des savants de grande classe, ils sont tous deux membres de l’Académie impériale. À ce titre, leur conduite professionnelle ne peut être jugée par aucun tribunal, sinon un jury composé de leurs pairs, à moins qu’ils ne renoncent personnellement et volontairement à ce privilège.

— Alors, expliquez-leur qu’ils doivent y renoncer. Le coupable refusera parce qu’il ne pourra pas se permettre d’affronter le psychosondage et l’innocent s’empressera d’accepter. Vous n’aurez même pas besoin de le sonder.

— Cela ne peut marcher ainsi, ami Elijah. Dans un tel cas, renoncer à ce privilège, consentir que des profanes se livrent à une enquête porterait irrémédiablement un coup fatal au prestige de l’intéressé. Tous deux refusent obstinément d’abandonner le privilège d’être jugé par un tribunal spécial. Par orgueil. La question de l’innocence ou de la culpabilité est tout à fait secondaire.

— Dans ces conditions, le mieux est d’attendre. Garde l’affaire sous le coude jusqu’à ce que vous soyez arrivés sur Aurora. Une armée de professionnels qui sont leurs pairs assisteront à cette conférence de neurobiophysique et…

— Ce serait un coup terrible porté à la science elle-même, ami Elijah. On ne pardonnera ni à l’un ni à l’autre d’avoir été les instruments de ce scandale. On reprochera même à l’innocent d’avoir été mêlé à une aussi désagréable affaire. On estimera qu’elle aurait dû à tout prix être réglée sans qu’il y ait de vagues.

— Soit. Je ne suis pas un Spatien mais je vais essayer d’imaginer que cette attitude est logique. Que disent nos hommes ?

— Humboldt est pleinement d’accord. Si Sabbat lui reconnaît la paternité de l’idée et le laisse transmettre son mémoire ou, au moins, présenter sa communication devant la conférence, il ne portera pas plainte. Il gardera secrète la mauvaise action de son jeune confrère. Le capitaine, le seul autre humain à connaître cette querelle, n’en soufflera mot, lui non plus, bien évidemment.

— Mais Sabbat n’est pas d’accord ?

— Au contraire ! Il est d’accord avec le Dr Humboldt dans les moindres détails – en inversant les noms. Toujours l’effet miroir.

— De sorte que c’est l’impasse ?

— Je crois, ami Elijah, que chacun des deux attend que l'autre capitule et s'avoue coupable.

— Eh bien, vous n'avez qu'à attendre comme eux.

— Le commandant n'est pas de cet avis. Si l'on attend, il y a deux éventualités. La première est que Humboldt et Sabbat ne démordent pas de leurs positions et que le scandale éclate lorsque nous atterrirons sur Aurora. Le commandant, à qui il incombe d'administrer la justice à son bord, sera discrédité pour avoir été incapable de régler discrètement l'affaire sans faire de bruit. Et, cela, il ne l'admet absolument pas.

— Quel est le second terme de l'alternative ?

— Que l'un des deux avoue avoir voulu voler l'autre. Mais le fera-t-il parce qu'il est vraiment coupable ou par noblesse d'âme dans l'espoir d'éviter le scandale ? Serait-il équitable de ruiner le crédit d'un homme qui a justement la grandeur de préférer sacrifier sa réputation que de nuire à la science en tant que telle ? De même, le coupable pourrait passer aux aveux au dernier moment et s'y prendre de manière à donner l'impression qu'il ne s'y résigne que dans l'intérêt supérieur de la science. Ainsi échapperait-il à l'opprobre en rejetant sur l'autre l'infamie de sa mauvaise action. Le commandant serait seul à être au courant mais il n'entend pas passer le reste de son existence à se demander s'il n'a pas pris partie à une grotesque dénaturation de la justice.

Baley soupira.

— Quel casse-tête ! La question est de savoir lequel craquera le premier avant l'atterrissage. Ton histoire est terminée ?

— Pas tout à fait. Il y a des témoins.

— Jéoshaphat ! Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ? Quels sont ces témoins ?

— Le domestique personnel du Dr Humboldt…

— Un robot, je suppose ?

— Oui. Il s'appelle R. Preston. Il a assisté de bout en bout à la conférence initiale et corrobore point par point la thèse de son maître.

— Si je comprends bien, il déclare que l'idée était bien celle du Dr Humboldt pour commencer, que le Dr Humboldt l'a exposée de façon détaillée au Dr Sabbat, que le Dr Sabbat s'est répandu en louanges, etc. ?

— Exactement.

— Je vois. Cela règle-t-il la question ? Je présume que non.

— Et vous avez raison. Cela ne règle rien car il y a un second témoin. Le Dr Sabbat a, lui aussi, un domestique personnel, R. Idda, un robot qui se trouve être du même modèle que R. Preston. Ils sont sortis la même année, je crois, de la même usine. Tous deux sont au service de leur maître depuis le même nombre d’années.

— Quelle bizarre coïncidence…

— C’est, hélas, un fait qui rend très aléatoire la possibilité de parvenir à une conclusion définitive en se fondant sur des différences manifestes entre les deux serviteurs.

— Parce que R. Idda raconte la même histoire que R. Preston ?

— Exactement à ceci près que les noms sont intervertis.

— R. Idda soutient donc que le jeune Sabbat, celui qui n’a pas encore cinquante ans… – Lije Baley n’étouffa pas totalement la note de sarcasme qui perçait dans sa voix : lui-même n’avait pas encore cinquante ans et il se sentait loin d’être jeune – a eu l’idée le premier pour commencer, qu’il l’a exposée en détail au Dr Humboldt, lequel l’a abondamment félicité, etc.

— Oui, ami Elijah.

— Alors, l’un des robots ment.

— C’est ce qu’il semblerait.

— Il devrait être facile de déterminer lequel. J’imagine qu’un examen, même superficiel, pratiqué par un bon roboticien…

— Dans le cas présent, un roboticien ne suffit pas, ami Elijah. Pour une affaire aussi importante, seul un robopsychologue qualifié aurait assez de poids et d’expérience pour prendre une décision. Il n’en existe pas d’assez compétents à bord. Un tel examen ne pourra être fait que sur Aurora…

— Et il sera trop tard à ce moment. Enfin, vous êtes sur la Terre. On peut mettre la main sur un bon robopsychologue. Aurora ne saura certainement jamais ce qui se sera passé sur Terre et il n’y aura pas de scandale.

— Seulement, ni le Dr Humboldt ni le Dr Sabbat ne permettront que leurs domestiques soient interrogés par un robopsychologue de la Terre. Le Terrien serait obligé de…

Il laissa sa phrase en suspens.

— Il serait obligé de toucher les robots, acheva Lije Baley sur un ton flegmatique.

— Ce sont de vieux serviteurs bien vus de…

— Et pas question de les laisser souiller par le contact d'un Terrien. Mais alors, qu'est-ce que vous attendez de moi, saperlipopette ? (Il grimaça.) Excuse-moi, R. Daneel, mais je ne vois pas pour quelle raison tu m'as mêlé à cette histoire.

— C'était pour une mission sans aucun rapport avec ce problème que je me trouvais à bord de l'astronef. Le commandant s'est adressé à moi parce qu'il fallait bien qu'il se tourne vers quelqu'un. Je lui paraissais assez humain pour qu'il parle et assez robot pour qu'il soit sûr que je garderais bouche cousue. Il m'a tout raconté et m'a demandé ce que je ferais à sa place. Me rendant compte que le prochain saut hyperspatial pourrait tout aussi facilement nous amener sur Terre qu'à notre point d'émergence suivant, je lui ai répondu que, si j'étais aussi impuissant que lui à résoudre le problème, je connaissais sur Terre quelqu'un qui pourrait l'aider.

— Jéoshaphat ! murmura Baley.

— Songez, ami Elijah, que si vous réussissez à triompher de cette énigme, ce sera excellent pour votre carrière et que la Terre elle-même en tirera peut-être avantage. Cela ne sera pas rendu public, bien entendu, mais le commandant ne manque pas d'influence sur son monde natal et il vous sera reconnaissant.

— Tu ne fais que rendre plus lourd le fardeau.

— Je ne doute pas que vous avez déjà une idée de la procédure qu'il conviendrait d'employer, répliqua lentement R. Daneel.

— Vraiment ? La procédure qui s'impose, me semble-t-il, consisterait à interviewer les deux mathématiciens.

— Je crains que ni l'un ni l'autre ne vienne en ville et que ni l'un ni l'autre ne souhaite que vous vous rendiez sur place.

— Et il n'y a aucun moyen de contraindre un Spatien à entrer en contact avec un Terrien, même en cas d'urgence. Oui, je comprends, Daneel, mais c'était à un entretien par le truchement d'un circuit fermé de télévision que je pensais.

— Eh bien, n'y pensez plus. Ils ne se soumettront pas à un interrogatoire mené par un Terrien.

— Alors, que veux-tu de moi ? Pourrai-je parler aux robots ?

— Ils ne permettront pas non plus à leurs robots de venir ici.

— Jéoshaphat ! Tu es bien venu, toi !

— C'était une décision personnelle. À bord de l'astronef, j'étais autorisé à prendre toutes décisions de ce genre sans qu'aucun humain puisse y opposer son veto, hormis le commandant lui-même – et il ne demandait pas mieux que

d'établir le contact. Vous connaissant, j'ai estimé qu'un contact par télévision serait insuffisant. J'avais envie de vous serrer la main.

Lije Baley se radoucit.

— Je suis touché, Daneel, mais, franchement, je persiste à regretter que tu aies pensé à moi. Pourrai-je au moins parler aux robots par télévision interposée ?

— Je crois pouvoir arranger cela.

— C'est déjà un petit quelque chose. Autrement dit, il va me falloir faire le travail d'un robopsychologue – de façon rudimentaire.

— Mais vous êtes un détective, ami Elijah, pas un robopsychologue.

— Admettons. Mais, avant que je les voie, réfléchissons un peu. Dis-moi… est-il possible que les deux robots disent la vérité ? Peut-être que la conversation qu'ont eue tes mathématiciens était équivoque. Peut-être était-elle d'une nature telle que les deux robots ont pu croire en toute sincérité que leurs maîtres respectifs étaient propriétaires de l'idée. Ou que l'un des robots n'a entendu qu'une partie de la conversation et le second le reste de sorte que chacun a pu supposer que l'idée était celle de son propre maître.

— C'est tout à fait impossible, ami Elijah. Tous deux répètent cette conversation en termes identiques. Et les deux versions sont formellement contradictoires.

— Et il est donc absolument certain que l'un des robots ment ?

— Oui.

— Pourrais-je, le cas échéant, avoir communication des déclarations faites jusqu'à présent en présence du commandant ?

— J'avais prévu cette demande et j'en ai apporté la copie.

— Voilà un second atout. Les robots ont-ils subi un contre-interrogatoire et as-tu également la copie de ce document ?

— Ils se sont bornés à répéter leur récit. Le contre-interrogatoire ne peut être conduit que par un robopsychologue.

— Ou par moi ?

— Vous êtes un détective, ami Elijah, pas un…

— Très bien, R. Daneel. Je vais essayer de comprendre la psychologie spatienne. Un détective peut s'en charger parce que ce n'est pas un robopsychologue. Creusons un peu les choses. D'ordinaire, un robot ne ment pas mais il mentira si c'est indispensable à l'application des Trois Lois. Il pourra mentir légitimement afin de protéger son existence en accord avec la Troisième.

Il sera plus enclin à mentir si c’est nécessaire pour obéir à un ordre légitime donné par un être humain en accord avec la Seconde. Il y sera encore plus enclin si c’est nécessaire pour sauver une vie humaine ou pour empêcher qu’un humain soit lésé en accord avec la Première.

— Oui.

— Et, dans ce cas, un robot défendra la réputation professionnelle de son maître et mentira si cela se révèle nécessaire. En l’occurrence, la réputation professionnelle serait quasiment l’équivalent de la vie et sa sauvegarde exigerait que le robot mente presque comme si la Première Loi était en cause.

— Néanmoins, en mentant, chacun des deux robots nuirait à la réputation professionnelle du maître de l’autre, ami Elijah.

— En effet. Mais chacun aurait peut-être une conception précise de la valeur de la réputation de son propre maître et pourrait estimer en toute bonne foi qu’elle est supérieure à celle de l’autre. Il en conclurait que le mensonge serait moins préjudiciable que la vérité.

Lije Baley resta quelques instants silencieux avant d’enchaîner :

— Bon… Peux-tu t’arranger pour que j’aie un entretien avec un des robots… R. Idda pour commencer, par exemple ?

— Le robot du Dr Sabbat ?

— Oui, celui du plus jeune.

— Cela ne prendra que quelques minutes. J’ai un micro-récepteur équipé d’un projecteur. J’aurai seulement besoin d’un mur blanc et je pense que celui-ci fera l’affaire si vous me permettez de pousser vos armoires à films.

— Vas-y. Je devrai parler dans une sorte de microphone ?

— Non, vous pourrez parler normalement. Je vous prie de bien vouloir m’accorder encore un moment. Je dois contacter le vaisseau pour organiser cet entretien avec R. Idda.

— Si cela doit prendre du temps, Daneel, passe-moi donc le procès-verbal.

Tandis que R. Daneel installait son matériel, Lije Baley alluma sa pipe et commença à feuilleter les pages arachnéennes sur lesquelles étaient consignés les témoignages recueillis.

Au bout de quelques minutes, R. Daneel dit :

— Si vous êtes prêt, ami Elijah, R. Idda est à votre disposition. Mais peut-être préférez-vous terminer d’abord votre lecture ?

Baley soupira.

— Non, il n’y a rien de plus à apprendre là-dedans.

Passe-le-moi et fais en sorte que la conversation soit enregistrée et copiée.

R. Idda, que la projection en deux dimensions sur le mur rendait irréel, n’était pas une créature humanoïde comme R. Daneel : c’était, pour l’essentiel, une structure métallique. Son corps était grand mais massif et, à quelques détails de construction près, rien, ou presque, ne permettait de le distinguer des nombreux robots que Baley avait déjà vus.

— Mes salutations, R. Idda, commença ce dernier.

— Mes salutations, monsieur, répondit R. Idda d’une voix sourde au timbre curieusement humanoïde.

— Vous êtes le serviteur personnel de Gennao Sabbat, n’est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Depuis combien de temps êtes-vous à son service ?

— Vingt-deux ans, monsieur.

— Et vous attachez du prix à la réputation de votre maître ?

— Oui, monsieur.

— Considérez-vous qu’il est important de la défendre ?

— Oui, monsieur.

— Aussi important que de protéger son existence physique ?

— Non, monsieur.

— Aussi important que de défendre la réputation de quelqu’un d’autre ?

R. Idda hésita.

— C’est une question de mérite individuel dans chaque cas d’espèce, monsieur. On ne peut fixer une règle générale.

Ce fut au tour de Baley de marquer une hésitation. Les robots spatiens s’exprimaient avec plus de fluidité et de façon plus intellectuelle que les modèles terriens.

— Si vous estimiez que la réputation de votre maître a plus d’importance que celle d’un autre, d’Alfred Barr Humboldt, par exemple, mentiriez-vous pour la défendre ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous menti dans votre déposition relative à la querelle qui a opposé votre maître au Dr Humboldt ?

— Non, monsieur.

— Mais si vous aviez menti, vous le nieriez pour protéger ce mensonge, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Maintenant, écoutez-moi. Votre maître Gennao Sabbat, est un homme jeune. C'est un mathématicien de grande réputation mais il est jeune. Si, dans sa polémique avec le Dr Humboldt, il avait succombé à la tentation et enfreint les règles de l'éthique, sa réputation subirait une certaine éclipse mais, comme il est jeune, il aurait amplement le temps de la restaurer. Son intelligence lui ferait remporter ultérieurement bien des victoires et, finalement, cette tentative de plagiat serait considérée comme l'erreur d'un jeune homme fougueux qui a agi à la légère. C'est là quelque chose qui se rachèterait dans l'avenir.

« En revanche, si c'était le Dr Humboldt qui avait succombé à la tentation, ce serait beaucoup plus grave. C'est un vieil homme dont les succès se sont étendus sur plusieurs siècles. Jusqu'à présent, sa réputation est demeurée sans tache. Et pourtant, cette seule mauvaise action effacerait tout le reste et, compte tenu du temps relativement court qui lui reste à vivre, il n'aurait pas l'occasion de se racheter. Il ne lui resterait plus grand-chose à réaliser. Il y aurait beaucoup plus d'années de travail gâchées dans le cas d'Humboldt que dans le cas de votre maître, et il aurait beaucoup moins de chances de reconquérir sa renommée. Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que la situation dans laquelle Humboldt se trouve est la plus grave et qu'elle est davantage digne d'intérêt ?

Un long silence succéda à ces mots. Enfin, R. Idda laissa tomber d'une voix égale :

— Mon témoignage était mensonger. La paternité de ce travail revient au Dr Humboldt et mon maître a illégitimement tenté de s'en attribuer le crédit.

— Très bien, mon ami. Vous ne parlerez de cela à personne tant que le commandant de l'astronef ne vous en aura pas donné la permission. Vous pouvez vous retirer.

L'image sur le mur s'effaça. Baley tira sur sa pipe.

— Penses-tu que le commandant a entendu, Daneel ?

— J'en suis sûr. Il est le seul témoin en dehors de nous.

— Parfait. Maintenant, à l'autre.

— Mais il est inutile de l'interroger après les aveux de R. Idda, ami Elijah.

— Bien sûr que si ! Les aveux de R. Idda ne signifient rien.

— Rien ?

— Strictement rien. Je lui ai expliqué que c'était le Dr Humboldt qui était dans les plus mauvais draps. S'il mentait pour protéger Sabbat, il serait naturellement revenu à la vérité comme, d'ailleurs, il prétend l'avoir fait. D'un autre côté, s'il disait la vérité, il aurait menti pour protéger Humboldt. C'est toujours l'effet miroir et nous n'avons pas avancé d'un pas.

— Mais qu'obtiendrons-nous interrogeant R. Preston ?

— Rien… si l'effet miroir était parfait. Mais il ne l'est pas. Après tout, il y a un robot qui dit la vérité et un qui ment. C'est là un point d'asymétrie. Je veux voir R. Preston. Et si la transcription de l'interrogatoire de R. Idda est faite, donne-la-moi.

Le projecteur fut remis en marche. R. Preston ressemblait à R. Idda comme une goutte d'eau à une autre si l'on exceptait une infime différence dans le profilement de la poitrine.

— Mes salutations, R. Preston, dit Baley.

Tout en parlant, il gardait les yeux fixés sur l'enregistrement de l'interrogatoire de R. Idda.

— Mes salutations, monsieur, répondit R. Preston.

Sa voix était identique à celle de R. Idda.

— Vous êtes le serviteur personnel d'Alfred Barr Humboldt, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Depuis combien de temps êtes-vous à son service ?

— Vingt-deux ans, monsieur.

— Et vous attachez du prix à la réputation de votre maître ?

— Oui, monsieur.

— Considérez-vous qu'il est important de la défendre ?

— Oui, monsieur.

— Aussi important que de protéger son existence physique ?

— Non, monsieur.

— Aussi important que de défendre la réputation de quelqu'un d'autre ?

R. Preston hésita.

— C'est une question de mérite individuel dans chaque cas d'espèce, monsieur. On ne peut fixer une règle générale.

— Si vous estimiez que la réputation de votre maître a plus d'importance que

celle d’un autre, de Gennao Sabbat, par exemple, mentiriez-vous pour la défendre ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous menti dans votre déposition relative à la querelle qui a opposé votre maître au Dr Sabbat ?

— Non, monsieur.

— Mais si vous aviez menti, vous le nieriez pour protéger ce mensonge, n’est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Maintenant, écoutez-moi. Votre maître, Alfred Barr Humboldt, est un vieil homme. C’est un mathématicien de grande réputation mais il est vieux. Si, dans sa polémique avec le Dr Sabbat, il avait succombé à la tentation et enfreint les règles de l’éthique, sa réputation subirait une certaine éclipse mais son grand âge et ce qu’il a accompli au fil des siècles témoigneraient en sa faveur et l’emporteraient sur le reste. Finalement, cette tentative de plagiat serait considérée comme l’erreur d’un vieillard peut-être malade et n’ayant plus toute sa tête.

« En revanche, si c’était le Dr Sabbat qui avait succombé à la tentation, ce serait beaucoup plus grave. C’est un homme jeune dont la réputation est considérablement plus fragile. Normalement, il aurait devant lui plusieurs siècles pour accumuler des connaissances et accomplir de grandes choses. Une seule erreur de jeunesse anéantirait tout. L’avenir qu’il risquerait de perdre est beaucoup plus vaste que celui de votre maître. Vous vous rendez compte, n’est-ce pas, que la situation dans laquelle Sabbat se trouve est la plus grave et qu’elle est davantage digne d’intérêt ?

Un long silence succéda à ces mots. Enfin, R. Preston laissa tomber d’une voix égale :

— Mon témoignage était…

Il s’interrompit net et demeura muet.

— Continuez, je vous prie, R. Preston, dit Baley.

Pas de réponse.

— J’ai bien peur que R. Preston ne soit en état de stase, ami Elijah, fit R. Daneel. Il est en dérangement.

— Alors, nous avons enfin créé une asymétrie. Nous sommes dès lors en mesure de désigner le coupable.

— Comment cela, ami Elijah ?

— Réfléchis. Suppose que tu sois innocent et que ton robot personnel puisse en témoigner. Tu n'aurais rien à faire. Ton robot dirait la vérité et se porterait garant de toi. Mais si tu étais coupable, tu dépendrais du mensonge de ton robot. Tu serais dans une situation un peu plus hasardeuse car, bien que le robot mentirait si c'était nécessaire, il serait plus enclin à dire la vérité qu'à mentir et le mensonge serait moins solide que la vérité. Pour pallier cet inconvénient, le coupable ordonnerait très vraisemblablement au robot de mentir. De cette façon, la Première Loi serait renforcée par la Seconde. Peut-être très vigoureusement.

— Cela me paraît juste.

— Admettons que nous ayons un robot de chaque type. Le premier passerait de la vérité non renforcée au mensonge. Il pourrait le faire après un temps d'hésitation sans beaucoup de difficulté. L'autre passerait du mensonge puissamment renforcé à la vérité mais seulement au risque de court-circuiter différents canaux positroniques et de tomber en stase.

— Et comme R. Preston est tombé en stase…

— Le maître de R. Preston, le Dr Humboldt, est le plagiaire. Si tu préviens le commandant et insistes pour qu'il ait immédiatement une conversation avec lui, peut-être lui arrachera-t-il une confession. Dans ce cas, j'espère que tu m'avertiras sur-le-champ.

— Vous pouvez compter sur moi. Je vous demanderai de bien vouloir m'excuser, ami Elijah, mais il faut que j'aie un entretien confidentiel avec le commandant sans délai.

— Bien sûr. Utilise la salle de conférence. Elle est isolée.

Baley, incapable de faire quoi que ce soit en l'absence de R. Daneel, attendit, silencieux et inquiet. Beaucoup de choses dépendaient de la justesse de son analyse et il avait une conscience aiguë de son manque d'expérience en matière de robotique.

R. Daneel le rejoignit une demi-heure plus tard – ce fut, pour ainsi dire la demi-heure la plus longue de la vie de Baley. Impossible, évidemment, d'essayer de deviner ce qui s'était passé par l'expression du visage impassible de l'humanoïde. Baley s'efforça de paraître tout aussi impassible.

— Eh bien, R. Daneel ?

— Vous avez vu juste, ami Elijah. Le Dr Humboldt a avoué. Il escomptait, a-

t-il dit, que le D[r] Sabbat céderait et le laisserait triompher. La crise est dénouée et vous pouvez compter sur la reconnaissance du commandant. Il m'a autorisé à vous dire qu'il admire grandement votre subtilité et je crois que je bénéficierai moi-même de la suggestion que j'ai faite de recourir à vous.

— C'est parfait, fit Baley qui chancelait sur ses jambes et dont le front était moite maintenant que son verdict s'était avéré juste. Mais, par Jéoshaphat, R. Daneel, je te supplie de ne plus me mettre à nouveau dans un pareil pétrin !

— J'essaierai, ami Elijah. Tout dépendra, bien sûr, de l'importance de l'éventuel problème à venir, de votre proximité et d'un certain nombre d'autres facteurs. En attendant, j'aurais une question à vous poser.

— Oui ?

— N'était-il pas possible de supposer que le passage du mensonge à la vérité était simple, et difficile celui de la vérité au mensonge ? Dans cette hypothèse, le robot qui serait passé de la vérité au mensonge ne serait-il pas tombé en stase ?

— En effet, R. Daneel, on aurait pu suivre ce raisonnement mais c'est l'autre qui s'est révélé exact. Humboldt a avoué, n'est-il pas vrai ?

— Le fait est. Mais les deux arguments opposés étant possibles, comment avez-vous réussi à trouver aussi rapidement le bon, ami Elijah ?

Les lèvres de Baley se crispèrent mais, presque instantanément, il se détendit et son rictus se transforma en sourire.

— Parce que j'ai tenu compte des réactions humaines, pas des réactions robotiques, R. Daneel. Je connais mieux les êtres humains que les robots. En d'autres termes, j'avais mon idée sur le coupable avant même d'interroger les robots. Lorsque je suis parvenu à provoquer une réaction asymétrique chez eux, j'ai tout simplement interprété cette réaction de manière à ce qu'elle accuse celui des deux mathématiciens que je considérais déjà comme le coupable. La réponse robotique a été suffisamment spectaculaire pour que celui-ci craque. Mon analyse du comportement humain n'aurait peut-être pas été suffisante pour obtenir ce résultat.

— Je suis curieux de savoir quelle a été votre analyse.

— Par Jéoshaphat, R. Daneel, réfléchis donc un peu et tu n'auras pas besoin de me le demander ! Il y a un autre point d'asymétrie dans cette histoire d'effet miroir en dehors de la question du vrai et du faux : l'âge des deux hommes. L'un est très vieux et l'autre très jeune.

— Oui, bien sûr. Mais encore ?

— C’est tout simple. Je conçois qu’un homme jeune qui a brusquement une idée révolutionnaire consulte un vieil homme qu’il considérait déjà comme un demi-dieu dans sa spécialité lorsqu’il était étudiant. Mais je vois mal un homme âgé, chargé d’honneurs et habitué au triomphe, qui a brusquement une idée révolutionnaire consulter quelqu’un qui a plusieurs siècles de moins que lui et en qui il ne voit forcément qu’un freluquet – je ne sais pas quel terme un Spatien emploierait. De plus, si un homme jeune en a l’occasion, ne parlera-t-il pas de sa découverte au demi-dieu qu’il révère ? Le contraire serait impensable. D’un autre côté, un vieillard conscient de son propre déclin pourrait fort bien saisir cette dernière chance aux cheveux, jugeant ne pas avoir à tenir compte d’un blanc-bec. Bref, il était inimaginable que Sabbat ait volé l’idée d’Humboldt. Le Dr Humboldt, quel que fût l’angle sous lequel on examinait les choses, était le coupable.

R. Daneel médita un bon moment. Enfin, il tendit la main à Baley.

— Il est temps que je prenne congé, maintenant, ami Elijah. J’ai été heureux de cette rencontre. Peut-être nous reverrons-nous bientôt.

Baley secoua chaleureusement la main du robot.

— Pas trop tôt quand même si tu n’y vois pas d’inconvénient, R. Daneel.

DEVOIR CIVIQUE

La petite Linda, qui avait dix ans, était apparemment la seule à être contente d'être réveillée.

Norman Muller l'entendait aller et venir à travers son état semi-comateux. Une heure plus tôt, il avait réussi à s'endormir mais c'était encore plus épuisant.

À présent, Linda était à côté de lui et le secouait :

— Papa ! Réveille-toi, papa ! Réveille-toi !

Norman Muller réprima un grognement.

— Fiche-moi la paix.

— Mais il n'y a jamais eu autant de policiers, papa ! Avec des voitures, et tout et tout !

Norman Muller capitula. L'œil trouble, il se dressa sur ses coudes. Le jour pointait. Dehors, ça commençait à sentir l'aube, le germe d'un jour tristement gris, aussi tristement gris qu'il se sentait lui-même. Sa femme, Sarah, préparait le petit déjeuner dans la cuisine. Matthew, son beau-père, se gargarisait à grand bruit dans la salle de bains. Sans aucun doute, l'agent Handley était prêt et il l'attendait déjà.

C'était le grand jour.

Le Jour de l'Élection !

Au début, ça avait été une année semblable à toutes les autres. Peut-être un peu plus mauvaise parce que c'était une année présidentielle mais, somme toute, pas pire qu'une autre année présidentielle.

Les hommes politiques dissertaient sur le corps électoral et sur l'intelligence électronique, sa servante. La presse analysait la situation à l'aide d'ordinateurs industriels (le *Times* de New York et le *Post-Dispatch* de St. Louis avaient leurs propres ordinateurs) et multipliait les allusions à ce qui allait se produire. Commentateurs et éditorialistes énuméraient les États et les comtés critiques en contradiction les uns avec les autres.

Ce fut dans la soirée du 4 octobre, un mois exactement avant le jour de l'élection, qu'une phrase lancée par Sarah Muller à son époux fit pressentir à ce dernier que, cette fois, ce ne serait pas une année comme les autres.

— Cantwell Johnson affirme que, cette année, ce sera l'Indiana. C'est le

quatrième qui dit cela. Tu te rends compte ? Notre État !

Matthew Hortenweiler abaissa son journal, décocha un regard peu amène à sa fille et grommela :

— Il ne faut pas écouter ces gens-là. Ils sont payés pour raconter des bobards.

— Il y en a eu quatre, père, rétorqua doucement Sarah. Tous disent que ce sera l'Indiana.

— L'Indiana, fit Norman d'une voix tout aussi douce, est effectivement un État clé à cause de la loi Hawkins-Smith et de ce méli-mélo à Indianapolis. Il…

Une grimace inquiétante tordit le visage mafflu de Matthew qui gronda :

— Personne ne parle de Bloomington ou de Monroe County, pas vrai ?

— C'est-à-dire…

Linda, dont le petit menton pointu se braquait tour à tour sur chacun des interlocuteurs, demanda alors de sa voix flûtée :

— Tu vas voter, cette année, papa ?

— Je ne crois pas, ma chérie, répondit Norman en souriant.

Mais en ce mois d'octobre d'année présidentielle, la fièvre montait petit à petit, et Sarah, qui avait toujours mené une vie tranquille peuplée des rêves qu'elle faisait pour sa famille, murmura sur un ton nostalgique :

— Pourtant, ce serait merveilleux, n'est-ce pas ?

— Que je vote ?

Norman Muller avait une petite moustache blonde qui lui donnait jadis un aspect débonnaire – c'était ce qu'avait trouvé Sarah quand elle était jeune – mais qui, à mesure qu'elle grisonnait, avait perdu toute distinction. L'incertitude avait labouré son front de rides profondes et, de façon générale, Norman Muller, qui avait une âme de bureaucrate, ne s'était jamais figuré qu'il était un grand homme ni qu'il pourrait jamais en devenir un, quelles que fussent les circonstances. Il avait une femme, un emploi, une petite fille et, sauf dans des moments d'exaltation ou de dépression extraordinaires, il avait tendance à penser qu'il n'avait pas à se plaindre de son existence.

Aussi les pensées qui entraînaient sa femme l'embarrassaient-elles quelque peu et le mettaient plus qu'un peu mal à l'aise.

— Voyons, chérie ! Il y a plus de deux cents millions d'habitants dans ce pays, et les chances sont si faibles que c'est perdre son temps que de se poser ce genre de question.

— Tu sais très bien que le problème n'est pas là, Norman. D'abord, seuls les

gens entre vingt et soixante ans sont dans la course et ce sont toujours des hommes. Cela ramène donc les chances à cinquante millions contre une. Or, si c'est vraiment l'Indiana…

— Cela fera environ un million deux cent vingt-cinq mille chances contre une. Allons ! Tu ne voudrais quand même pas que je mise sur un cheval dans ces conditions, n'est-il pas vrai ? Quand est-ce qu'on dîne ?

— Tout ça, c'est ridicule, marmonna Matthew derrière son journal.

— Est-ce que tu vas voter, cette année ? demanda à nouveau Linda.

Norman hocha la tête et tout le monde gagna la salle à manger.

Le 20 octobre, la surexcitation de Sarah grandissait rapidement. Au moment du café, elle annonça que la cousine de Mme Schultz, qui était secrétaire d'un parlementaire, lui avait dit que tous les paris se concentraient sur l'Indiana.

— D'après elle, le président Villers doit même faire un discours à Indianapolis.

Norman Muller, qui avait eu une dure journée au magasin, se contenta de hausser un sourcil sans relever le propos.

Matthew Hortenweiler, qui avait chroniquement une dent contre Washington, laissa tomber :

— Si Villers fait un discours dans l'Indiana, ça veut dire qu'il pense que Multivac choisira l'Arizona. Il n'aurait pas le cran d'aller plus près, cette tête de lard.

Sarah, qui tenait son père pour une quantité négligeable chaque fois qu'elle pouvait le faire sans manquer à la civilité, enchaîna :

— Je me demande pourquoi ils n'annoncent pas l'État, le comté, etc… dès qu'ils le peuvent. Comme ça, les gens éliminés seraient tranquilles.

— S'ils faisaient ça, répliqua Norman, les politiciens fondraient aussitôt comme des vautours. Quand on en serait à la ville, tu aurais un ou deux sénateurs à chaque coin de rue.

Matthew plissa les paupières et lissa d'un geste furieux les quelques cheveux gris qui lui restaient.

— N'importe comment, ce sont des vautours. Écoute-moi…

— S'il te plaît, père !

Matthew poursuivit d'une voix de rogomme[9] sans prêter attention aux protestations de sa fille :

— Écoute-moi ! Je me rappelle quand on a mis Multivac en service. Ça mettrait fin à la lutte des partis, qu'ils disaient. On ne dilapiderait plus l'argent des contribuables dans les campagnes électorales. On ne verrait plus des nullités souriantes faire de la publicité pour parvenir au Sénat ou à la Maison Blanche. Et qu'est-ce qui se passe ? Les campagnes électorales sont pires qu'elles ne l'avaient jamais été. Seulement, ça se passe à l'aveuglette. On va envoyer des types dans l'Indiana à cause de la loi Hawkins-Smith et d'autres en Californie au cas où ce sera l'affaire Joe Hammer qui s'avérera cruciale. Moi, je dis qu'on nous débarrasse de ces idioties. Qu'on en revienne aux méthodes du bon vieux temps…

— Tu ne veux pas que papa vote cette année, pépé ? demanda soudain Linda.

Matthew fusilla la fillette du regard.

— Ne te mêle pas de ça, toi. – Il se tourna à nouveau vers Norman et Sarah. – Il y a eu une époque où je votais. J'allais droit au bureau électoral, j'empoignais les leviers et je votais. C'était facile comme tout. Je disais seulement : ce gars-là me convient et je vote pour lui. C'est comme ça que ça devrait être.

— Tu as voté, pépé ? s'exclama Linda avec excitation. Tu as vraiment voté ?

Sarah se hâta d'intervenir pour couper court à une histoire incongrue qui eût risqué, peut-être, de parvenir malencontreusement aux oreilles des voisins.

— Mais non, Linda. Pépé ne veut pas dire qu'il a vraiment voté. Tout le monde prenait part à ce genre de vote, ton grand-père aussi, mais ce n'était pas un véritable vote.

— Je n'étais pas un petit garçon à ce moment-là ! rugit Matthew. J'avais vingt-deux ans. J'ai voté pour Langley et c'était un vrai vote. Ma voix n'a peut-être pas compté pour beaucoup mais elle valait celle de n'importe qui d'autre. De n'importe qui ! Et il n'y avait pas de Multivac pour…

— Bon ! dit Norman. C'est l'heure d'aller au lit, Linda. Et cesse de poser des questions stupides sur le vote. Quand tu seras grande, tu comprendras tout.

Il l'embrassa avec une douceur aseptique, et Linda sortit à contrecœur, houspillée par sa mère, sur la promesse qu'elle pourrait regarder la vidéo dans sa chambre jusqu'à neuf heures et quart si… si elle ne lambinait pas pendant la cérémonie du bain.

— Pépé…

Linda attendit, la tête baissée et les mains derrière le dos, que le journal

s’abaisse et qu’une paire d’yeux, sertis de minuscules rides et surmontés de sourcils broussailleux apparaissent.

C’était le vendredi 31 octobre.

— Quoi ?

Linda se rapprocha et posa les deux coudes sur le genou du vieillard qui fut bien obligé d’abandonner son journal.

— C’est vrai que tu as voté autrefois, pépé ?

— Tu m’as entendu, non ? Est-ce que tu crois que je raconte des blagues ?

— Euh… non. Mais maman dit que tout le monde votait dans le temps.

— C’est la vérité.

— Mais comment que c’était possible ? Comment est-ce que tout le monde pouvait voter ?

Matthew considéra sa petite fille d’un air solennel, puis il la souleva et la fit s’asseoir sur ses genoux. Il alla même jusqu’à adoucir la rugosité de sa voix.

— Eh bien, il y a une quarantaine d’années, tout le monde votait. Toujours. Disons qu’on voulait décider qui serait le nouveau président des États-Unis. Les démocrates et les républicains désignaient tous les deux quelqu’un et tout le monde disait qui il voulait. Après les élections, on faisait le compte des gens qui voulaient le démocrate et des gens qui voulaient le républicain. Celui qui recueillait le plus grand nombre de voix était élu. Tu comprends ?

Linda acquiesça.

— Comment ils savaient pour qui voter, les gens ? C’était Multivac qui leur disait ?

Matthew fronça les sourcils et prit une mine sévère.

— Ils se servaient de leur jugeote, ma petite fille.

Linda eut un mouvement de recul et, derechef, Matthew s’adoucit.

— Je ne suis pas en colère contre toi. Je vais t’expliquer. Quelquefois, il fallait toute la nuit pour compter les voix, et les gens s’impatientaient. Alors, on a inventé des machines spéciales. Elles regardaient les premiers votes et les comparaient avec ceux des mêmes endroits les années précédentes. De toute façon, la machine pouvait calculer le nombre total des votes et dire qui serait élu. Tu saisis ?

Linda opina.

— Comme Multivac.

— Les premiers ordinateurs étaient beaucoup plus petits que Multivac. Mais les machines sont devenues de plus en plus grosses et elles purent annoncer le

résultat de l'élection à partir de moins en moins de votes. Finalement, on a construit Multivac qui n'a besoin que d'un seul électeur.

Ça, c'était une chose que Linda connaissait et elle sourit.

— C'est épatant.

Matthew se rembrunit.

— Oh non ! Ce n'est pas épatant du tout. Je n'aime pas qu'une machine me dise comment j'aurais voté uniquement parce qu'un zèbre, à Milwaukee, est contre l'augmentation des tarifs douaniers. Peut-être que j'aurais voté pour un candidat fantaisiste rien que pour rigoler. Peut-être que je n'aurais pas été voter. Peut-être que…

Mais Linda avait déjà quitté les genoux grand-paternels en se trémoussant et elle battait en retraite.

À la porte, elle se heurta à sa mère qui, encore en manteau et son chapeau sur la tête, dit d'une voix essoufflée :

— Sauve-toi, Linda. Ne te mets pas dans mes jambes.

Elle ôta son chapeau et se tapota les cheveux.

— J'arrive de chez Agatha, annonça-t-elle.

Matthew examina sa fille d'un air critique et reprit son journal sans même lui faire l'honneur d'accueillir cette information par un grognement.

— Devine ce qu'elle m'a dit, reprit Sarah en déboutonnant son manteau.

Matthew tapota sèchement son journal pour le défroisser.

— Pour ce que ça m'intéresse !

— Vraiment, père…

Mais ce n'était pas le moment de se mettre en colère. Il fallait absolument révéler la nouvelle, et Matthew était actuellement le seul interlocuteur de Sarah.

— Joe, le mari d'Agatha est gardien de la paix, tu sais. Eh bien, il a vu un camion bourré d'agents de la sécurité arriver cette nuit à Bloomington.

— Ce n'est pas à moi qu'ils en veulent.

— Tu ne comprends pas, père ? Les agents de la sécurité… et l'élection est dans quelques jours. Des agents de la sécurité à Bloomington !

— Peut-être qu'ils cherchent quelqu'un qui a dévalisé une banque.

— Il y a des siècles qu'on n'a pas dévalisé de banque à Bloomington. Il n'y a rien à faire avec toi, père.

Et Sarah quitta la pièce.

Norman Muller ne fit pas preuve de plus d'enthousiasme en apprenant la

nouvelle.

— Veux-tu me dire comment le mari d'Agatha a pu savoir que c'étaient des gens de la sécurité ? demanda-t-il calmement à Sarah. Je les vois mal se promener avec leur carte d'identité collée sur le front.

Mais le lendemain soir, alors que novembre était déjà vieux d'un jour, Sarah put s'exclamer triomphalement :

— Tout le monde, à Bloomington, s'attend que l'électeur soit un de nos concitoyens. Le journal l'a dit. La vidéo aussi.

Norman se tortilla, mal à l'aise. Il ne pouvait pas dire le contraire et ça le mettait dans tous ses états. Si la foudre de Multivac devait vraiment s'abattre sur Bloomington, cela signifierait des journalistes, des émissions télévisées, des touristes, toutes sortes de… de désagréments et d'étrangetés. Norman appréciait la tranquille routine de son existence et c'était avec appréhension qu'il voyait se rapprocher le lointain remue-ménage de la politique.

— Ce ne sont que des on-dit, rien de plus.

— Eh bien, attends un peu et tu verras.

En fait, ils n'eurent pas longtemps à attendre : on sonna avec insistance à la porte, et quand Norman alla ouvrir, un homme de haute taille et à la mine grave lui demanda :

— Êtes-vous bien Norman Muller ?

— Oui, répondit Muller d'une voix blanche – une voix qui n'était pas la sienne.

D'après son allure, l'inconnu était un représentant de l'autorité, ce n'était pas difficile à voir, et la raison d'être de sa visite apparut soudain à Muller aussi inéluctable qu'évidente même si, quelques instants plus tôt, il eût crié à l'impossible.

L'homme lui montra ses papiers, entra, referma la porte derrière lui et prononça la formule rituelle :

— M. Norman Muller, je dois vous informer au nom du Président des États-Unis que vous avez été choisi pour représenter l'électorat américain le mardi 4 novembre 2008.

Norman Muller réussit tant bien que mal à rejoindre son fauteuil sans aide. Il s'assit, pâle comme un linge et à deux doigts de l'évanouissement, tandis que Sarah apportait de l'eau, lui tapait avec affolement dans les mains et murmurait entre ses dents serrées :

— Ne sois pas malade, Norman. Ne sois surtout pas malade, ils prendraient quelqu'un d'autre.

— Excusez-moi, monsieur, balbutia-t-il quand il eut recouvré l'usage de la parole.

L'agent de la sécurité avait ôté son pardessus, déboutonné son veston et s'était installé sur le divan.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il.

Le ton guindé avec lequel il avait prononcé la formule officielle s'était évanoui ; ce n'était plus, à présent, qu'un homme corpulent et assez amical.

— C'est la sixième fois que j'annonce la chose et j'ai vu toutes sortes de réactions. Aucun d'eux ne ressemblait à l'homme qu'on voit à la vidéo. Vous me saisissez ? L'air rempli d'abnégation, le type qui dit ça sera un grand honneur pour moi que de servir mon pays… des trucs comme ça, quoi.

Et l'agent éclata d'un rire allègre, auquel se joignit Sarah, encore qu'il y eût dans le sien des stridences hystériques.

— Il va falloir que vous me supportiez quelque temps. Je m'appelle Phil Handley. Appelez-moi Phil, ça me fera plaisir. M. Muller ne sera pas autorisé à sortir de la maison avant le jour de l'élection. Mme Muller, vous préviendrez son employeur que votre mari est malade. Pour le moment, vous pourrez vaquer à vos occupations mais je vous demanderai de ne souffler mot à personne. C'est entendu, madame Muller ?

Sarah hocha énergiquement la tête.

— Soyez tranquille, monsieur. Pas un mot.

— C'est parfait, madame Muller. – Handley prit un air grave. – Mais nous ne plaisantons pas. Vous ne serez autorisée à sortir qu'en cas de nécessité et quelqu'un vous suivra en permanence. Je suis navré mais c'est la procédure réglementaire.

— On me suivra ?

— Ce ne sera pas visible, ne vous inquiétez pas. Et cela ne durera que deux jours… Jusqu'à ce qu'un communiqué officiel soit adressé à la nation. Votre fille…

— Elle est au lit, dit vivement Sarah.

— Bon. Vous lui expliquerez que je suis un parent ou un ami de passage. Si elle découvre la vérité, elle ne devra plus mettre les pieds dehors. En tout état de cause, il vaudra mieux que votre père ne bouge pas de la maison.

— Il n’aimera pas ça.

— On ne peut pas faire autrement. Maintenant, puisque personne d’autre n’habite ici…

— On dirait que vous connaissez tout sur notre compte, murmura Norman.

— En effet, nous savons pas mal de choses. D’ailleurs, je n’ai pas d’autres instructions à vous donner pour le moment. J’essaierai de coopérer autant que je le pourrai et de vous gêner le moins possible. Les frais d’hébergement vous seront réglés par le gouvernement de sorte que vous n’aurez rien à dépenser. Je serai relevé tous les soirs par quelqu’un qui veillera dans le salon. Donc, pas de problème en ce qui concerne le couchage. Maintenant, monsieur Muller…

— Monsieur ?

— Appelez-moi donc Phil. Si l’annonce officielle est retardée de deux jours, c’est pour que vous vous habituiez à la situation. Il est préférable que lorsque vous serez devant Multivac vous soyez dans un état d’esprit aussi proche que possible de la normale. Détendez-vous donc et essayez de considérer qu’il ne s’agit là que d’une journée de travail habituelle. D’accord ?

— D’accord. – Mais Norman secoua violemment la tête et ajouta : – Mais je ne veux pas de cette responsabilité. Pourquoi est-ce tombé sur moi ?

— Entendu, vidons cette question pour commencer. Multivac analyse des multitudes de facteurs connus. Des milliards. Toutefois, il y en a un qui demeure inconnu et il en sera encore longtemps ainsi : la façon dont réagit l’esprit humain. Tous les Américains sont soumis à la pression conditionnante de ce que font et disent d’autres Américains, des choses qu’on leur fait et des choses qu’ils font aux autres. Multivac peut déterminer la tournure mentale de n’importe quel Américain et, à partir de cette donnée, on peut estimer la tournure mentale de tous les autres. Certains sujets conviennent mieux que d’autres à un moment donné. Cela dépend des événements qui ont eu lieu au cours de l’année. Multivac vous a sélectionné comme étant l’Américain le plus représentatif pour cette année. Pas le plus intelligent, ni le plus fort, ni le plus chanceux mais simplement le plus représentatif. Cela dit, nous n’allons pas mettre Multivac en question, n’est-ce pas ?

— N’a-t-il pas pu se tromper ?

Sarah, qui écoutait avec impatience, interrompit Norman :

— Ne l’écoutez pas, monsieur. Il est nerveux, c’est tout. En vérité, il est très instruit et il suit toujours très attentivement la politique.

— Multivac prend les décisions, madame Muller. Il a choisi votre mari.

— Mais est-ce qu’il sait tout ? insista Norman avec impétuosité. N’a-t-il pas pu commettre une erreur ?

— Il peut se tromper, en effet. Autant être franc. En 1993, un Électeur sélectionné est mort d’apoplexie deux heures avant qu’on l’avertisse. Multivac ne l’avait pas prévu. Il ne le pouvait pas. Il se pourrait qu’un Électeur soit mentalement instable, moralement inadéquat ou même déloyal. Multivac ne peut pas tout savoir sur tout le monde dans la mesure où on ne lui fournit pas toutes les données existantes. C’est la raison pour laquelle on prévoit toujours des suppléants. Je ne crois pas qu’il sera nécessaire de faire appel à l’un d’eux dans le cas présent. Vous êtes en bonne santé, monsieur Muller, et vous avez été l’objet d’investigations approfondies. Vous êtes apte.

Norman enfouit sa tête dans ses mains et demeura immobile, comme pétrifié.

— Il sera parfaitement en forme demain matin, monsieur, dit Sarah. Il faut juste qu’il s’habitue à l’idée.

— Bien sûr.

Dans la solitude de la chambre conjugale, Sarah Muller s’exprima en d’autres termes et avec plus de brutalité. En gros, son homélie se ramenait à ceci « Un peu de nerf, Norman ! Tu es en train de gâcher la chance de ta vie. »

Norman répondit dans un chuchotement désespéré :

— Ça me fait trop peur, Sarah. Trop peur !

— Mais pourquoi, au nom du ciel ? Il te suffira de répondre à une ou deux questions. Il y a bien de quoi en faire toute une histoire !

— C’est une responsabilité trop lourde. Je ne pourrai pas y faire face.

— Quelle responsabilité ? Il n’y en a pas. Multivac t’a choisi. C’est Multivac qui est responsable, tout le monde sait ça.

Dans un brusque sursaut de rébellion et d’angoisse, Norman se dressa sur son séant.

— Tout le monde est sensé le savoir, peut-être, mais ça s’arrête là. Les gens…

— Pas si fort ! lui enjoignit Sarah dans un murmure glacé. Toute la ville va t’entendre.

— Les gens ne le savent pas, enchaîna Norman à mi-voix. Quand ils parlent de l’administration Ridgely, est-ce qu’ils disent qu’il l’a emporté en promettant la Lune et en se servant de vieux arguments racistes rebattus ? Non ! On parle de « Ce satané vote MacComber » comme si la faute en incombait seulement à

Humphrey MacComber sous prétexte qu'il a été convoqué par Multivac. Moi-même, j'ai parlé comme ça. C'est seulement maintenant que je me dis que le pauvre type n'était qu'un malheureux conducteur de tracteur qui n'avait pas demandé à être choisi. En quoi est-il plus coupable que n'importe qui d'autre ? À présent, on maudit son nom.

— Tu te conduis comme un enfant, rétorqua Sarah.

— Je me conduis comme un être intelligent. Je te le dis, Sarah, je ne veux pas accepter. Ils ne peuvent pas me forcer à voter si je ne le veux pas. Je dirai que je suis malade. Je dirai que…

Mais Sarah en avait assez.

— À ton tour de m'écouter, s'exclama-t-elle, toujours à voix basse, avec une rage froide. Tu ne penses qu'à toi. Tu sais ce que cela veut dire d'être l'Électeur de l'Année ? Et une année présidentielle, par-dessus le marché ! Cela veut dire de la publicité, la célébrité et, peut-être de l'argent à la pelle…

— Et, après, je redeviendrai un employé de bureau.

— Pas du tout ! Tu seras directeur de succursale au moins si tu as un grain de jugeote. Et ne te fais pas de soucis pour cela parce que je t'expliquerai comment faire. Tu orienteras la publicité comme il le faudra si tu joues bien tes cartes et tu pourras obliger la société des Magasins Kennell à t'accorder un contrat léonin avec une clause d'indexation de ton salaire sur le coût de la vie, plus un plan de retraite convenable.

— Ce n'est pas pour cela que l'on est Électeur, Sarah.

— Eh bien, ce sera comme ça pour toi. Si tu ne veux rien pour toi ni pour moi – ce n'est pas pour moi que j'insiste –, tu dois quelque chose à Linda.

Norman poussa un grognement.

— Oui ou non ?

— Oui, ma chérie.

Le communiqué officiel fut publié le 3 novembre.

Il était trop tard pour que Norman fasse marche arrière, même s'il avait trouvé le courage de s'y résoudre.

La maison était interdite. Des agents de la sécurité à visage découvert en bloquaient les issues. Au début, le téléphone ne cessait de sonner mais Philip Handley, un aimable sourire d'excuse aux lèvres, prenait toutes les communications. Finalement, le standard dirigea les appels sur le commissariat de police.

Norman se disait que, en un sens, cela ne lui épargnait pas seulement les félicitations (envieuses ?) de ses amis mais aussi l'insistance accablante des représentants de commerce flairant leur proie et les belles paroles intéressées de tous les politiciens du pays. Peut-être même les menaces de mort des inévitables dingos.

Pas un journal n'entrait dans la maison afin que soient éliminées les pressions exagérées et, en dépit des bruyantes protestations de Linda, la télévision fut débranchée avec douceur mais fermeté.

Matthew rouspétait, et il ne quittait pas sa chambre. Linda, après les premiers moments d'excitation, boudait et pleurnichait parce qu'elle n'avait pas le droit de sortir. Sarah partageait son temps entre la préparation des repas pour le présent et la mise sur pied de projets pour l'avenir. Le moral de Norman était au plus bas.

Enfin se leva l'aube du mardi 4 novembre 2008 – le Jour de l'Élection.

Le petit déjeuner fut servi tôt. Seul Norman Muller mangea – mécaniquement. Même une douche et un coup de rasoir ne réussirent pas plus à le ramener à la réalité et à le débarrasser de l'idée qu'il était aussi barbouillé extérieurement qu'il avait le sentiment de l'être intérieurement. Handley usa de son mieux de sa voix vibrante pour donner une apparence de normalité au petit jour gris et hostile. La météo annonçait une journée nuageuse avec des averses dans la matinée.

— La maison restera interdite jusqu'au retour de M. Muller. Mais, après, nous vous débarrasserons de notre présence, dit-il.

Il avait revêtu son uniforme et tout son attirail au grand complet, y compris ses deux étuis à revolver aux incrustations de cuivre.

— Vous ne nous avez absolument pas gênés, monsieur Handley, minauda Sarah.

Norman but deux tasses de café noir, s'essuya le front avec sa serviette, se leva et, le visage défait, laissa tomber :

— Je suis prêt.

Handley se leva à son tour.

— Très bien, monsieur. Merci pour votre aimable hospitalité, madame Muller.

La voiture blindée filait à travers les rues vides. Même à cette heure de la

journée, elles étaient désertes.

Handley le fit remarquer à Norman.

— On dévie toujours la circulation depuis la tentative d'attentat à la bombe qui a failli faire avorter l'Élection Levrett en 92.

Quand le véhicule s'arrêta, Handley, toujours aussi courtois, aida Norman à descendre dans l'allée souterraine bordée de soldats au garde-à-vous.

Muller fut introduit dans une pièce brillamment éclairée où trois hommes en tenue blanche l'accueillirent avec de larges sourires.

— Mais c'est l'hôpital ! s'exclama-t-il.

— Ne voyez là aucune intention, fit vivement Handley. Simplement, l'hôpital dispose des équipements techniques nécessaires.

— Eh bien, qu'est-ce que je dois faire ?

Handley hocha la tête. L'un des hommes en blanc s'approcha et dit :

— Je prends votre succession, désormais.

Handley salua avec désinvolture et sortit.

— Asseyez-vous donc, monsieur Muller, reprit l'homme en blanc. Je me présente John Paulson, chef analyste. Et voici mes assistants Samson Levine et Peter Dorogobuzh.

Norman, perdu dans une sorte de brouillard, serra des mains à la ronde. Paulson était un homme de taille moyenne, doté d'un visage aimable qui semblait fait pour le sourire et il arborait une perruque ostentatoire. Il portait des lunettes à monture de plastique de forme démodée. Tout en parlant, il alluma une cigarette. Norman refusa celle qu'il lui offrit.

— Avant toute chose, monsieur Muller, je tiens à vous faire savoir que nous ne sommes pas pressés.

Vous pourrez rester toute la journée avec nous si nécessaire afin de vous habituer à l'environnement et, le cas échéant, vous défaire de l'idée préconçue qu'il aurait quelque chose d'insolite, de clinique, si vous voyez ce que je veux dire.

— Tout va bien. Et plus tôt ce sera fini, mieux cela vaudra.

— Je comprends votre sentiment. Cependant, nous voulons que vous sachiez exactement de quoi il est question. Tout d'abord, Multivac n'est pas ici.

— Il n'y est pas ?

Bizarrement, Norman avait espéré, en dépit de son état de prostration, qu'il verrait Multivac. On disait qu'il mesurait huit cents mètres de long, qu'il était haut de trois étages, que cinquante techniciens épaule contre épaule pouvaient

marcher à la fois dans ses galeries intérieures. C'était une des merveilles du monde.

Paulson sourit.

— Non. Multivac n'est pas transportable. En fait, il est enfoui sous terre, et très peu de gens savent exactement à quel endroit. C'est bien compréhensible puisqu'il représente notre ressource naturelle la plus précieuse, n'est-ce pas ? Il ne sert pas uniquement aux élections, croyez-moi.

Norman songea que cette loquacité était voulue et, malgré tout, cela piqua sa curiosité.

— Je pensais que je le verrais. J'aurais bien aimé.

— Je n'en doute pas mais il faut un ordre de la présidence contresigné par la sécurité. Néanmoins, ici même, nous sommes connectés à Multivac par ondes porteuses. Ce qu'il dira sera interprété sur place et ce que nous dirons lui sera directement transmis. Aussi, en un sens, nous sommes en sa présence.

Norman jeta un coup d'œil à la ronde. Les machines qui se trouvaient dans la pièce lui étaient incompréhensibles.

— Maintenant, laissez-moi vous donner des explications, monsieur Muller, enchaîna Paulson. Multivac possède déjà la plupart des informations dont il a besoin pour décider de toutes les élections, nationales, régionales et locales. Il lui faut seulement vérifier certaines attitudes mentales impondérables et il va se servir de vous pour cela. Nous sommes incapables de deviner les questions qu'il vous posera mais il se peut qu'elles n'aient guère de sens pour vous – ou même pour nous. Il vous demandera peut-être ce que vous pensez de l'enlèvement des ordures dans votre ville, si vous êtes partisan d'incinérateurs centraux, si vous avez un docteur de famille ou si vous faites appel à la guilde nationale de la santé. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

— À toutes ces questions, il faudra que vous répondiez avec des mots bien à vous, quels qu'ils soient. Si vous estimez devoir faire quelques commentaires, allez-y. Vous pourrez parler une heure si c'est nécessaire.

— Bien, monsieur.

— Encore une chose. Nous allons être obligés d'utiliser un certain nombre d'appareils simples qui enregistreront votre tension, votre rythme cardiaque, la conductibilité de votre peau et vos ondes cérébrales à mesure que vous parlerez. Cet équipement vous impressionnera mais ce sera absolument indolore. Vous ne vous rendrez même compte de rien.

Les deux autres techniciens s’affairaient déjà sur des machines étincelantes montées sur des roulettes bien lubrifiées.

— C’est pour savoir si je mens ou pas ? s’enquit Norman.

— Nullement, monsieur Muller, nullement. Il n’est pas question de ça. Il s’agit simplement de mesurer votre intensité émotionnelle. Si Multivac vous demande votre opinion sur l’école où vont vos enfants, peut-être répondrez-vous elle est surpeuplée. Ce ne sont là que des mots. Mais à la façon dont fonctionneront votre cerveau, votre cœur, vos glandes hormonales et sudoripares, Multivac pourra juger avec précision de l’intensité de vos sentiments sur ce point. Il les comprendra mieux que vous ne les comprenez vous-même.

— Je n’avais jamais entendu parler de cela.

— Le contraire m’aurait étonné. La plupart des détails concernant la manière d’opérer de Multivac sont archisecrets. Par exemple, avant de partir, vous serez prié de signer un papier déclarant sous la foi du serment que vous ne révélerez jamais ni la nature des questions qui vous auront été posées, ni celle de vos réponses, ni ce qui se sera passé, ni la façon dont les choses se seront déroulées. Moins on en connaît sur Multivac, moins il y a de risques que des pressions extérieures s’exercent sur le personnel à son service. Nous menons déjà une existence assez pénible comme cela, conclut Paulson avec un sourire amer.

Norman acquiesça.

— Je comprends.

— Et maintenant, avez-vous envie de manger ou de boire quelque chose ?

— Non. Pas pour le moment.

— Avez-vous des questions à poser ?

Norman fit non de la tête.

— Eh bien, dites-nous quand vous serez prêt.

— Je suis prêt.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait.

Paulson opina et leva la main. Obéissant à cet ordre muet, les deux techniciens s’approchèrent avec leur terrifiant matériel, et Norman sentit que le rythme de sa respiration s’accélérait imperceptiblement.

Le supplice dura près de trois heures avec une brève pause-café et un moment embarrassant avec un pot de chambre. Pendant tout ce temps, Norman Muller resta enfermé dans l’appareil. Quand ce fut terminé, il avait les os

rompus.

Il songea sarcastiquement qu’il ne lui serait pas difficile de tenir sa promesse de ne rien révéler. Déjà, les questions qui lui avaient été posées s’embrouillaient dans sa tête.

Dieu sait pourquoi, il avait pensé que Multivac parlerait d’une voix sépulcrale, surhumaine, caverneuse. Mais, après tout, se disait-il maintenant, ce n’était là qu’une idée due à trop de téléfilms. La réalité était lamentablement prosaïque. Les questions se présentaient sous forme d’espèces de rubans métalliques percés d’une multitude de points. Une seconde machine les traduisait en mots que Paulson lui lisait. Les réponses étaient enregistrées par un appareil. Paulson les faisait réécouter à Norman pour confirmation. Les corrections et les commentaires complémentaires étaient également enregistrés. Le tout était introduit dans un codeur et transmis à Multivac.

La question qui, soudain, revint à la mémoire de Norman était incongrue tant elle était terre-à-terre : « Quelle est votre opinion sur le prix des œufs ? »

Maintenant, c’était fini. On enleva délicatement les électrodes plantées en différents points du corps de Muller, on détacha le bracelet du tensiomètre enserrant son bras et on rangea la machine.

Norman se leva, poussa un soupir profond et haché et demanda :

— C’est tout ? Je peux m’en aller ?

— Pas encore, répliqua Paulson avec un sourire rassurant. Nous allons vous prier de rester encore une heure.

— Pourquoi ?

— C’est le temps qu’il faut à Multivac pour intégrer ces nouvelles données aux milliards d’autres qu’il possède déjà. Des milliers d’élections sont concernées, vous savez, c’est très compliqué. Et il peut y avoir une contestation ici ou là – un doute sur l’attribution d’un poste d’administrateur à Phoenix, dans l’Arizona, ou sur un siège au conseil municipal de Wilkesboro, dans la Caroline du Nord. Dans ce cas, Multivac pourrait être obligé de vous poser une ou deux questions pour arbitrer.

— Non ! Je ne repasserai pas par là.

— Cela ne se produira probablement pas. C’est rare. Mais il faut que vous restiez à toutes fins utiles. – La voix de Paulson se durcit imperceptiblement. – Vous n’avez pas le choix, vous savez. Vous devez rester.

Norman s’assit avec lassitude et haussa les épaules.

— Il n’est pas possible de vous autoriser à lire le journal mais si vous voulez

lire un roman policier, faire une partie d'échecs ou quoi que ce soit d'autre pour passer le temps, vous n'avez qu'à me le dire, nous sommes à votre disposition.

— Je vous remercie. Ça ira comme ça. Je me contenterai d'attendre.

On le conduisit dans une petite pièce attenante à la salle d'interrogatoire. Il s'affala dans un fauteuil recouvert de plastique et ferma les yeux.

Il ferait de son mieux pour patienter jusqu'au terme fixé.

Il était parfaitement immobile. Lentement, il se détendait. Sa respiration était moins saccadée et il pouvait fermer les poings sans trop sentir trembler ses doigts.

Peut-être n'y aurait-il pas de questions. Peut-être tout était-il terminé.

Dans ce cas, il savait ce qui l'attendait : le défilé aux flambeaux et les invitations à prendre la parole à toutes sortes de réunions. L'Électeur de l'Année !

Lui, Norman Muller, simple employé de la petite succursale de Bloomington, Indiana, d'une chaîne de magasins, lui qui avait toujours été un humble et n'avait jamais rien fait de grandiose, il allait se trouver dans cette situation extraordinaire, accéder à la grandeur.

Les historiens parleraient de l'Élection Muller de 2008. Elle s'appellerait ainsi l'Élection Muller.

La publicité, la promotion, la soudaine pluie d'argent qui intéressait tellement Sarah n'occupaient qu'une part congrue de ses réflexions. Bien sûr, il accueillerait tout cela avec plaisir. Il ne pouvait pas le refuser. Mais, pour le moment, quelque chose d'autre commençait à palpiter en lui.

C'était l'éveil du patriotisme latent. Après tout, il représentait la totalité du corps électoral. Tous les regards convergeaient vers lui. Il était personnellement, pour un jour, l'Amérique tout entière !

La porte s'ouvrit, brisant le nid de ses réflexions et il tourna la tête. Son estomac se noua fugitivement. Plus de questions !

Mais Paulson était souriant.

— Ce sera tout, monsieur Muller.

— Plus de questions, monsieur ?

— Ce serait totalement inutile. Tout est net et sans bavures. On va vous raccompagner chez vous et vous allez redevenir un simple citoyen. Pour autant que le public vous le permettra, tout au moins.

— Merci. Merci. – Norman rougit et ajouta – J'aimerais savoir… qui a été

élu ?

Paulson hocha la tête.

— Il vous faudra attendre l'annonce officielle. Les règles sont absolument strictes. Nous ne pouvons même pas vous le dire. Vous comprenez ?

— Oui, bien sûr, fit Norman avec gêne.

— La sécurité fera le nécessaire pour les papiers que vous devez signer.

— Bien.

Norman Muller éprouva subitement un sentiment de fierté. Oui, il était fier.

Dans ce monde imparfait, le peuple souverain de la première et de la plus grande Démocratie Électronique avait à travers lui, Norman Muller, exercé une fois encore, librement et sans contrainte, son droit imprescriptible.

LE PACTE

— Allons, pressez-vous, dit Shapur d'une voix vraiment très polie pour un démon. Vous me faites perdre mon temps. Et, si je peux me permettre, j'ajouterai que vous perdez le vôtre puisqu'il ne vous reste qu'une demi-heure.

Et sa queue se tortilla.

— Ce n'est donc pas de la dématérialisation ? demanda Isidore Wellby sur un ton songeur.

— Je vous ai déjà dit que non.

Pour la centième fois, Wellby balaya du regard la surface de bronze sans faille qui l'entourait de tous côtés. Le démon s'était fait un malin plaisir (qu'attendre d'autre de la part d'un serviteur du Malin ?) de lui faire remarquer que le sol, le plafond et les quatre murs étaient des plaques de bronze épaisses de soixante centimètres, massives et sans soudures ni solution de continuité. C'était la chambre close ultime et Wellby n'avait plus qu'une demi-heure pour en sortir tandis que le démon l'observait avec une expression d'impatience de plus en plus marquée.

Il y avait dix ans (jour pour jour, naturellement) qu'Isidore Wellby avait signé le pacte.

— Nous payons d'avance, lui avait dit Shapur avec conviction. Pendant dix ans, vous aurez tout ce que vous voudrez dans les limites du raisonnable et, après, vous serez l'un d'entre nous avec un nouveau nom chargé de puissance démoniaque et de nombreux privilèges supplémentaires. Vous vous rendrez à peine compte que vous serez damné. Et si vous ne signez pas, vous finirez peut-être quand même dans les flammes du fait du cours normal des choses. On ne peut jamais savoir. Tenez, regardez-moi. Je ne me défends pas trop mal. J'ai signé, j'ai eu mes dix ans et je suis là. Pas mécontent de mon sort.

— Si, en toute hypothèse, je risque d'être damné, pourquoi êtes-vous si désireux de me voir signer ? avait demandé Wellby.

Le démon avait répondu avec un franc haussement d'épaules qui avait imperceptiblement accentué la faible odeur d'anhydride sulfureux flottant dans l'air :

— Il n'est pas si facile de recruter des cadres pour l'enfer. Tout le monde

tient à faire le pari qu'il finira au paradis. Un pari bien aléatoire mais c'est comme ça. À mon sens, vous êtes trop intelligent pour agir ainsi, vous. Mais, entre-temps, nous aurons plus d'âmes damnées que nous ne saurons en faire tandis que, au niveau administratif, la pénurie ira croissant.

Wellby, qui venait d'être démobilisé et qui ne retirait de son stage dans l'armée qu'une claudication et une lettre d'adieu écrite par une fille que, malgré tout, il aimait encore, enfonça une aiguille dans son doigt et signa.

Bien sûr, il avait lu ce qui était écrit en petits caractères. Dès l'instant où il aurait signé avec son sang, une certaine quantité de puissance démoniaque serait ouverte à son compte. Il ne saurait pas en détail comment on manipulait ces pouvoirs et ne connaîtrait même pas la nature de tous mais ses vœux seraient néanmoins exaucés de telle façon qu'ils auraient l'air d'être le résultat de processus parfaitement normaux. Naturellement, aucun vœu susceptible de contrecarrer les buts supérieurs de l'histoire humaine ne pourrait être réalisé.

Wellby avait alors haussé les sourcils.

Et Shapur avait toussoté.

— C'est une précaution qui nous est imposée par… euh… En-Haut. Vous êtes une personne raisonnable. Cette restriction ne saurait vous gêner.

— On dirait qu'il y a aussi une clause restrictive.

— En quelque sorte… oui. Après tout, nous devons nous assurer que vous avez les aptitudes requises pour occuper le poste en question. Comme vous pouvez le voir, cette clause stipule qu'il vous sera demandé d'accomplir un travail pour nous au terme de ce délai de dix ans. Vos pouvoirs démoniaques vous permettront de réaliser cette tâche sans difficulté. Nous ne pouvons pas vous dire dès maintenant de quoi il s'agira au juste mais vous aurez dix ans pour étudier la nature de vos pouvoirs. Considérez cette condition comme un test de qualification.

— Et à supposer que je ne passe pas ce test, qu'adviendra-t-il ?

— Dans ce cas, répondit le démon, vous ne serez qu'une âme damnée de plus, voilà tout.

Et comme c'était un démon, à cette idée, une lueur trouble s'alluma dans ses yeux et ses doigts se convulsèrent comme s'il voulait déjà labourer les entrailles de son interlocuteur. Mais il ajouta d'une voix suave :

— Ne vous en faites pas. L'épreuve sera simple. Nous préférons avoir un cadre qualifié sous la main qu'une corvée de plus.

Wellby, qui songeait tristement à son amour perdu, se souciait peu, à ce

moment, de ce qu'il adviendrait dans dix ans – il signa.

Et ces dix années passèrent bien vite. Isidore Wellby était un garçon raisonnable ainsi que l'avait prévu le démon, et les choses s'arrangèrent pour le mieux. On lui proposa un emploi qu'il accepta et comme il était toujours là où il fallait au moment où il fallait, qu'il disait ce qu'il fallait à la personne qu'il fallait, il ne tarda pas à s'élever dans la hiérarchie et à obtenir une situation plus intéressante. Ses investissements étaient invariablement fructueux et, chose plus satisfaisante encore, son ex-fiancée lui revint, sincèrement repentante et plus amoureuse que jamais. Son mariage fut heureux et il eut quatre enfants, deux garçons et deux filles, tous intelligents et à peu près bien élevés. Au bout de dix ans, son autorité, sa réputation et sa fortune étaient à leur point culminant et sa femme était devenue, si possible, encore plus ravissante en mûrissant.

Et dix ans (jour pour jour, naturellement) après avoir signé le pacte, il ne se retrouva pas à son réveil dans sa chambre à coucher mais dans une effrayante pièce de bronze d'une épouvantable massivité avec un démon impatient pour toute compagnie.

— Il vous suffit de sortir d'ici et vous serez l'un des nôtres, dit Shapur. C'est tout à fait faisable et tout à fait logique grâce à vos pouvoirs démoniaques, à condition de savoir exactement ce qu'il faut faire. Et, à présent, vous devriez le savoir.

— Ma disparition troublera fort ma femme et mes enfants, rétorqua Wellby qui commençait à avoir des regrets.

— Ils trouveront votre cadavre, répondit le démon sur un ton consolant. Vous serez apparemment mort d'une crise cardiaque et vous aurez de superbes funérailles. Le prêtre vous confiera aux bons soins du Ciel et nous nous garderons de le détromper, lui et les assistants. Maintenant, dépêchez-vous, Wellby, vous n'avez que jusqu'à midi.

Wellby, qui s'était inconsciemment préparé depuis dix ans à ce moment, était moins affolé qu'il aurait pu l'être. Il jeta autour de lui un regard songeur.

— Cette chambre est-elle parfaitement hermétique ? Il n'y a pas d'issue dissimulée ?

— Nulle part, répliqua le démon avec la satisfaction de l'ouvrier consciencieux. Ni dans les murs, ni dans le plancher, ni dans le plafond. Vous abandonnez ?

— Absolument pas. Laissez-moi seulement le temps.

Wellby se concentra de toutes ses forces. Il n'éprouvait pas d'oppression. Il avait même l'impression de sentir un courant d'air. Peut-être l'air entrait-il dans la chambre à travers les murs en se dématérialisant. Peut-être que le démon était entré, lui aussi, en se dématérialisant et que lui-même pourrait sortir de la même façon. Il posa la question.

Shapur sourit.

— La dématérialisation ne fait pas partie de vos pouvoirs. Et ce n'est pas comme cela que je suis entré.

— Vous en êtes bien sûr ?

— C'est moi qui ai construit cette pièce, répondit le démon sur un ton avantageux. Spécialement à votre intention.

— Et vous y avez pénétré de l'extérieur ?

— Oui.

— En utilisant des pouvoirs démoniaques que je possède également ?

— En effet. Je serai même plus précis. Vous ne pouvez pas vous déplacer à travers la matière mais vous pouvez vous déplacer dans toutes les dimensions au prix d'un simple effort de volonté. Vous pouvez vous déplacer vers le haut, vers le bas, à droite, à gauche, en diagonale, etc. Mais vous ne pouvez en aucun cas passer à travers la matière.

Wellby continua de réfléchir, et Shapur continua de vanter l'impénétrabilité des murs de bronze, du sol de bronze, du plafond de bronze. Ils étaient d'une inamovibilité absolue. De toute évidence, quelle que fût la nécessité de recruter des cadres, Shapur avait toutes les peines du monde à résister à la joie démoniaque que lui faisait éprouver la perspective de disposer, peut-être, d'une âme damnée ordinaire pour s'en amuser.

— J'aurai toujours eu dix années de bonheur, fit Wellby en s'efforçant sans trop de succès à la philosophie. Je m'en souviendrai. Ce doit sûrement être une consolation, même pour une âme damnée dans l'enfer.

— N'en croyez rien. L'enfer ne serait pas l'enfer si les consolations y étaient autorisées. Tout ce que l'on obtient sur Terre en signant des pactes avec le diable, ce qui est votre cas (et le mien aussi, il faut bien le dire), on aurait pu l'obtenir intégralement sans avoir rien signé, rien qu'en travaillant avec acharnement et en plaçant sa foi dans… euh… En-Haut. C'est précisément cela qui confère aux pactes leur caractère démoniaque.

Et le démon éclata d'un rire qui ressemblait à un joyeux hululement.

— Voulez-vous dire que ma femme me serait revenue même si je n'avais pas

signé votre pacte ? s'exclama Wellby avec indignation.

— C'est bien possible. Tout ce qui arrive, arrive par la volonté… euh… d'En-Haut, n'est-ce pas ? Nous-mêmes ne pouvons rien faire pour y changer quoi que ce soit.

Le dépit de Wellby lui affûta sans doute l'esprit car ce fut alors qu'il se volatilisa. Soudain, le démon stupéfait se retrouva seul dans la chambre. Et sa stupéfaction se transforma en fureur quand il regarda le pacte qu'il tenait à la main en vue de la décision finale, dans un sens ou dans l'autre.

Dix années (jour pour jour, naturellement) après qu'Isidore Wellby eut signé le pacte, Shapur entra dans le bureau de celui-ci et commença sur un ton furieux :

— Dites-donc un peu, vous…

Wellby, abasourdi, leva la tête.

— Qui êtes-vous ?

— Vous le savez fort bien, répondit Shapur.

— Pas du tout.

Le démon étudia l'homme d'un regard inquisiteur.

— Je vois que vous dites la vérité mais je n'arrive pas à discerner les détails.

Et, sans perdre un instant, il mit Wellby au fait des événements des dix dernières années.

— Ah oui, fit Wellby. Je peux vous expliquer, bien sûr, mais êtes-vous certain que nous ne serons pas interrompus ?

— Nous ne le serons pas, laissa tomber le démon sur un ton sinistre.

— Eh bien, j'étais dans cette chambre de bronze, hermétiquement close et…

Shapur l'interrompit vivement :

— C'est sans importance. Ce que je veux savoir…

— Laissez-moi vous raconter cela à ma manière, s'il vous plaît.

Le démon serra les mâchoires et émit une telle quantité d'anhydride sulfureux que Wellby toussota en grimaçant.

— Si vous voulez bien vous éloigner un peu… merci. J'étais donc dans cette chambre de bronze et je me suis remémoré l'insistance avec laquelle vous aviez mis l'accent sur la massivité sans faille des murs, du sol et du plafond. Pourquoi toutes ces précisions, me suis-je demandé ? Qu'y avait-il en dehors des murs, du sol et du plafond ? Vous aviez défini un espace à trois dimensions.

« Et justement, tout tenait dans ces trois mots à trois dimensions. La pièce n'était pas close dans la quatrième dimension. Elle n'existait pas indéfiniment

dans le passé. Vous aviez dit que vous l'aviez créée à mon intention. Donc, en se déplaçant vers le passé, on se retrouverait finalement à un moment du temps où elle n'existait pas. On serait donc hors de la chambre.

« De plus, vous aviez dit que je pouvais me déplacer dans toutes les dimensions, et on peut certainement considérer le temps comme une dimension. Bref, dès que j'eus pris la décision de m'éloigner dans le passé, je me suis mis à vivre en arrière à une vitesse extraordinaire et, subitement, il n'y a plus eu de murailles de bronze autour de moi.

— Je comprends tout cela, s'écria Shapur d'une voix angoissée. Vous n'auriez pas pu vous évader autrement. C'est le pacte qui me donne du souci. Si vous n'êtes pas une âme damnée ordinaire, très bien… cela fait partie du jeu. Mais il faut absolument que vous soyez au moins l'un des nôtres, que vous soyez un cadre. C'est pour cela que nous vous avons payé rubis sur l'ongle et si je ne fais pas la livraison en bas, je vais avoir de terribles ennuis.

Wellby haussa les épaules.

— J'en suis navré pour vous, croyez-le bien, mais je ne puis vous être d'aucune assistance. Vous avez certainement fabriqué la chambre de bronze dès que j'ai eu apposé ma signature sur le parchemin puisque, au moment où j'en ai émergé, je me suis trouvé en train de discuter du contrat avec vous. Vous étiez à nouveau là. Moi aussi. Vous me tendiez le pacte et le stylet avec lequel je devais me piquer le doigt. Certes, en remontant le temps, le souvenir que j'avais de l'avenir se brouillait mais il ne s'était pas totalement effacé. Lorsque vous m'avez tendu le pacte, je me suis senti mal à l'aise. Je ne me rappelais pas très bien l'avenir mais j'ai ressenti un malaise. Aussi, je n'ai pas signé. Je vous ai opposé une fin de non-recevoir.

Shapur grinça des dents.

— J'aurais dû m'en douter. Si les configurations des probabilités affectaient aussi les démons, j'aurais basculé avec vous dans ce nouvel univers hypothétique. Les choses étant ce qu'elles sont, tout ce que je peux dire c'est que vous avez perdu les dix années de bonheur que nous vous avions données en payant d'avance. C'est toujours une consolation. Et il y en a une autre nous finirons par vous récupérer au bout du compte.

— Ah bon ? Parce qu'il y a des consolations dans l'enfer ? Pendant les dix années que j'ai maintenant vécues, j'ignorais tout de ce que j'aurais pu obtenir. Et voilà que vous, me rendez le souvenir des dix années qui auraient pu être. Je me rappelle que, dans la chambre de bronze, vous m'avez dit qu'un travail

acharné et la foi en l'En-Haut peuvent apporter tout ce que les marchés avec le diable sont susceptibles de procurer.

Le regard de Wellby se posa sur la photo de son exquise épouse et de ses quatre superbes enfants. Puis ses yeux balayèrent son luxueux bureau.

— Et je peux même échapper aussi à l'enfer. Sur ce plan non plus, vous n'avez aucun pouvoir.

À ces mots, le démon poussa un cri affreux et disparut pour toujours.

HISTOIRE POUR GOSSES

Le premier choc passé, Jan Prentiss s'exclama :

— Nom d'une pipe ! Vous êtes un insecte.

C'était la constatation d'un fait, pas une insulte, et la créature installée sur le bureau fit :

— Naturellement.

Longue d'environ trente centimètres, très grêle, elle avait vaguement silhouette humaine. Ses bras et ses jambes filiformes prenaient naissance à la partie supérieure de son corps. Les jambes étaient plus grandes et plus épaisses que les bras. Leurs genoux étaient articulés vers l'avant.

Et quand la créature, justement, se mit à genoux, son abdomen courtaud et duveteux se souleva légèrement.

Prentiss eut tout le temps d'enregistrer ces détails. La créature ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il la contemple. Au contraire, elle paraissait satisfaite comme si elle avait l'habitude de susciter l'admiration.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Prentiss qui n'avait pas l'impression d'avoir tout son bon sens.

Cinq minutes auparavant, assis devant sa machine, il travaillait tranquillement la nouvelle qu'il avait promise à Horace W. Browne pour le prochain numéro de *Farfetched Fantasy Fiction.* Il se trouvait alors dans son état d'esprit normal. Il se sentait tout à fait bien, jouissant de toute sa raison.

Soudain, juste à droite de la machine, l'air s'était mis à frémir, s'était opacifié, condensé, et la petite horreur en train d'osciller sur ses pattes noires et brillantes s'était matérialisée au bord du bureau.

Prentiss s'étonnait avec une sorte de détachement d'avoir pris la peine de lui adresser la parole. C'était la première fois que son métier retentissait aussi brutalement dans ses rêves. Car il ne pouvait s'agir que d'un rêve, se disait-il.

— Je suis un Avalonien, déclara la créature. Je viens d'Avalon, en d'autres termes.

Sa tête minuscule s'achevait par une bouche mandibulaire. Deux antennes d'environ sept centimètres se balançaient au-dessus de ses yeux, lesquels scintillaient de leurs multiples facettes. Aucune trace de narines.

C'est bien naturel, songea Prentiss avec égarement. Il respire par des évents

abdominaux. Donc, il parle avec son ventre. Ou alors, c'est de la télépathie.

— Avalon ? répéta-t-il stupidement. Avalon ? Le pays des fées au temps du roi Arthur ?

La créature répondit instantanément à la question informulée :

— Absolument. Je suis un elfe.

— Oh non !

Prentiss enfouit son visage dans ses mains. Quand il les écarta, l'elfe était toujours là, ses pattes tambourinant sur le plateau du bureau. Prentiss ne buvait pas. Il avait les nerfs solides. En vérité, ses voisins le considéraient comme quelqu'un de tout à fait terre-à-terre. Il avait une panse à la retombée confortable, une quantité raisonnable, mais sans excès, de cheveux sur la tête, une épouse charmante et un fils de dix ans au tempérament de vif-argent. Bien entendu, les voisins ignoraient qu'il payait les traites de la maison en écrivant des histoires fantastiques.

Jusqu'à présent, cependant, ce vice secret n'avait jamais affecté sa psyché. Certes, il arrivait parfois à sa femme de soupirer en songeant à cette lubie. Pour elle, et elle n'en faisait pas mystère, Jan Prentiss gâchait son talent – pour ne pas dire qu'il le dévoyait.

— Qui donc peut lire des choses pareilles ? lui demandait-elle. Toutes ces élucubrations où il n'est question que de démons, de gnomes, d'anneaux magiques, d'elfes ! Ce sont des histoires pour gosses, si tu veux mon avis sincère.

Ce à quoi Prentiss rétorquait sur un ton pincé :

— Tu es entièrement dans l'erreur. Les fictions modernes sont des variations très sophistiquées et très élaborées des thèmes folkloriques. Derrière la façade bien lisse de l'imaginaire se trouvent souvent des analyses incisives du monde d'aujourd'hui. Le fantastique moderne est avant tout une denrée à l'usage des adultes.

Blanche haussait les épaules. De tels propos n'étaient pas nouveaux pour elle, elle avait entendu son mari prendre la parole devant des conventions de spécialistes.

— D'ailleurs, ajoutait Prentiss, mes récits fantastiques payent notre crédit, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas non, mais j'aimerais que tu te recycles dans le policier. Tu toucherais au moins un quart des droits sur les rééditions et nous pourrions avouer aux voisins ce que tu fais pour gagner ta vie.

Prentiss poussa un soupir dans son for intérieur. Blanche pouvait entrer d’une minute à l’autre et elle le trouverait en train de parler tout seul (c’était trop réel pour être un rêve ; c’était peut-être une hallucination) ; après cela, il serait obligé d’écrire des romans policiers pour gagner sa vie – ou de trouver du travail.

— Vous êtes entièrement dans l’erreur, dit l’elfe. Ce n’est ni un rêve ni une hallucination.

— Dans ce cas, pourquoi ne vous en allez-vous pas ?

— Telle est bien mon intention. Vivre dans un endroit pareil n’a rien de tentateur. Et vous allez venir avec moi.

— Sûrement pas ! Pour qui vous prenez-vous donc ? En voilà des façons de me dicter ce que je dois faire !

— Si vous pensez que c’est là une façon respectueuse de s’adresser à un représentant d’une culture plus ancienne que la vôtre, je peux seulement dire que vous avez été bien mal élevé.

— Vous n’êtes pas une culture plus ancienne…

Il voulait ajouter : Vous n’êtes qu’une création de mon imagination. Mais il y avait trop longtemps qu’il faisait profession d’écrivain pour pouvoir se contraindre à proférer une telle banalité.

— Nous autres, insectes, existions déjà un milliard d’années avant l’invention du premier mammifère, laissa tomber l’elfe sur un ton glacial. Nous avons vu arriver les dinosaures et nous les avons vus disparaître. Quant à vous, les humains, vous êtes des nouveaux venus, purement et simplement.

À ce moment, Prentiss remarqua pour la première fois la présence d’une troisième paire d’ailes vestigielles ayant une racine commune avec les membres de la créature. Ces ailes soulignaient davantage l’insecticité de celle-ci, et l’indignation de l’écrivain monta d’un cran.

— Vous avez bien tort de vous complaire en compagnie d’êtres qui vous sont socialement inférieurs, s’exclama-t-il.

— J’aurais préféré m’en abstenir, croyez-le bien, rétorqua l’elfe. Mais que voulez-vous ? Nécessité fait loi. Mon histoire est assez compliquée mais quand vous l’aurez entendue, vous serez le premier à vouloir m’aider.

— C’est que je ne dispose pas de beaucoup de temps, fit Prentiss avec embarras. Blanche… ma femme… va arriver d’un instant à l’autre. Elle sera bouleversée.

— Elle ne viendra pas. J’ai opéré un blocage mental.

— Quoi ?

— C’est tout à fait inoffensif, je vous le garantis, mais nous ne pouvons pas permettre qu’on nous dérange, n’est-ce pas ?

Prentiss retomba au fond de son fauteuil, ahuri et pas du tout à son aise.

— Les elfes, reprit l’elfe, sont entrés en contact avec vous autres, humains, immédiatement après le début de la dernière glaciation. La période glaciaire avait été bien pénible pour nous comme vous pouvez l’imaginer. Nous ne pouvions pas nous vêtir de dépouilles d’animaux ni vivre dans des cavernes à l’instar de vos ancêtres mal dégrossis. Conserver notre chaleur se soldait par d’incroyables dépenses d’énergie psychique.

— D’incroyables dépenses de quoi ?

— D’énergie psychique. C’est quelque chose dont vous ne savez rien. Votre intellect est trop fruste pour appréhender ce concept. Veuillez ne plus m’interrompre, je vous prie. Je continue. La nécessité nous a alors conduits à tenter d’utiliser vos cerveaux. Ils étaient grossiers mais vastes. Leurs cellules étaient inefficaces, presque sans valeur, mais elles étaient en nombre considérable. Nous pouvions nous servir de ces cerveaux comme amplificateurs, comme des espèces de lentilles psychiques et accroître ainsi l’énergie disponible où nos propres esprits n’avaient plus qu’à puiser. Nous avons survécu confortablement à l’âge glaciaire sans être obligés de chercher asile sous les Tropiques comme lors des précédentes glaciations. Évidemment, nous avions été gâtés. Quand la chaleur est revenue, nous n’avons pas abandonné les humains. Nous les avons employés afin d’améliorer notre niveau de vie général. Nous pouvions voyager plus vite, mieux manger, en faire davantage et nous avons oublié notre vieux mode d’existence traditionnel, tout de rusticité et de vertu. Et puis, il y avait aussi le lait.

— Le lait ? répéta Prentiss. Je ne vois pas le rapport.

— C’est un breuvage divin. Je n’y ai goûté qu’une seule fois dans ma vie. Mais la poésie elfine classique en parle superlativement. Autrefois, les hommes nous en fournissaient toujours en abondance. Pourquoi pareil privilège est-il échu aux mammifères et non point aux insectes, c’est là un mystère absolu. Le malheur, c’est que les hommes se sont rebellés.

— Vraiment ?

— Oui. Il y a deux cents ans de cela.

— Nous avons eu raison !

— Ne soyez pas aussi étroit d’esprit, répliqua l’elfe sur un ton gourmé. C’était une association bénéfique pour les deux parties jusqu’au moment où vous

avez appris à manipuler l’énergie physique en grosse quantité. Le genre de chose dont étaient capables vos esprits rudimentaires…

— Je ne vois pas où était le mal.

— C’est difficile à expliquer. Lorsque nous pouvions éclairer nos festins nocturnes grâce à des feux follets consommant l’équivalent de deux hommes-vapeur d’énergie psychique, c’était parfait. Et puis, les hommes ont mis en place des lumières électriques. Le rayon d’action de nos antennes réceptrices est de l’ordre de plusieurs kilomètres. Seulement, vous avez inventé le télégraphe, le téléphone et la radio. Nos gnomes récoltaient le minerai avec beaucoup plus d’efficience que les humains. Et les humains ont un jour inventé la dynamite. Vous comprenez ?

— Non.

— Vous n’imaginez quand même pas que des créatures intelligentes et supérieures comme les elfes allaient accepter de se laisser surpasser par une horde de mammifères velus ! Ça n’aurait pas été tellement grave si nous avions pu imiter le développement de l’électronique mais notre énergie psychique était insuffisante pour cela. Alors, nous nous sommes retranchés de la réalité. Nous avons boudé, langui et séché sur pieds. Appelez cela un complexe d’infériorité si vous voulez mais, depuis deux siècles, nous nous sommes progressivement détournés de l’humanité pour nous replier dans des centres comme Avalon.

L’esprit de Prentiss tournait à plein régime.

— Parlons clairement. Vous êtes capables de manipuler les esprits ?

— Certainement.

— Vous pouvez me faire croire que vous êtes invisible ? Hypnotiquement, je veux dire ?

— Oui… encore que ce soit là un terme grossier.

— Et pour m’apparaître, vous avez neutralisé une sorte de blocage mental ? C’est bien cela ?

— Je préfère répondre à vos pensées plutôt qu’à vos mots : vous n’êtes pas en train de dormir, vous n’êtes pas fou et je ne suis pas un être surnaturel.

— Je voulais seulement en être sûr. Je présume, donc, que vous lisez dans mes pensées.

— Cela va sans dire. C’est là une tâche rebutante et pénible mais à laquelle je peux m’astreindre quand il le faut. Vous vous appelez Prentiss et vous écrivez des œuvres d’imagination. Vous avez une larve qui se trouve actuellement dans un lieu d’instruction. Je sais des tas de choses sur votre compte.

Prentiss grimaça.

— Et où est exactement situé Avalon ?

— Vous ne pourrez jamais le trouver. – L'elfe fit claquer ses mandibules à deux ou trois reprises.

— Ne songez surtout pas à prévenir les autorités, vous vous retrouveriez dans un asile de fous. Au cas où vous penseriez que ce renseignement puisse vous être de quelque utilité, sachez qu'Avalon est au milieu de l'Atlantique et qu'il est parfaitement invisible. Après avoir inventé le bateau à vapeur, les humains se sont mis à sillonner les mers de façon si déraisonnable que force nous a été de camoufler toute l'île à l'aide d'un bouclier psychique. Évidemment, il y a eu quelques incidents. Un jour, un gigantesque et barbare vaisseau nous a heurtés de plein fouet, et il a fallu toute l'énergie psychique de la population pour donner à l'île l'apparence d'un iceberg. Le nom marqué sur la coque de ce vaisseau était *Titanic*, je crois. Actuellement, des avions nous survolent sans cesse et il y en a parfois qui s'écrasent au sol. Une fois, nous avons récupéré des caisses pleines de lait condensé. C'est justement alors que j'ai goûté ce breuvage.

— Mais pourquoi diantre avez-vous quitté Avalon ?

— Parce que ces imbéciles m'en ont donné l'ordre, répondit l'elfe avec dépit.

— Ah bon ?

— Vous savez ce qui se passe quand on est un peu différent des autres. Je ne suis pas semblable à mes congénères, et ces misérables crétins obnubilés par la tradition m'en ont voulu. Ils étaient jaloux. C'est la meilleure explication. Ils étaient jaloux !

— En quoi êtes-vous différent ?

— Passez-moi cette ampoule électrique, répondit l'elfe. Dévissez-la simplement. Vous n'avez pas besoin d'une lampe pour lire dans la journée.

Prentiss obéit avec un frémissement de répulsion. L'elfe prit l'ampoule dans ses petites mains. Quand il posa avec délicatesse ses doigts, si minces, si fins qu'on aurait dit des tentacules, sur la douille de cuivre, le filament rougeoya faiblement.

— Seigneur Dieu ! s'écria Prentiss.

— Voilà mon grand talent, fit l'elfe avec fierté. Je vous disais que nous ne pouvions pas adapter l'énergie psychique à l'électronique. Eh bien, moi, je peux ! Je ne suis pas un elfe ordinaire. Je suis un mutant ! Un super-elfe !

L’étape supérieure de l’évolution elfine. C’est mon activité cérébrale qui engendre cette lumière, comprenez-vous ? Maintenant, vous allez voir ce que j’arrive à faire en vous utilisant pour focaliser.

Comme il prononçait ces mots, le filament devint incandescent. Son éclat fit mal aux yeux de Prentiss qui, en même temps, éprouva un chatouillement désagréable à l’intérieur de son crâne.

La lampe s’éteignit, et l’elfe posa l’ampoule derrière la machine à écrire.

— Je n’ai pas essayé mais je pense être capable de réaliser aussi la fission de l’uranium, ajouta-t-il avec orgueil.

— Mais voyons… pour allumer une ampoule, il faut de l’énergie. Il ne suffit pas de la tenir…

— Je vous ai parlé de l’énergie psychique. Par le grand Obéron, tâchez donc de comprendre, humain !

Prentiss, de plus en plus mal à l’aise, demanda avec circonspection :

— Qu’avez-vous l’intention de faire grâce à ce don ?

— Retourner à Avalon, évidemment. Je devrais sans doute abandonner ces imbéciles à leur destin mais un elfe a un certain patriotisme, même si c’est un coléoptère.

— Un quoi ?

— Tous les elfes n’appartiennent pas à la même espèce, voyez-vous. Personnellement, je suis de souche scarabée. Vous voyez ?

Il se dressa debout sur ses pattes et montra son dos à Prentiss. La cuticule noire et brillante s’écarta et se souleva. Deux ailes diaphanes et veinées palpitèrent.

— Oh ! Vous pouvez voler ?

— Vous êtes d’une grande niaiserie, rétorqua l’elfe avec mépris. Il faut être stupide pour ne pas se rendre compte que je suis trop gros pour voler. Mais mes ailes sont jolies, n’est-ce pas ? Que pensez-vous de leur moire ? À côté d’elles, celles des lépidoptères sont répugnantes. Elles sont criardes et grossières. En plus, elles restent tout le temps dépliées.

— Les lépidoptères ?

Prentiss était complètement perdu.

— Le clan des papillons. Ils sont farauds[10] comme tout. Ils se font toujours voir par les humains parce qu’ils adorent qu’on les admire. En un sens, ils ont l’esprit très mesquin. C’est pourquoi, dans vos légendes, les fées ont des ailes de

papillons au lieu d'ailes de scarabées qui sont beaucoup plus belles en raison de leur diaphanéité. Une fois là-bas, nous donnerons aux lépidoptères la leçon qu'ils méritent, vous et moi.

— Attendez une minute…

— Imaginez donc ! dit l'elfe en se balançant d'avant en arrière, apparemment saisi d'une extase toute elfine. Quand nous festoierons nuitamment dans le cercle des fées, ce seront des tubes de néon aux arabesques éblouissantes qui nous éclaireront. Nous remplacerons les essaims de guêpes qui tirent nos carrosses volants par des moteurs à combustion interne. Au lieu de nous enrouler dans des feuilles pour dormir, nous construirons des usines qui produiront des matelas dignes de ce nom. Je vais vous dire : nous vivrons ! Et les autres mangeront de la poussière. Ça leur apprendra de m'avoir banni.

— Mais je ne peux pas vous accompagner, balbutia Prentiss. J'ai des responsabilités. J'ai une femme et un gamin. Vous ne séparerez pas un homme de son… de sa larve, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas cruel, dit l'elfe en vrillant son regard à celui de Prentiss. J'ai une âme d'elfe. Cependant, je n'ai pas le choix. Il me faut un cerveau humain comme amplificateur, sinon je n'arriverai à rien. Et tous les cerveaux humains ne conviennent pas.

— Pourquoi donc ?

— Par le grand Obéron, un cerveau humain n'est pas un objet inerte de bois et de pierre, créature ! Il doit coopérer pour être utile et il ne peut coopérer que s'il est pleinement conscient de la faculté qu'ont les elfes de le manipuler. Je peux me servir de votre cerveau, par exemple, mais pas de celui de votre femme. Il lui faudrait des années pour comprendre qui et ce que je suis.

— Mais vous m'insultez ! Insinuez-vous que je crois aux fées ? Sachez que je suis un authentique rationaliste.

— Vraiment ? Quand je vous suis apparu, vous avez vaguement pensé qu'il s'agissait d'un rêve ou d'une hallucination. Mais vous m'avez quand même parlé, vous m'avez accepté. Votre femme aurait hurlé et piqué une crise de nerfs.

Prentiss garda le silence. Il ne trouvait pas de réponse.

— C'est là le hic, poursuivit l'elfe sur le ton du découragement. Pratiquement tous les humains nous ont oubliés depuis que nous les avons quittés. Vos esprits se sont fermés. Ils sont devenus inutilisables. Certes, vos larves croient à vos légendes sur le « petit peuple » mais leur cerveau sous-développé ne peut être exploité sauf pour des choses rudimentaires. En devenant

adultes, ils perdent leur foi. Franchement, je ne sais pas ce que je ferais sans les écrivains spécialisés dans le fantastique.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous êtes les quelques rares adultes qui croient encore au peuple des insectes. Et vous en particulier, Prentiss. Cela fait vingt ans que vous écrivez des histoires fantastiques.

— Vous êtes fou. Je ne crois pas aux contes que j'écris.

— Mais si. Il le faut bien. Vous n'y pouvez rien. Je veux dire que lorsque vous écrivez, vous prenez votre récit au sérieux. Au bout d'un certain temps, et tout naturellement, votre cerveau ainsi cultivé devient utilisable. D'ailleurs, à quoi bon discuter ? Je viens de vous utiliser. Vous avez vu comme l'ampoule s'est illuminée ? Vous devez donc m'accompagner, il n'y a pas de problème.

— Mais je ne veux pas ! Est-ce que vous pouvez m'y obliger contre mon gré ?

— Ce serait possible mais je risquerais de vous détériorer, et ce n'est nullement dans mes intentions. Disons que si vous refusez de venir avec moi, je pourrais focaliser un courant électrique à haute tension sur votre femme. Ce serait révoltant mais je crois savoir que vous exécutez de cette manière les ennemis de l'État. Aussi, vous trouveriez sans doute ce châtiment moins horrible que moi. Je ne voudrais surtout pas avoir l'air brutal, même aux yeux d'une créature humaine.

Prentiss avait conscience que la sueur collait ses cheveux sur ses tempes.

— Attendez ! Ne faites surtout pas ça. Continuons de parler.

L'elfe déploya ses ailes transparentes, les agita et les replia sous ses élytres.

— Parler, parler, parler ! C'est fatiguant. Vous avez sûrement du lait chez vous. Vous n'êtes pas un hôte bien attentionné. Autrement, il y a longtemps que vous m'auriez proposé des rafraîchissements.

Prentiss fit de son mieux pour chasser l'idée qui lui était brusquement venue, de l'enfoncer le plus profondément possible au fond de son esprit.

— J'ai quelque chose qui est encore meilleur que le lait, dit-il avec désinvolture. Je vais vous le chercher.

— Restez où vous êtes. Appelez votre femme. C'est elle qui l'apportera.

— Mais je ne veux pas qu'elle vous voie. Elle serait terrorisée.

— Inutile de vous inquiéter. Je ferai en sorte de la perturber aussi peu que possible.

Prentiss leva le bras.

— Toute tentative d'agression, l'avertit l'elfe, sera infiniment moins rapide que l'éclair électrique qui foudroiera votre femme.

Prentiss laissa retomber son bras et se dirigea vers la porte du bureau.

— Blanche ! appela-t-il.

Il apercevait Blanche assise dans le fauteuil près de la bibliothèque. Immobile, elle avait l'air de dormir les yeux ouverts. Prentiss se tourna vers l'elfe :

— J'ai peur qu'elle ait eu un malaise.

— Non, elle est seulement en état de sédation. Elle vous entendra. Dites-lui ce qu'il faut faire.

— Blanche ! Apporte-moi le carafon de lait de poule et un petit verre, veux-tu ?

Blanche se leva comme une somnambule et sortit de son champ de vision.

— Qu est-ce que c'est ? s'enquit l'elfe.

— C'est un mélange de lait, de sucre et d'œufs battus qui a une consistance délicieuse, répondit Prentiss en feignant l'enthousiasme. Comparé à ça, le lait pur est une boisson minable.

Blanche entra avec le carafon. Son gracieux visage était dénué d'expression. Ses yeux étaient braqués sur l'elfe mais rien dans son regard ne permettait de penser qu'elle réalisait ce qu'elle voyait.

— Voilà, Jan.

Elle s'assit dans le vieux fauteuil de cuir à l'angle de la fenêtre, les mains sur les genoux. Prentiss l'observa quelques instants avec une impression pénible.

— Vous allez la garder ici ?

— Je la contrôlerai plus facilement de cette manière… Alors, vous me l'offrez, ce verre ?

— Oh ! Bien sûr. Tenez !

Il versa le liquide épais et blanc dans le verre à cocktail. Il en avait préparé cinq bouteilles l'avant-veille pour les membres de l'association new-yorkaise de littérature fantastique et il n'y avait pas été de main morte avec l'alcool car il était de notoriété publique que c'était ainsi que les auteurs fantastiques appréciaient le lait de poule.

Les antennes de l'elfe frémirent furieusement et il murmura :

— Quel arôme ineffable !

Il enroula l'extrémité de ses doigts graciles autour du pied du verre et porta celui-ci à sa bouche. Le niveau du liquide baissa. Quand l'elfe en eut bu la

moitié, il reposa le récipient et soupira :

— Oh ! Quand je pense à ce que mon peuple a perdu ! Quelle création ! Imaginer qu'une chose semblable puisse exister ! L'histoire nous apprend que jadis, un farfadet particulièrement chanceux réussissait parfois à remplacer une larve humaine au moment de sa naissance pour pouvoir absorber le breuvage tout frais. Je me demande s'ils ont jamais connu quelque chose de pareil.

— C'est ce qui explique les substitutions de nourrissons, les enfants-fées ? demanda Prentiss dont, malgré tout, l'intérêt professionnel était en éveil.

— Évidemment. La femelle de l'espèce humaine possède un merveilleux attribut. Pourquoi ne pas en tirer profit ?

L'elfe posa les yeux sur la poitrine palpitante de Blanche et il soupira à nouveau.

— Ne vous gênez pas, lui dit Prentiss (*attention… modère ton impatience… ce n'est pas le moment de te trahir.*) Buvez tout votre content.

Il observait Blanche, lui aussi, guettant les premiers indices de son retour à la conscience, les premiers signes indiquant que le contrôle que l'elfe exerçait sur elle s'affaiblirait.

— Quand votre larve doit-elle revenir de son lieu d'instruction ? lui demanda ce dernier. J'ai besoin d'elle.

— Bientôt… bientôt, répondit nerveusement Prentiss.

Il consulta sa montre. En fait, d'ici un quart d'heure environ, Jan junior serait là, réclamant à cor et à cris un gâteau et son lait.

— Allez ! buvez ! buvez donc !

L'elfe fit gaillardement cul sec.

— Lorsque votre larve sera rentrée, vous pourrez partir.

— Partir ?

— Juste pour vous rendre à la bibliothèque. Vous me ramènerez des livres sur l'électronique. J'ai besoin de savoir comment fabriquer des télévisions, des téléphones, tout ça. Il va me falloir des diagrammes de circuits, des instructions pour confectionner des tubes à vide. Des détails, Prentiss, des détails ! Nous avons des tâches formidables en perspective. Prospection de pétrole, raffineries, moteurs, agriculture scientifique… Tout est à créer. Nous allons construire un nouvel Avalon, vous et moi. Un Avalon technique. Un royaume des fées scientifique. Nous créerons un monde nouveau.

— C'est sensationnel ! Mais vous ne buvez pas.

— Vous voyez ? Cette idée vous enflamme déjà. Et vous serez récompensé.

Vous aurez une douzaine de femelles humaines pour vous tout seul.

Prentiss se tourna machinalement vers Blanche. Elle n'avait pas l'air d'entendre mais comment le savoir ?

— Les femelles… je veux dire les femmes ne m'intéressent pas.

— Allons ! laissa tomber l'elfe sur un ton sévère. Soyez franc. Le peuple elfe sait parfaitement que les humains sont des créatures lubriques et bestiales. Depuis toujours, quand ils ne sont pas sages, les mères menacent leurs jeunes d'appeler l'humain… Ah, les jeunes ! – il leva son verre. – À mes futurs jeunes !

Et il but d'un trait.

— Resservez-vous, dit aussitôt Prentiss.

L'elfe ne fit pas de manières.

— J'aurai des multitudes d'enfants. Je sélectionnerai les meilleures femelles coléoptères pour engendrer ma progéniture. Je continuerai la mutation. Actuellement, je suis le seul de mon espèce mais quand nous aurons une douzaine ou une cinquantaine de jeunes, je les croiserai entre eux et je créerai une race de super-elfes. Une race de merveilles électro… hurph… électroniques, un avenir infini… Si seulement je pouvais avoir encore de ce breuvage. De ce nectar ! C'est le nectar originel.

Le bruit d'une porte s'ouvrant avec violence retentit soudain et une voix enfantine appela :

— M'man ! Eh, M'man !

— Alors, nous commencerons à prendre possession des humains, poursuivit l'elfe dont les yeux devenaient un peu vagues. Il y en a déjà quelques-uns qui croient. Les autres… hurph… nous les enseignerons. Ce sera comme au bon vieux temps mais en mieux. Un peuple elfe plus efficace, une union plus étroite.

La voix de Jan Jr éclata à nouveau, plus proche et teintée d'impatience :

— Eh, M'man ! T'es pas à la maison ?

Prentiss sentait ses globes oculaires saillir sous l'effet de la tension. Blanche, rigide, ne bougeait pas. La voix de l'elfe était un tantinet pâteuse, son équilibre un tantinet aléatoire. C'était maintenant ou jamais qu'il fallait risquer le coup.

— Asseyez-vous, ordonna l'elfe sur un ton péremptoire. Vous êtes ridicule. J'ai su qu'il y avait de l'alcool dans cette boisson à l'instant même où vous avez concocté ce projet absurde. C'est que vous êtes retors, vous autres humains ! Nous avons beaucoup de proverbes à propos de vous. Heureusement, l'alcool ne nous fait guère d'effet. Évidemment, si vous aviez essayé de l'herbe aux chats

additionnée d’un soupçon de miel… Ah ! Voici la larve. Comment vas-tu, petit homme ?

L’elfe, le gobelet à mi-chemin de ses mandibules, ne bougeait pas. Jan Jr apparut dans l’encadrement de la porte. Ses joues étaient modérément barbouillées, ses cheveux immodérément emmêlés et la stupéfaction brillait dans ses yeux gris. Ses livres de classe en lambeaux, accrochés à un élastique, se balançaient au bout de son bras.

— Eh, P’pa ! Qu est-ce qu’elle a, M’man ? Et… et ça, qu’est-ce que c’est ?

— Maintenant, filez à la bibliothèque, dit l’elfe à Prentiss. Il n’y a pas de temps à perdre. Vous savez quels sont les ouvrages dont j’ai besoin.

Toute trace d’ivresse avait disparu, et le moral de Prentiss dégringola en chute libre. La créature s’était moquée de lui. Il se leva.

— Et tâchez de ne pas jouer au plus malin. Pas de ruses, pas de coups tordus à la manière humaine, ajouta l’elfe. Votre femme est toujours mon otage. Je peux utiliser le cerveau de la larve pour la tuer. Pour ça, il suffira. Je ne m’y résoudrais d’ailleurs que contraint et forcé. J’appartiens à la société elfine de moralité qui préconise que les mammifères soient traités avec égards. Aussi pouvez-vous compter sur les nobles principes que je professe si vous faites ce que je vous dis.

Prentiss, cédant au désir de fuir qui s’était tyranniquement emparé de lui, se dirigea vers la porte d’un pas trébuchant.

— Mais il parle, P’pa ! s’exclama Jan Jr. Il dit qu’il va tuer M’man ! Eh… t’en va pas !

Prentiss avait déjà franchi la porte quand il entendit l’elfe dire :

— Ne me regarde pas bouche bée, larve. Je ne ferai pas de mal à ta mère si tu fais exactement ce que je te dis. Je suis un elfe, une fée. Tu sais évidemment ce qu’est une fée.

Et Prentiss était déjà à la porte du vestibule quand il entendit le hurlement sauvage de Jan Jr, suivi des cris chevrotants de Blanche.

L’élastique puissant bien qu’invisible qui le tirait vers l’extérieur claqua et disparut. Prentiss tomba à la renverse, se releva et grimpa l’escalier au pas de charge.

Blanche, frémissante et bien vivante, était tapie dans un coin de la pièce, serrant entre ses bras un Jan Jr sanglotant.

Sur le bureau, il y avait une noire carapace écrabouillée surmontant une horrible tache de bouillie d’où suintait un liquide incolore.

— Je l’ai écrasé ! sanglotait hystériquement Jan Jr. J’l’ai écrasé avec mes bouquins. Il faisait du mal à M’man.

Une heure s’était écoulée. L’univers reprenait sa réalité. La créature venue d’Avalon n’était plus qu’une pincée de cendres dans l’incinérateur. Une tache humide au pied du bureau était le seul souvenir qui restait d’elle.

Blanche était encore livide. Ils parlaient à voix basse.

— Comment va le petit ? s’enquit Prentiss.

— Il regarde la télévision.

— Il va bien ?

— Lui ? Parfaitement bien. Mais, moi, j’aurai des cauchemars pendant plusieurs semaines.

— Je sais. Et moi aussi si nous ne chassons pas ça de notre esprit. Je doute fort que nous reverrons une autre de ces… de ces choses.

— Je ne peux pas te dire à quel point c’était atroce. J’entendais chaque mot qu’il prononçait, même quand j’étais dans la salle de séjour.

— C’était de la télépathie.

— J’étais incapable de faire un mouvement. Et puis, quand tu es sorti, j’ai commencé à pouvoir bouger un peu. J’ai essayé de crier mais je ne pouvais que gémir. Et lorsque Jan l’a écrasé, d’un seul coup, je me suis retrouvée libre. Je ne comprends pas ce qui s’est passé.

Prentiss éprouvait une sorte de sombre satisfaction.

— Je crois le savoir. J’étais sous son contrôle parce que j’acceptais le fait de son existence. Il te tenait captive à travers moi. Quand je suis sorti du bureau et que la distance qui nous séparait s’est accrue, il lui a été plus difficile d’utiliser mon cerveau comme une lentille psychique. C’est alors que tu as pu commencer à bouger. Lorsque j’ai atteint la porte d’entrée, l’elfe a jugé qu’il était temps de relâcher son emprise et de prendre le contrôle de l’esprit du petit. Et ce fut une erreur.

— Comment cela ?

— Il partait du postulat que tous les enfants croient aux fées. Mais il se trompait. Les petits Américains d’aujourd’hui ne croient pas aux fées. Ils n’en ont jamais entendu parler. Ils croient à Tom Corbett, à Hopalong Cassidy, à Dick Tracy, à Howdy Doody, à Superman et à une bonne dizaine d’autres personnages mais pas aux fées. L’elfe n’a tout simplement pas réalisé le brutal changement

culturel amené par les bandes dessinées et la télévision. Et quand il a essayé de s'emparer du cerveau de Jan J^{r}, il n'a pas pu. Avant qu'il eût rétabli son équilibre psychique, Jan, au comble de la panique parce qu'il pensait qu'il te faisait du mal, l'a écrasé. Et voilà. C'est ce que j'ai toujours prétendu, Blanche. Les vieux thèmes folkloriques légendaires ne survivent que dans le fantastique moderne, et le fantastique moderne est strictement un produit de consommation pour adultes. Est-ce que tu vois enfin mon point de vue ?

— Oui, mon chéri, répondit humblement Blanche.

Prentiss mit ses mains dans ses poches et un sourire s'épanouit lentement sur ses lèvres :

— Tu sais, la prochaine fois que je verrai Walt Rae, j'ai bonne envie de lui laisser entendre mine de rien ce que je fais pour gagner ma vie. Il me semble qu'il est temps que les voisins soient au courant.

Jan J^{r}, une gigantesque tartine à la main, arpentait le bureau paternel en quête d'un souvenir qui s'estompait. Papa n'arrêtait pas de lui donner des tapes dans le dos, Maman n'arrêtait pas de lui donner des tartines et il oubliait peu à peu pourquoi. Il se rappelait vaguement un drôle de machin noir qui parlait…

Tout s'était passé si vite que ça se brouillait dans sa tête.

Il haussa les épaules, considéra le feuillet engagé dans le cylindre de la machine à écrire, les pages empilées sur le bureau.

Il lut quelques phrases, fit la moue et grommela « Bof ! Encore les fées ! Toujours des histoires pour gosses ! » et il sortit d'un pas nonchalant.

AVEC DE L’EAU PARTOUT

Nous n’irons jamais dans l’espace. Pire encore, jamais un extraterrestre ne viendra sur la Terre. Plus jamais, tout au moins.

Ce n’est pas simplement du pessimisme. En fait, le voyage dans l’espace est tout à fait possible. Des extraterrestres sont venus nous visiter – et je parle en connaissance de cause. Il y a des astronefs qui sillonnent l’espace, qui font probablement la navette entre des centaines de milliers de planètes mais jamais nous ne les rejoindrons. Cela aussi, je suis bien placé pour le savoir. Et tout bêtement à cause d’une méprise ridicule.

Je m’explique.

À vrai dire, Bart Cameron fut l’auteur de cette méprise et il est nécessaire que je vous le situe. C’est le shérif de Twin Gulch, Idaho, et je suis son adjoint. Bart Cameron est un personnage irascible et jamais il n’est plus irascible que lorsqu’il rédige sa déclaration d’impôts. Il faut dire que, en plus de ses fonctions de shérif, il dirige le grand bazar dont il est également propriétaire, il a des actions dans un élevage de moutons, il est plus ou moins vérificateur des poids et mesures, il touche une vague pension d’invalide de guerre (un genou amoché) et encore d’autres petites choses comme ça. Naturellement, ça complique sa déclaration.

Ce ne serait pas dramatique s’il se faisait aider par quelqu’un de la perception mais il tient absolument à faire les calculs lui-même et ça le met dans une humeur de dogue. À l’approche du jour fatidique du 14 avril, on ne peut pas l’aborder.

C’est pourquoi il est bien regrettable que ce soit le 14 avril 1956 que la soucoupe volante ait atterri.

Je l’ai vue se poser. J’étais dans le bureau du shérif, assis le dos tourné au mur à regarder les étoiles par la fenêtre. J’avais la flemme de me replonger dans mon magazine et je me demandais ce qui était préférable : aller me pieuter ou continuer d’écouter Cameron débiter des litanies de jurons en recomptant ses colonnes de chiffres pour la cent vingt-septième fois.

Sur le moment, on aurait dit une étoile filante mais le panache lumineux s’élargit, se dédoubla comme le sillage laissé par les gaz de combustion d’une fusée, et l’objet piqua en douceur, sans à-coups et sans un son. Une feuille morte

aurait davantage fait frémir l'air en tombant, et son impact aurait été plus bruyant. Deux hommes en émergèrent.

J'étais incapable de prononcer un mot ni de faire un geste, d'émettre le moindre borborygme ou de tendre le bras. Même de me frotter les yeux. J'étais pétrifié.

Cameron ? Il ne leva pas une seule fois la tête.

On frappa à la porte qui n'était pas fermée à clé. Elle s'ouvrit, et les deux hommes de la soucoupe volante firent leur entrée. Si je n'avais pas vu l'engin dehors, je les aurais pris pour des gens de la ville. Ils portaient un costume anthracite, une chemise blanche, une cravate papillon marron, des chaussures noires et leurs chapeaux étaient également noirs. Le teint foncé, ils avaient des cheveux noirs ondulés, les yeux noisette, mesuraient un mètre soixante-quinze et ils avaient l'air très sérieux. Ils se ressemblaient énormément.

Bon Dieu, ce que j'avais la frousse !

Mais Cameron se contenta de lever la tête quand la porte s'ouvrit et il fronça les sourcils. En temps ordinaire, je pense qu'il se serait tordu en voyant des bonshommes accoutrés comme ça à Twin Gulch mais il était tellement plongé dans ses impôts qu'il n'esquissa même pas l'ombre d'un sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, messieurs ? leur demanda-t-il tout en pianotant sur ses formulaires pour leur faire ostensiblement comprendre qu'il n'avait pas beaucoup de temps à leur consacrer.

L'un des visiteurs fit un pas en avant et dit :

— Il y a longtemps que nous observons les vôtres.

Il prononçait chaque mot avec application en détachant les syllabes.

Les miens ? Je n'ai que ma femme, c'est tout. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Nous avons choisi cette localité pour établir le premier contact parce qu'elle est isolée et paisible, reprit le type en costume de ville. Nous savons que vous êtes le chef.

— Je suis le shérif si c'est ça que vous voulez dire. Alors, expliquez-vous. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Nous avons pris soin d'adopter votre style vestimentaire et même de prendre votre aspect physique.

— Ça, mon mode vestimentaire ?

Ce devait être la première fois qu'il remarquait comment était habillé son interlocuteur.

— Enfin, celui de la classe sociale dominante chez vous. Nous avons aussi

appris votre langue.

Visiblement, ce fut une illumination pour Cameron :

— Parce que vous êtes des étrangers ?

Il n'aimait pas beaucoup les étrangers, n'en ayant guère rencontré dans la vie civile, mais il s'efforça de ne pas être sectaire.

— Des étrangers ? répéta l'homme de la soucoupe. En effet. Nous venons de l'endroit où il y a beaucoup d'eau que vous appelez Vénus.

(J'étais précisément en train de mobiliser mes forces pour cligner des yeux mais cette déclaration réduisit mes efforts à néant. J'avais vu la soucoupe volante. Je l'avais vue atterrir. J'étais bien forcé de croire ce qu'il disait ! Ces hommes – ou ces créatures – venaient de Vénus.)

Mais Cameron ne broncha pas.

— Ah bon, fit-il. Vous êtes aux U.S.A. Ici, tout le monde a des droits égaux indépendamment de sa race, de sa religion, de sa couleur ou de sa nationalité. Je suis à votre disposition. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Nous voudrions que des mesures soient prises immédiatement afin que les hommes importants de vos U.S.A. comme vous les appelez soient convoqués ici pour entamer les discussions dans la perspective de l'entrée de votre peuple dans notre grande organisation.

Les joues de Cameron s'empourprèrent lentement.

— L'entrée de notre peuple dans votre organisation à vous ? Nous faisons déjà partie de l'O.N.U. et de Dieu sait quoi d'autre encore. Et vous voulez que je fasse venir le Président ici, hein ? À Twin Gulch ? Que je lui envoie un message exprès ?

Il me regarda comme pour quêter un sourire mais si quelqu'un m'avait retiré ma chaise, je ne serais même pas tombé.

— La rapidité est désirable, répondit l'homme de la soucoupe.

— Et le Congrès, vous le voulez aussi ? Ainsi que la Cour suprême, peut-être ?

— Si ces organismes peuvent aider, shérif.

Cette fois, Cameron ne tint plus. Il asséna un coup de poing sur sa déclaration et se mit à brailler :

— Eh bien, ne comptez pas sur mon aide à moi ! Je n'ai pas de temps à perdre avec les plaisantins qui viennent faire les malins, surtout quand c'est des étrangers. Si vous ne nous esbignez pas vite fait, je vous boucle pour atteinte à la paix publique et je ne vous relâcherai pas de sitôt.

— Vous voulez que nous partions ? demanda l’homme venu de Vénus.

— Et illico subito ! Fichez-moi le camp, retournez là d’où vous venez et ne remettez plus jamais les pieds ici. Je ne veux plus vous revoir dans le coin, ni moi ni personne.

Les deux visiteurs se regardèrent. De petites grimaces passèrent sur leur visage. Enfin, le porte-parole dit :

— Je lis dans votre esprit que vous souhaitez avec beaucoup d’intensité rester seuls. Il n’est pas dans nos habitudes de nous imposer ni d’imposer notre organisation aux gens qui ne désirent avoir de rapports ni avec nous ni avec elle. Nous respecterons votre isolement. Nous allons nous retirer et nous ne reviendrons pas. Votre monde sera déclaré zone interdite. Personne n’y viendra et vous ne serez jamais contraints de vous en aller.

— J’en ai assez de cette plaisanterie. Je compte jusqu’à trois…

Ils firent demi-tour et sortirent. Moi, je savais qu’ils n’avaient dit que la stricte vérité. C’est que je les avais écoutés, moi, contrairement à Cameron qui était trop obnubilé par sa déclaration de revenus et c’était comme si je lisais dans leur esprit, si vous voyez ce que je veux dire. Je savais qu’une espèce de clôture serait dressée autour de la Terre comme autour d’un corral, une clôture oui nous empêcherait de la quitter, qui empêcherait les autres de venir. Je le savais.

Quand ils eurent disparu, je recouvrai l’usage de la parole, mais il était trop tard. Je hurlai :

— Mais, bon Dieu, Cameron, ils viennent de l’espace ! Pourquoi les avez-vous chassés ?

— De l’espace ?

Il me contempla en ouvrant de grands yeux, et je vociférai :

— Regardez !

Je ne sais pas comment j’ai fait parce qu’il pesait douze bons kilos de plus que moi mais je l’empoignai par le collet et le remorquai jusqu’à la fenêtre au grand dam de ses boutons de chemise dont pas un seul ne survécut. Il était trop surpris pour résister et quand il eut suffisamment repris ses esprits pour songer à me tomber dessus à bras raccourcis, il vit ce qui se passait à l’extérieur, et le souffle lui manqua.

Les deux bonshommes étaient en train de remonter dans la soucoupe et la soucoupe était là, grosse et ronde. Il en émanait une impression de puissance. Et puis, elle décolla. Elle s’éleva, légère comme une plume, une lueur orangée jaillit d’un côté, de plus en plus intense à mesure que l’engin rapetissait et ce ne

fut plus, à nouveau, qu'une étoile filante qui s'évanouit.

— Pourquoi les avez-vous éconduits, shérif ? m'exclamai-je. Il était impératif qu'ils voient le Président. Maintenant, ils ne reviendront plus.

— Je les ai pris pour des étrangers, répliqua Cameron. Ils disaient qu'ils avaient dû apprendre notre langue. Et ils parlaient drôlement.

— Des étrangers ! Vous me la copierez !

— Ils disaient qu'ils en étaient et ils avaient l'air d'Italiens. J'ai pensé que c'étaient des Italiens.

— Comment auraient-ils pu être Italiens ? Ils ont précisé qu'ils venaient de la planète Vénus. Je les ai entendus. C'est ce qu'ils ont dit.

— La planète Vénus ?

À présent, ses yeux étaient ronds comme des billes.

— Ils l'ont dit. Ils l'appelaient : un endroit où il y a beaucoup d'eau ou quelque chose comme ça. Il y a beaucoup d'eau sur Vénus, vous savez.

Mais ce n'était qu'une méprise, voyez-vous ? un malentendu stupide, le genre d'erreur que n'importe qui peut commettre. Seulement, désormais, la Terre sera interdite de voyage interstellaire, nous ne nous poserons jamais ne serait-ce que sur la Lune et nous n'aurons plus jamais la visite d'autres Vénusiens. Cet abruti de Cameron avec sa déclaration d'impôts !

— Vénus ! balbutia-t-il. Quand ils ont parlé de cet endroit où il y avait de l'eau partout, j'ai cru qu'il s'agissait de Venise, moi !

LE MESSAGE

Ils buvaient de la bière et évoquaient leurs vieux souvenirs comme le font les hommes qui se retrouvent après une longue séparation. Ils se remémoraient les jours de bataille. Les adjudants et les filles – avec autant d'exagération. Avec le recul, les moments tragiques prenaient un air rigolo et de petits riens, oubliés depuis dix ans, leur revenaient en mémoire.

Dont, bien sûr, l'éternel mystère.

— Comment expliquez-vous ça ? demanda le premier ? Qui a commencé ?

Le second haussa les épaules :

— Personne. Tout le monde s'y est mis… c'était comme une maladie. Toi aussi, je suppose.

Le premier pouffa.

— Je n'ai jamais trouvé ça drôle, fit doucement le troisième. Peut-être parce que je suis tombé là-dessus le jour de mon baptême du feu. En Afrique du Nord.

— C'est vrai ? fit le second.

— C'était ma première nuit. Sur les plages d'Oran. Je cherchai à me mettre à l'abri dans une baraque indigène et je l'ai vu à la lueur d'une fusée éclairante…

George était follement heureux. Après deux ans de démarches, il était enfin dans le passé. Il pouvait maintenant terminer sa thèse sur la vie sociale du fantassin de base pendant la Seconde Guerre mondiale en l'illustrant de détails authentiques.

Finie la société pacifique et insipide au trentième siècle ! Il se trouvait projeté en plein cœur d'une période exaltante et superlativement dramatique du belliqueux vingtième siècle.

L'Afrique du Nord ! Le théâtre du premier grand débarquement de la guerre ! Avec quelle minutie les physiciens temporels avaient-ils scruté ce secteur pour déterminer le lieu et le moment idéaux ! Voici l'ombre de la baraque vide. Aucun être humain ne s'en approcherait avant un délai connu. Aucune explosion ne la toucherait de façon sérieuse durant ces quelques minutes. À cet endroit, George n'affecterait pas l'avenir. Il serait ce rêve du physicien temporel : le « pur observateur ».

C’était encore plus terrifiant qu’il ne l’avait imaginé. Le grondement de l’artillerie était incessant. Des avions invisibles rugissaient dans le ciel. À intervalles réguliers, des tirs de balles traçantes déchiraient la nuit que, de temps en temps, la lueur blafarde d’une fusée qui retombait en se balançant illuminait.

Et il était là, lui, George ! Il faisait partie de la guerre, partie de cette vie intense à jamais évanouie dans le monde apprivoisé, domestiqué du trentième siècle.

Il avait l’impression de discerner l’ombre d’une colonne de soldats en marche, d’entendre les ordres brefs qui se transmettaient à voix basse, prudemment, de bouche à oreille. Comme il aurait voulu être vraiment un de ces soldats au lieu d’être simplement un intrus éphémère, un « pur observateur » !

Cessant de prendre des notes, il considéra son stylet, comme hypnotisé par la micro-lueur qui en émanait. Une idée soudaine s’était brusquement emparée de lui, et ses yeux se posèrent sur le mur de bois contre lequel il était adossé. Il ne fallait pas que l’histoire perde le souvenir de cet instant. Cela n’aurait certainement aucune conséquence. Il emploierait l’antique dialecte anglais et personne ne soupçonnerait rien.

Il fit vite. Un soldat qui courait désespérément en direction de la bâtisse en faisant des zigzags pour échapper aux rafales de projectiles surgit. George comprit que le temps qui lui était imparti était arrivé à son terme et, au même moment, il réintégra le trentième siècle.

Cela n’avait pas d’importance. Pendant quelques minutes, il avait participé à la Seconde Guerre mondiale. Il en avait été une partie. Une partie infime mais une partie tout de même. Et d’autres le sauraient. Peut-être sans s’en rendre compte mais peut-être que quelqu’un se répéterait le message.

Quelqu’un, peut-être ce soldat qui courait en quête d’un abri contre la mitraille, le lirait et saurait alors qu’au milieu des héros du vingtième siècle s’était trouvé le « pur observateur », l’homme venu du trentième siècle, George Kilroy.

George Kilroy avait été là ![11]

SATISFACTION GARANTIE

Tony était grand, basané et élégant. Son expression inamovible avait quelque chose d'incroyablement aristocratique, et Claire Belmont l'observait par l'entrebâillement de la porte avec un mélange d'horreur et de consternation.

— Je ne peux pas, Larry. Je ne pourrai pas supporter sa présence à la maison.

Fébrilement, elle fouillait son esprit paralysé pour essayer de trouver une façon plus énergique de formuler sa pensée, quelque chose qui aurait un sens, qui réglerait le problème mais elle ne put que répéter :

— Je ne peux pas !

Larry Belmont décocha à sa femme un coup d'œil gourmé et il y avait dans ses prunelles cette lueur d'impatience que Claire détestait car elle était pour elle le reflet de sa propre carence.

— Ce qui est dit est dit, Claire, et il n'est pas question de revenir en arrière. C'est sur ces bases que la compagnie m'envoie à Washington et c'est probablement une promotion. Il n'y a absolument aucun danger, tu le sais parfaitement. Que lui reproches-tu ?

Claire plissa désespérément le front.

— Il me fait froid dans le dos, c'est tout. Je ne peux pas le supporter.

— Il est aussi humain que toi et moi… presque. Alors, arrête de dire des bêtises. Viens !

Claire sentit la main de Larry sur ses reins. Il la poussa et c'est ainsi qu'elle entra en frissonnant dans la salle de séjour. *Il* était là, la regardant avec une courtoisie attentive comme s'il jaugeait celle qui devait être sa patronne pendant trois semaines. Le Dr Susan Calvin, assise très droite, les lèvres pincées, méditative, était là, elle aussi. Elle avait cet air froid et lointain des gens qui travaillent depuis si longtemps avec les machines qu'un peu de leur acier est entré dans leur sang.

— Bonjour, lança Claire d'une voix discordante à la cantonade.

Son salut tomba dans le vide mais Larry sauva la situation :

— Je veux que tu fasses la connaissance de Tony, Claire, dit-il avec une feinte gaîté. C'est un garçon épatant. Je te présente ma femme, Claire, mon vieux Tony.

Larry tapota aimablement l'épaule de Tony mais celui-ci demeura imperturbable.

— Comment allez-vous, madame Belmont ? se contenta-t-il de dire.

Claire sursauta. La voix de Tony était grave et moelleuse, aussi lisse que sa tête, que la peau de son visage.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle avant de pouvoir s'arrêter. Vous parlez !

— Et pourquoi pas ? Pensiez-vous que je serais muet ?

Claire ne put que sourire d'un sourire exsangue.

Elle ne savait pas très bien à quoi elle s'était attendue. Elle se détourna mais examina Tony du coin de l'œil. Ses cheveux noirs et calamistrés ressemblaient à un revêtement de plastique. Mais peut-être étaient-ce vraiment des cheveux ? Et l'épiderme olivâtre de ses mains et de son visage continuait-il sous le costume à la coupe irréprochable qui le dissimulait ?

Claire, perdue dans ces supputations, dut faire un effort pour prêter attention au Dr Susan Calvin qui avait pris la parole.

— Madame Belmont, j'espère que vous vous rendez compte de l'importance de cette expérience, disait-elle d'une voix impersonnelle et sans inflexions. Votre mari m'a dit qu'il vous avait donné un aperçu général de la situation. En tant que psychologue en chef de la Compagnie américaine des Robots et Hommes mécaniques, je désirerais être plus explicite à ce propos.

« Tony est un robot. Sa désignation officielle pour la Compagnie est TN-3 mais il répond au nom de Tony. Ce n'est ni un monstre mécanique ni une banale machine à calculer du même type que celles qui ont été mises au point il y a cinquante ans pendant la Seconde Guerre mondiale. Son cerveau artificiel est presque aussi compliqué que le nôtre. C'est un gigantesque standard téléphonique à l'échelle atomique de sorte que des milliards de « connections » possibles peuvent être rassemblées dans un instrument susceptible d'être logé à l'intérieur d'une boîte crânienne. Tous les modèles de robots sont dotés d'un cerveau de ce genre contenant un faisceau précalculé de connections grâce auxquelles chaque robot connaît, au départ, la langue anglaise et possède assez d'informations pour accomplir sa tâche.

« Jusqu'à présent, la Compagnie avait limité ses activités à la fabrication de robots industriels destinés à remplacer la main-d'œuvre humaine dans des conditions extrêmes – pour travailler dans les mines profondes ou sous l'eau, par exemple. Mais notre objectif est de pénétrer dans la ville et dans les foyers. Pour

cela, il importe que les hommes et les femmes ordinaires acceptent ces robots sans peur. Vous devez comprendre qu'il n'y a rien à craindre.

— Absolument rien, renchérit Larry avec gravité. Tu peux me croire sur parole. Tu sais bien que, autrement, je ne te quitterais pas.

Claire lança un coup d'œil en coulisse à Tony et demanda en baissant la voix :

— Et si je me mets en colère ?

— Inutile de parler si bas, dit calmement le Dr Calvin. Il est impossible que vous l'irritiez, ma chère amie. Je vous répète que les connections du standard qu'est son cerveau sont prédéterminées. Or, la plus importante de toutes ces connections est ce que nous appelons la « première loi de la robotique ». Cette loi stipule ce simple principe : « Un robot ne peut nuire à un être humain ni permettre qu'un être humain soit lésé du fait de sa passivité. » Tous les robots sont ainsi faits. Il est impossible d'en inciter un à porter préjudice à un être humain. Ainsi, voyez-vous, nous avons besoin de vous et de Tony à titre d'expérience préliminaire à notre propre usage pendant que votre mari discutera à Washington des tests de contrôle légaux à élaborer.

— Voulez-vous dire que ce n'est pas légal ?

Larry toussota.

— Pas encore mais tu n'as aucun souci à avoir. Il ne quittera pas la maison, et personne ne devra le voir. C'est tout ce qu'on te demande. Je serais bien resté avec toi, Claire, mais je connais trop bien les robots. Il est indispensable que l'essayeur témoin soit sans aucune expérience de la question pour que le test soit valable. C'est impératif.

— Ah bon, murmura Claire. Mais que fait-il ? demanda-t-elle comme si une idée la frappait soudain.

— Le travail domestique, répondit laconiquement le Dr Calvin qui se leva pour prendre congé.

Larry reconduisit la visiteuse jusqu'à la porte. Claire, la mine sombre, ne bougea pas. Apercevant son reflet dans la glace de la cheminée, elle tourna précipitamment la tête. Elle en avait assez de son image, de son étroit visage de souris, de ses cheveux ternes et sans imagination. Subitement, elle remarqua que les yeux de Tony étaient fixés sur elle et elle sourit presque avant de se rappeler…

Ce n'était qu'une machine.

Sur la route de l’aéroport, Larry Belmont entrevit fugitivement Gladys Claffern. C’était le type de femme apparemment faite pour être entrevue fugitivement… Admirablement et précisément charpentée, habillée avec du doigté et du goût, trop éblouissante pour qu’on la regarde en face. Le petit sourire qui la précédait et le léger parfum qui s’attardait dans son sillage étaient semblables à deux doigts qui lui faisaient signe, et Larry perdit sa cadence. Il souleva son chapeau et pressa le pas.

Comme d’habitude, il éprouvait un sentiment de colère diffus. Si seulement Claire pouvait s’introduire dans la coterie des Claffern, cela l’aiderait fort. Mais à quoi bon ?

Claire ! Les rares fois où elle s’était trouvée en présence de Gladys, cette espèce d’oie avait avalé sa langue. Larry ne se faisait pas d’illusions. La mise à l’épreuve de Tony était sa grande chance et tout dépendait de Claire. Il aurait été beaucoup plus tranquille si cela avait dépendu de quelqu’un comme Gladys Claffern.

Claire fut réveillée par un léger coup frappé à la porte de la chambre. Elle poussa un hurlement muet, et son esprit se transforma en glace. Le premier jour, elle avait évité Tony, se contentant d’ébaucher un sourire quand elle le croisait et de passer devant lui en demandant silencieusement pardon.

— C’est vous… Tony ?

— Oui, madame Belmont. Puis-je entrer ?

Elle dut répondre oui car, brusquement, sans le moindre bruit, il fut soudain dans la chambre. Claire vit et sentit simultanément qu’il apportait le plateau.

— Le petit déjeuner ? fit-elle.

— S’il vous plaît.

N’osant refuser, elle s’assit lentement dans son lit et prit le plateau : œufs pochés, tartines beurrées, café.

— J’ai mis le sucre et le lait à part, dit Tony. Avec le temps, je compte apprendre quels sont vos goûts en ce domaine et dans d’autres.

Elle attendit.

Tony, debout, droit et souple comme une règle de métal, dit au bout de quelques instants :

— Préférez-vous être seule pour manger ?

— Oui… enfin… si vous n’y voyez pas d’inconvénient.

— Aurez-vous besoin que je vous aide à vous habiller, tout à l’heure ?

— Oh non, Dieu du ciel !

Elle étreignit frénétiquement le drap de sorte que le café faillit catastrophiquement se répandre. Sa rigidité ne l’abandonna que lorsque la porte se fut refermée derrière Tony. Alors, Claire se laissa aller avec abattement contre l’oreiller.

Elle arriva quand même au bout du petit déjeuner. Tony n’était qu’une machine et si seulement cela se voyait davantage, il ne serait pas aussi effrayant. Ou si seulement il n’arborait pas toujours la même expression. Une expression immuable, plaquée sur son visage. Impossible de dire ce qu’il y avait derrière ces yeux noirs, derrière cette espèce de peau lisse et olivâtre. La tasse fit un petit air de castagnettes quand Claire la reposa, vide, sur la soucoupe. Ce fut à ce moment qu’elle réalisa qu’elle avait oublié de mettre du sucre et du lait, elle qui avait horreur du café noir.

Elle fila comme un trait dans la cuisine après s’être habillée. Elle était chez elle, après tout. Elle n’était pas d’un caractère tatillon mais elle aimait que sa cuisine fût propre. Il aurait dû attendre ses instructions…

Mais la cuisinière brillait comme un sou neuf, elle aurait pu sortir à l’instant même de l’usine.

Claire s’arrêta net, les yeux écarquillés, pivota sur elle-même et faillit percuter Tony. Elle poussa un cri.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? lui demanda-t-il.

— Tony, il faut absolument que vous fassiez un peu de bruit en marchant, dit-elle en s’efforçant de chasser la colère de son esprit en pleine panique. Je ne peux pas supporter que vous soyez sur mes talons, comprenez-vous ? Avez-vous utilisé la cuisinière ?

— Oui, madame Belmont.

— On ne le dirait pas.

— Je l’ai nettoyée après. N’est-ce pas ce que l’on fait habituellement ?

Claire ouvrit de grands yeux. Que répondre à cela ? Elle rabattit le couvercle du compartiment du four où l’on rangeait les casseroles. Le métal étincelait.

— C’est parfait, fit-elle d’une voix qui tremblait. Je suis tout à fait satisfaite.

Si, à ce moment, il avait eu l’air content, s’il avait souri, si les coins de ses lèvres s’étaient imperceptiblement relevés, Claire aurait pu éprouver un élan de sympathie pour lui. Mais, aussi flegmatique qu’un Lord anglais, il répondit :

— Merci, madame Belmont. Voulez-vous passer dans la salle de séjour ?

Elle se rendit à cette invite et demeura abasourdie.

— Avez-vous ciré les meubles ?

— Êtes-vous satisfaite, madame Belmont ?

— Mais quand les avez-vous cirés ? Vous ne l'avez pas fait hier.

— Cette nuit.

— Vous avez laissé les lumières brûler toute la nuit ?

— Oh non ! Ç'aurait été inutile. Je suis équipé d'un générateur de rayons ultra-violets incorporé. Je vois dans l'ultra-violet. Et je n'ai évidemment pas besoin de dormir.

Il quémandait cependant ses félicitations, Claire s'en rendit soudain compte. Il fallait qu'il sache qu'elle était contente mais elle était incapable de s'astreindre à lui accorder ce plaisir. Elle se borna à laisser tomber avec aigreur :

— Vos pareils vont mettre au chômage le personnel de maison.

— Ces personnes pourront faire un travail d'une importance beaucoup plus grande une fois libérées de ces corvées ingrates. Après tout, madame Belmont, on peut fabriquer des objets tels que moi mais rien ne peut reproduire la créativité et l'universalité d'un cerveau humain comme le vôtre.

Et, bien que la physionomie de Tony demeurât inchangée, il y avait une telle charge d'admiration dans sa voix que Claire rougit et murmura :

— Mon cerveau ? Je vous le laisse !

Tony fit un pas vers elle.

— Pour dire une chose pareille, il faut que vous soyez malheureuse. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

L'espace d'un instant, Claire eut envie de rire. La situation était d'un ridicule achevé ; un balai animé, une machine à laver la vaisselle, un chiffon à meubles, un factotum polyvalent tout juste sorti de la chaîne de montage qui s'offrait comme consolateur et comme confident !

Et pourtant, elle s'exclama dans un sursaut d'amertume :

— Si vous voulez le savoir, M. Belmont pense que je n'ai pas de cervelle. Et je suppose qu'il a raison.

Elle ne pouvait pas pleurer devant lui. Il lui semblait qu'il lui appartenait de défendre l'honneur de la race humaine en face de ce simple objet créé de toutes pièces.

« C'est récent, ajouta-t-elle. Tout allait bien quand il était étudiant et au début de sa carrière. Mais je suis incapable d'être l'épouse d'un grand homme et il est en train de devenir un grand homme. Il voudrait que je sois une maîtresse

de maison, que je sois son passeport pour les mondanités, que je sois comme… comme Gla… Gla… Gladys Claffern.

Elle avait le nez rouge. Elle tourna la tête.

Mais Tony ne la regardait pas. Il s’intéressait à la pièce.

— Je peux vous aider à organiser la maison.

— Ça ne servirait à rien, s’écria-t-elle rageusement. Elle a besoin d’un cachet que je suis incapable de lui donner. Je peux seulement la rendre confortable. Je ne suis jamais parvenue à en faire une de ces maisons que l’on montre en photo dans les revues de décoration.

— Vous voulez une maison comme ça ?

— Vouloir ! À quoi cela sert-il ?

Tony braqua ses yeux sur elle.

— Je pourrais vous aider.

— Vous avez des connaissances en matière de décoration d’intérieurs ?

— Est-ce quelque chose qu’une bonne maîtresse de maison doit connaître ?

— Oh oui !

— Dans ce cas, j’ai les potentialités requises pour apprendre. Pouvez-vous me procurer des livres sur ce sujet ?

Quelque chose, alors, commença.

Claire, se cramponnant à son chapeau en butte aux gaudrioles d’un vent batifoleur, avait ramené de la bibliothèque publique deux énormes traités d’art ménager. Elle observait Tony qui feuilletait l’un deux. C’était la première fois qu’elle voyait ses doigts occupés à une besogne délicate.

Je ne comprends pas comment ils y arrivent, se dit-elle. Et, prise d’une brusque impulsion elle empoigna la main de Tony et l’attira vers elle. Tony ne résista pas. Il la laissa inspecter sa main inerte.

— C’est extraordinaire, fit-elle. Même vos ongles ont l’air naturel.

— C’est intentionnel, bien évidemment. Ma peau, enchaîna-t-il sur le ton de la conversation, est une matière plastique souple et la structure de mon squelette est composée d’un alliage métallique léger. Cela vous amuse-t-il ?

— Oh non ! – Claire rougit et leva la tête. – Simplement, parler de vos organes internes m’embarrasse un peu. Ça ne me regarde pas. Vous ne m’interrogez pas sur les miens.

— Ce genre de curiosité est absent de mes circuits cérébraux. Je n’agis que dans le cadre des limites qui me sont imparties, comprenez-vous ?

Dans le silence qui suivit ces mots, Claire eut l’impression que quelque

chose se nouait en elle. Pourquoi oubliait-elle tout le temps que Tony était une machine ? À présent, il fallait que cet objet lui-même le lui rappelle. Était-elle avide de compassion au point de considérer un robot comme un égal – parce qu'il lui manifestait de la sympathie ?

Remarquant que Tony continuait de tourner les pages du volume – de façon presque farouche –, elle se sentit soudain envahie d'une sorte de sentiment de supériorité.

— Vous ne savez pas lire, n'est-ce pas ?

Tony la dévisagea et ce fut d'une voix placide, sans l'ombre d'un reproche, qu'il répondit :

— Je suis en train de lire, madame Belmont.

— Mais…

Claire tendit le doigt vers le livre dans un geste dépourvu de sens.

— Je parcours les pages si c'est cela que vous voulez dire. Je les photographie, en quelque sorte.

C'était en fin de journée et quand Claire alla se coucher, Tony était plongé dans le second volume, en pleine obscurité – ce qui, pour la vision imparfaite de Claire, était l'obscurité.

La dernière pensée qui lui vint à l'esprit au moment où sombrait sa conscience fut singulière elle se rappela la main de Tony. Le contact de sa main. Une main chaude et douce comme celle d'un être humain.

Quelle technique ! songea-t-elle avant de s'enfoncer lentement dans le sommeil.

Pendant plusieurs jours, elle ne cessa de faire des allers et retours entre la maison et la bibliothèque. Tony lui donnait des instructions. Elle ramenait des livres sur la polychromie et les cosmétiques, la menuiserie et la mode, les beaux-arts et l'histoire du costume. L'œil solennel, il tournait les pages de chaque ouvrage, les lisant au fur et à mesure et il paraissait incapable d'oublier quoi que ce fût.

Avant la fin de la semaine il avait exigé que Claire se coupe les cheveux, il avait imaginé une nouvelle coiffure, modifié la ligne de ses sourcils, il lui avait imposé un fond de teint et un rouge à lèvres d'une autre nuance.

Pendant une demi-heure, elle avait tremblé fébrilement sous l'attouchement délicat de ces doigts non humains. Enfin, elle s'était regardée dans la glace.

— On peut aller plus loin, dit Tony. Notamment en ce qui concerne

l’habillement. Comment trouvez-vous cela pour un commencement ?

Claire n’avait pas répondu. Pas tout de suite. Pas avant de s’être identifiée à l’étrangère qui la contemplait de l’autre côté du miroir, pas avant de s’être remise du choc causé par sa merveilleuse beauté. Enfin, sans quitter des yeux l’image exaltante que lui renvoyait la glace, elle avait balbutié :

— Oui, Tony, c’est très bien… pour un commencement.

Elle ne parla pas de cela à Larry dans ses lettres. Il fallait qu’il ait la surprise. Et, tout au fond d’elle-même, quelque chose lui disait que ce n’était pas seulement la surprise de Larry qu’elle attendait. Ce serait une sorte de revanche.

Un matin, Tony lui dit :

— Le moment est venu de faire des achats et je n’ai pas le droit de sortir de la maison. Si je vous note avec précision ce dont nous avons besoin, puis-je compter sur vous pour vous le procurer ? Il nous faut des tentures et du tissu d’ameublement, du papier mural, de la moquette, de la peinture, des vêtements… et une multitude de petites choses.

— On ne peut pas trouver sur-le-champ de quoi satisfaire exactement vos désidératas, répondit Claire sur un ton dubitatif.

— Vous pourrez trouver quasiment tout ce qui convient en ville si ce n’est pas une question d’argent.

— Mais c’est justement une question d’argent, Tony.

— Pas le moins du monde. Passez à la Compagnie des robots. Je vais vous faire un mot. Vous verrez le Dr Calvin et vous lui expliquerez que je vous ai dit que cela fait partie de l’expérience.

Chose curieuse, le Dr Calvin ne l’intimida pas autant que la première fois. Avec son nouveau visage et un nouveau chapeau, elle ne pouvait pas être tout à fait l’ancienne Claire.

La psychologue l’écouta attentivement, lui posa quelques questions, approuva du menton, et Claire sortit nantie d’un crédit illimité couvert par la Compagnie américaine des Robots et Hommes mécaniques.

L’argent accomplit des prodiges. Quand on a le contenu d’un magasin à ses pieds, les oukases[12] d’une vendeuse ne sont pas forcément un décret tombant du ciel, le froncement de sourcil d’un décorateur n’est pas la foudre de Jupiter. Et quand une Rondeur Suffisante, officiant dans un salon de haute couture, prit de haut ses exigences, formulant des contre-propositions avec le plus pur accent

français de la 5e Rue, Claire appela Tony et tendit le téléphone au Dodu.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient… – sa voix était ferme mais ses doigts étaient un peu crispés – … j'aimerais que vous parliez avec mon… euh… secrétaire.

Sa Suffisance, un bras solennel derrière le dos, prit le combiné entre deux doigts et susurra « Oui ? » Une pause, puis un nouveau « Oui ». Une pause beaucoup plus prolongée, le couinement d'une protestation aussitôt avortée, une nouvelle pause, un « oui » résigné – et le combiné fut reposé sur la fourche.

— Si Madame veut bien me suivre, j'essaierai de la satisfaire, dit le dodu, visiblement vexé, avec hauteur.

— Une seconde.

Claire se précipita à nouveau sur le téléphone et recomposa le numéro.

— Allô, Tony ? Je ne sais pas ce que vous lui avez dit mais ça a marché. Merci. Vous êtes… – Elle chercha vainement le qualificatif approprié, renonça et acheva d'une voix stridente : – Un… un amour !

Quand elle se retourna, elle se trouva en face de Gladys Claffern. Une Gladys Claffern vaguement amusée et vaguement étonnée qui l'observait, la tête légèrement penchée de côté.

— Madame Belmont ?

Claire en demeura pantoise. Figée sur place. Elle ne put que hocher le menton – stupidement, comme un pantin.

Gladys sourit. Un sourire chargé d'une intangible insolence.

— J'ignorais que vous vous serviez ici.

Comme si du fait que Claire l'honorait de sa clientèle, le magasin avait définitivement dérogé.

— C'est exceptionnel, fit humblement Claire.

— Mais qu'avez-vous donc fait à vos cheveux ? Votre coiffure est tout à fait… singulière… Oh ! J'espère que vous m'excuserez… mais votre mari ne se prénomme-t-il pas Lawrence ? Il me semble bien que si.

Les mâchoires de Claire étaient soudées mais il fallait donner une explication. Il le fallait absolument.

— Tony est un ami de mon époux. Il m'aide à choisir quelques affaires.

— Je comprends. C'est un véritable *amour*, j'imagine.

Gladys Claffern s'éloigna en souriant. Et l'univers s'obscurcit, devint glacial.

Claire n'hésita pas à chercher un réconfort auprès de Tony. Dix jours avaient eu raison de sa répugnance, et elle pouvait pleurer devant lui. Pleurer et tempêter.

— Je me suis conduite comme la reine des idiotes, s'exclama-t-elle en tordant son mouchoir trempé comme une soupe. C'est l'effet qu'elle me fait. Je ne sais pas pourquoi. C'est comme ça. J'aurais dû… lui flanquer des coups de pieds, la jeter par terre et la piétiner !

— Peut-on haïr à ce point une créature humaine ? demanda Tony avec un étonnement serein. C'est là une partie de l'esprit humain qui m'est fermée.

— Oh ! Ce n'est pas elle, gémit plaintivement Claire. Je suppose que c'est moi. Elle est tout ce que je voudrais être… Extérieurement en tout cas… et que je ne peux pas être.

— Mais si, madame Belmont, vous pouvez l'être, rétorqua Tony d'une voix basse et convaincante. Nous avons encore dix jours devant nous et, dans dix jours, cette maison ne sera plus la même. N'est-ce pas ce que nous avions prévu ?

— Et en quoi cela m'aidera-t-il… pour ce qui est d'elle ?

— Invitez-la. Invitez ses amis. Organisez une réception la veille de… de mon départ. Ce sera une pendaison de crémaillère, en un sens.

— Elle ne viendra pas.

— Si, elle viendra. Pour rire… et elle rira jaune.

— Vous croyez vraiment ? Vous pensez que nous pourrons faire ça, Tony ? – Elle prit les mains du robot dans les siennes… et, brusquement, elle se détourna. – Mais quel bien cela me fera-t-il ? Ce ne sera pas moi, ce sera vous qui aurez tout fait. Je ne peux pas être à votre remorque.

— Personne ne peut vivre dans un splendide isolement, fit Tony dans un souffle. C'est une donnée qui m'a été intégrée. Ce que vous voyez, ce que n'importe qui voit en Gladys Claffern, ce n'est pas seulement Gladys Claffern. Elle est à la remorque de tout ce que peuvent apporter l'argent et le rang social. Elle ne se pose pas la question. Pourquoi vous la poseriez-vous ? Et je vais vous dire une chose, madame Belmont. Je suis conçu pour obéir mais c'est à moi qu'il appartient de déterminer l'étendue de mon obéissance. Je peux suivre les ordres qu'on me donne de façon parcimonieuse ou de façon libérale. Pour vous, je suis libéral parce que c'est pour servir des êtres humains tels que vous que j'ai été fabriqué. Vous êtes bonne, amicale, sans prétentions. Ce n'est pas le cas de cette

Mme Claffern si elle est telle que vous la décrivez et je ne lui obéirais pas comme je vous obéis. Aussi, c'est vous, madame Belmont, qui faites tout cela. Ce n'est pas moi.

Il dégagea ses mains de l'étreinte de Claire, et celle-ci scruta son visage dépourvu d'expression, indéchiffrable. Et une frayeur absolument nouvelle s'empara d'elle.

Elle avala nerveusement sa salive et contempla ses mains que picotait encore la pression des doigts de Tony. Elle n'avait pas imaginé cela : ses doigts avaient serré les siens, doucement, tendrement, juste avant que le contact soit rompu.

Non !

Ses doigts… *ses* doigts…

Elle se précipita dans la salle de bains et se brossa les mains aveuglément, vainement.

Le lendemain, elle l'évita, l'observant attentivement, attendant de voir ce qui pourrait advenir – et, pendant quelque temps, rien ne se produisit.

Tony travaillait. Si la technique de la pose du papier mural ou de l'application de la peinture à séchage rapide posaient des problèmes, cela ne se voyait pas. Ses mains se mouvaient avec précision, ses doigts étaient adroits et assurés.

Il travaillait à longueur de nuit. Claire ne l'entendait pas mais chaque matin était une aventure nouvelle. Impossible de faire le compte de toutes les choses qu'il avait accomplies et, le soir, elle découvrait encore des détails qui lui avaient échappé.

Une fois, elle essaya de l'aider mais sa gaucherie humaine gâta tout. Tony était dans la pièce voisine, et Claire se mit en devoir d'accrocher un tableau à l'endroit désigné par l'œil mathématique du robot. La petite marque était là, le tableau aussi – et l'impulsion de lutter contre une oisiveté qui lui répugnait. Mais Claire était nerveuse. À moins que l'escabeau ne fût branlant. C'est sans importance. Elle sentit qu'il glissait et poussa un cri. L'escabeau tomba, mais pas Claire car Tony, dont la rapidité était sans commune mesure avec celle d'un être de chair et de sang, l'avait rattrapée au vol.

Ses yeux calmes et noirs étaient muets et sa voix chaude ne prononça que des mots :

— Vous êtes-vous fait mal, madame Belmont ?

Elle réalisa que, dans sa chute, sa main avait dérangé la chevelure calamistrée de Tony car elle s'aperçut pour la première fois que celle-ci était faite de vrais cheveux, fins et noirs.

Et, soudain, elle prit conscience qu'il la tenait par les épaules, qu'il avait un bras passé derrière ses genoux, qu'il la serrait étroitement et que son étreinte était tiède.

Elle le repoussa avec un cri qui l'assourdit elle-même. Elle passa le reste de la journée dans sa chambre et coinça sa porte à l'aide d'une chaise avant de se mettre au lit.

Elle avait envoyé les invitations et, comme Tony l'avait prévu, elles furent acceptées. Il n'y avait plus qu'à attendre le dernier soir.

Et le dernier soir vint. Claire avait l'impression que la maison était à peine sa maison. Elle la parcourut une dernière fois : toutes les pièces étaient transformées. Et elle-même portait des vêtements qu'elle n'aurait jamais rêvé mettre auparavant. Quand on les mettait, on s'habillait de fierté et d'assurance. Elle essaya devant le miroir un sourire poli, tout à la fois amusé et condescendant – et le miroir lui rendit de main de maître son sourire dédaigneux.

Que dirait Larry ? Bizarrement, cela ne comptait pas. Son retour n'avait rien d'exaltant. L'exultation partirait avec Tony. N'était-ce pas étrange ? Elle essaya de retrouver son état d'âme des trois semaines passées et n'y parvint pas.

La pendule sonna huit heures – suspense multiplié par huit – et Claire se tourna vers Tony :

— Ils ne vont pas tarder à arriver, Tony. Il vaudrait mieux que vous descendiez au sous-sol. Nous ne pouvons pas les laisser… – Elle resta un moment muette, le regard fixe, et murmura faiblement – Tony ? Tony ! reprit-elle d'une voix plus forte. *Tony !*

Elle avait presque crié.

Mais il l'entourait de ses bras. Son visage était contre le sien et son étreinte était irrésistible. Sa voix lui parvint à travers un brouillard d'émotions confuses.

— Claire, disait sa voix, il y a beaucoup de choses que je ne suis pas fait pour comprendre et ce doit être là une de ces choses. Demain, je pars et je ne veux pas partir. Je découvre qu'il y a en moi plus que le simple désir de vous plaire. N'est-ce pas étrange ?

Son visage se rapprocha encore de celui de Claire. Ses lèvres étaient tièdes mais nulle haleine ne s'en échappait – car les machines ne respirent pas. Elles

touchaient presque celles de Claire.

… Et la sonnette retentit.

Haletante, elle se débattit. Soudain, elle se retrouva seule. Il n'était plus en vue. La sonnette grelottait toujours. Sa stridence intermittente était insistante.

Les rideaux des fenêtres de la pièce du devant avaient été tirés. Un quart d'heure plus tôt, ils étaient fermés, elle en était sûre.

Alors, ils doivent avoir vu. Ils doivent *tous* avoir vu… tout vu !

Ils arrivèrent avec la plus extrême politesse, tous en bloc – la meute au moment de l'hallali –, regardant partout de leurs yeux perçants, scrutateurs. Ils avaient vu ! Sinon, Gladys Claffern se serait-elle informée de Larry de sa voix la plus sucrée ? Et Claire, du coup, releva témérairement, farouchement le défi.

— Eh oui, Larry est absent. Je crois qu'il rentrera demain. Non, je ne me suis pas ennuyée toute seule. Pas un seul instant. Au contraire, je me suis amusée comme une folle.

Et Claire leur riait au nez. Pourquoi pas ? Qu'auraient-ils pu faire ? Larry saurait la vérité si jamais le bruit de ce qu'ils se figuraient avoir vu parvenait à ses oreilles.

Mais ils n'avaient pas envie de rire, eux.

Cela éclatait dans la rage qui flamboyait dans les yeux de Gladys Claffern, dans le faux brillant de sa conversation, dans son désir de prendre rapidement congé. Et quand elle partit avec les autres, Claire surprit un dernier et anonyme murmure décousu :

— … n'ai jamais vu quelqu'un… d'aussi beau…

Et Claire comprit alors ce qui l'avait rendue capable de les snober. Que les chiens aboient ! Et qu'ils sachent tous que Gladys Claffern était peut-être plus belle, plus impressionnante, plus riche que Claire Belmont mais que personne, absolument personne ne pouvait avoir un amant aussi beau !

Elle se souvint alors – une fois de plus – que Tony était une machine et cette idée lui donna la chair de poule.

— Allez-vous-en ! Laissez-moi ! cria-t-elle à l'adresse du salon vide.

Et elle se rua dans sa chambre.

Cette nuit-là, elle dormit d'un sommeil agité et le lendemain matin, un peu avant l'aube, à l'heure où les rues étaient encore désertes, une auto s'arrêta devant la maison pour prendre livraison de Tony.

En passant devant le bureau du Dr Calvin, Lawrence Belmont, pris d'une brusque impulsion, frappa à la porte. Susan était avec Peter Bogert, le mathématicien, mais cela ne l'arrêta pas.

— Claire m'a dit que la Compagnie a pris à son compte les frais de la nouvelle décoration de la maison…

— Oui, répondit le Dr Calvin. Nous avons pensé que c'était une dépense nécessaire et intéressante dans le cadre de l'expérience. À présent que vous êtes ingénieur-adjoint, j'imagine que vous pourrez tenir votre rang.

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Maintenant que Washington accepte le test, nous pourrons mettre sur le marché un modèle TN l'année prochaine, je suppose.

Il fit demi-tour d'un air hésitant comme pour se retirer et, avec tout autant d'hésitation, fit à nouveau face à Susan Calvin.

— Qu'y a-t-il, monsieur Belmont ? s'enquit celle-ci.

— Je me demande… je me demande ce qui s'est passé au juste. Elle… Claire, je veux dire… n'est plus du tout la même. Et ce n'est pas seulement son aspect physique qui a changé… Franchement, je n'en reviens pas. – Il éclata d'un petit rire nerveux. – C'est *elle !* Je ne reconnais plus ma femme. C'est une chose que je ne parviens pas à m'expliquer.

— À quoi bon essayer ? Ce changement vous déçoit-il d'une manière ou d'une autre ?

— Bien au contraire ! Mais, comprenez-vous, c'est un peu effrayant…

— À votre place, monsieur Belmont, je ne me ferais pas de soucis. Votre femme s'est admirablement comportée. En toute franchise, je n'avais jamais espéré que cette expérience aboutirait à des résultats aussi complets. Nous savons maintenant exactement quelles modifications apporter au modèle TN, et cela uniquement grâce à Mme Belmont. Si vous voulez connaître le fond de ma pensée, j'estime que votre épouse mérite plus que vous la promotion qui vous a été accordée.

Larry marqua visiblement le coup.

— Du moment que ça reste dans la famille…, murmura-t-il sans conviction en sortant.

— Avez-vous lu le rapport de Tony, Peter ? demanda Susan Calvin après son départ.

— De bout en bout, répondit Bogert. Il va falloir apporter des modifications au modèle TN-3, n’est-ce pas ?

— Ah bon, c’est aussi votre avis ? Quels sont vos arguments ?

Bogert fronça les sourcils.

— Les arguments sont inutiles. Il est évident qu’on ne peut pas lâcher sur le marché un robot qui fait le joli cœur avec sa maîtresse, si je peux me permettre ce jeu de mots.

— Le joli cœur ! Vous me faites mal au ventre, Peter. Vous n’avez donc rien compris ? Cette machine devait obéir à la première loi de la robotique. Elle ne pouvait permettre qu’un être humain soit lésé, et Claire Belmont se faisait tort à elle-même à cause de son complexe d’infériorité. Alors, il lui a fait la cour. Quelle femme, en effet, pourrait demeurer insensible au fait de susciter l’amour d’une machine – d’une machine froide et sans âme ? Quel compliment ! Et, avant la soirée. Tony a volontairement ouvert le rideau pour que les autres voient et jalousent Claire sans que cela puisse nuire à la vie du couple. Tony a agi avec adresse.

— Vous croyez ? Faux semblant ou pas, qu’est-ce que cela change, Susan ? En tout état de cause, il y a là quelque chose d’effrayant. Relisez le rapport. Elle l’évitait. Elle a crié quand il l’a prise dans ses bras. Et, cette nuit-là, elle n’a pas dormi. Elle était en état d’hystérie. On ne peut pas prendre un risque pareil.

— Vous êtes aveugle, Peter, aussi aveugle que je l’étais moi-même. Le modèle TN sera entièrement reconstruit mais pas pour les raisons que vous me donnez. Bien au contraire ! Comme c’est bizarre que cela m’ait échappé, poursuivit le Dr Calvin d’une voix songeuse. Peut-être est-ce là le reflet de ma propre insuffisance. Les machines ne peuvent pas tomber amoureuses, voyez-vous, Peter, mais… même quand c’est sans espoir, quand c’est horrifiant… les femmes, elles, peuvent tomber amoureuses.

LE FEU DE L’ENFER

Le public s'agitait comme un soir de première quand l'audience est très courtoise. Il n'y avait là qu'une poignée de savants, quelques huiles, un petit contingent de parlementaires et des journalistes.

Alvin Horner, du bureau de Washington de la Continental Press, assis à côté de Joseph Vincenzo, de Los Alamos, dit :

— Maintenant, nous allons apprendre quelque chose.

Vincenzo le toisa derrière ses gros verres et répondit :

— Pas ce qui est important.

Horner fronça les sourcils. Ils allaient assister au visionnage des premiers films d'une explosion atomique tourné à l'ultra-ralenti. Grâce à un truquage optique – des objectifs à polarisation variable instantanée –, le moment de l'explosion serait fragmenté en images d'une durée d'un milliardième de seconde. La veille, on avait expérimenté une bombe A. Aujourd'hui, on allait voir grâce à ces images le phénomène dans ses détails les plus incroyables.

— Vous croyez que ça ne marchera pas ? demanda Horner.

— Si, ça marchera. – Vincenzo avait l'air angoissé. – Les premiers tests sont positifs. Mais la chose importante…

— Quelle est cette chose importante ?

— Que ces bombes sont la sentence de mort de l'homme. Il ne semble pas que nous soyons capables de nous mettre cela dans la tête. – Vincenzo désigna la salle d'un coup de menton. – Regardez-les donc. Ils sont surexcités et émus, mais ils n'ont pas peur.

— Ils connaissent le danger, répliqua le journaliste. Ils ont aussi peur.

— Pas assez. J'ai vu des gens dans une île observer au fond d'un trou l'explosion d'une bombe H, puis rentrer chez eux et dormir tranquillement. Les hommes sont ainsi faits. Depuis des siècles, les prédicateurs leur annoncent le feu de l'enfer mais cela ne les impressionne pas vraiment.

— Le feu de l'enfer ! Seriez-vous croyant, monsieur ?

— Ce que vous avez vu hier était le feu de l'enfer. Une bombe atomique qui explose, c'est le feu de l'enfer. Littéralement.

Horner, qui en avait assez, se leva et changea de place. Mais ce fut avec un sentiment de malaise qu'il regarda l'auditoire. Y avait-il dans la salle quelqu'un

qui avait peur ? Quelqu’un qui s’inquiétait des flammes de l’enfer ? Il n’en avait pas l’impression.

La lumière s’éteignit et la projection commença. La rampe de mise à feu apparut sur l’écran, et un silence tendu se fit.

Un point lumineux surgit au sommet de la tour dégingandée, une étincelle éblouissante qui grossit lentement, paresseusement, lançant des prolongements ici et là, s’ovalisant tandis que la zébraient des ombres irrégulières.

Quelqu’un poussa un cri étranglé. D’autres firent de même. Des murmures rauques s’élevèrent, suivis d’un pesant silence. Horner respirait l’odeur de la peur, il avait le goût de la terreur dans la bouche et il sentit son sang se glacer dans ses veines.

La boule de feu ovale hérissée de tentacules demeura un instant immobile avant de se métamorphoser rapidement en une sphère aveuglante et dépourvue de relief.

Mais pendant cette stase fugitive, on avait vu se dessiner sur la boule de feu deux taches sombres à la place des yeux, deux lignes noires telles des sourcils, un V amorçant la naissance des cheveux, une bouche aux coins retroussés qui ricanait sauvagement dans l’infernal brasier… et des cornes.

LA DERNIÈRE TROMPETTE

L'archange Gabriel prenait vraiment l'affaire à la légère. Il laissa nonchalamment le bout d'une aile effleurer la planète Mars, laquelle, étant faite de vulgaire matière, n'en fut en rien affectée.

— C'est une chose réglée, Éthériel, dit-il. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Le jour de la résurrection est arrivé.

Éthériel, un tout jeune séraphin créé depuis un peu moins d'un millier d'années selon la manière dont les hommes calculaient l'écoulement du temps frissonna et des tourbillons marqués apparurent dans le continuum. Dès sa création, il avait eu la responsabilité de la Terre et de ses environs, une tâche qui était une sinécure, une situation de tout repos, un cul-de-sac mais il s'était pris, au fil des siècles, d'une fierté perverse pour le monde confié à ses soins.

— Mais vous allez détruire mon monde sans préavis.

— Absolument pas ! Absolument pas ! Le Livre de Daniel et l'Apocalypse de saint Jean contiennent certains passages suffisamment clairs.

— Vraiment ? Après avoir été recopiés de scribes en scribes ? Je doute qu'il reste deux mots de suite qui n'aient pas été modifiés.

— On trouve des allusions dans le Rig-Véda, dans les analectes confucéens…

— Qui appartiennent à des groupes culturels isolés constituant une mince aristocratie…

— L'épopée de Gilgamesh en parle ouvertement.

— La majeure partie de l'épopée de Gilgamesh a été détruite avec la bibliothèque d'Assurbanipal seize cents ans avant ma création selon le calendrier terrien.

— Diverses particularités de la grande pyramide et certains motifs des incrustations de joyaux du Taj Mahal…

— Qui sont d'une telle subtilité qu'aucun homme ne les a jamais interprétés correctement.

— Si tu élèves des objections à tout bout de champ, il est inutile de discuter, dit Gabriel d'un ton las. N'importe comment, tu devrais être au courant. En ce qui concerne la Terre, tu es omniscient.

— Si je décide de l'être. J'ai eu énormément de besogne et j'avoue que

l’éventualité de la résurrection ne m’est pas venue à l’idée.

— Eh bien, c’est un tort. Tous les documents *ad hoc* sont dans les archives du Conseil des Ascendants. Tu aurais pu en prendre connaissance à tout moment.

— Je vous dis que j’ai été obligé de consacrer la totalité de mon temps à ce monde. Vous ne pouvez pas savoir combien l’Adversaire est efficace, mortellement efficace, sur cette planète. Il m’a fallu des efforts incessants pour le tenir en échec et même ainsi…

— Oui… – Gabriel caressa une comète qui passait – il semble avoir remporté de petites victoires à sa façon. En laissant le faisceau des données factuelles relatives à ce misérable petit monde me pénétrer, je note qu’il s’agit d’une de ces astuces fondées sur l’équivalence matière-énergie.

— Le fait est, reconnut Éthériel.

— Et ils jouent avec cela.

— J’en ai peur.

— Alors, n’est-ce pas le moment idéal pour en finir ?

— Je serai capable d’avoir la situation en main, je vous assure. Leurs bombes nucléaires ne les anéantiront pas.

— Je me le demande. Mais si tu me laissais travailler, Éthériel ? L’heure fixée approche.

— Dans ce cas, j’aimerais voir les documents, s’entêta le séraphin.

— Si tu insistes…

Le texte d’un Acte de l’Ascendance apparut en symboles étincelants sur les opaques ténèbres du firmament et Éthériel lut à haute voix :

— Le Conseil ordonne par les présentes à l’archange Gabriel, matricule etc., etc. (oui, c’est bien vous, il n’y a pas de doute) d’approcher la planète de classe A, numéro G7 553 990, ci-dessous désignée sous le nom de Terre, et, le 1er janvier 1957, à 12 h 01, date et temps locaux…

Éthériel, sa lecture achevée, sombra dans un silence lugubre.

— Satisfait ? demanda Gabriel.

— Non, mais je suis réduit à l’impuissance.

L’archange sourit. Une trompette se matérialisa dans l’espace. Son apparence était celle d’une trompette terrestre mais l’instrument d’or poli s’allongeait de la Terre au Soleil. Elle se tendit vers les lèvres scintillantes de Gabriel.

— Ne pouvez-vous m’accorder le temps d’en référer au Conseil ? s’enquit

Éthériel avec désespoir.

— Qu'est-ce que cela t'apporterait ? L'acte est contresigné par le Patron et tu sais qu'un décret ratifié par le Patron est absolument irrévocable. Maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, la seconde stipulée est presque arrivée et je voudrais régler cette affaire car j'ai d'autres soucis de beaucoup plus d'importance. Si tu veux bien te pousser un peu… merci.

Gabriel souffla dans la trompette. Un son pur et clair d'une parfaite harmonie et d'une finesse cristalline emplit l'univers tout entier jusqu'à l'astre le plus lointain. Il y eut un infime moment d'immobilité aussi mince que la ligne séparant le passé de l'avenir, puis le tissu même des mondes se désagrégea et la matière retourna au chaos primordial d'où, jadis, un mot l'avait fait sortir. Tout avait disparu, les étoiles et les nébuleuses, la poussière cosmique, le soleil, les planètes, la lune. Tout. Tout sauf la Terre qui tournait comme par devant dans un univers désormais entièrement vide.

La trompette du Jugement dernier avait sonné.

Harry Mann (que tout le monde appelait simplement Harry) entra dans les bureaux de la fabrique des Bitsies Billikan et regarda d'un air sombre l'homme de haute taille (efflanqué mais dont la moustache grise et bien taillée dénotait une certaine élégance désuète) en train d'examiner avec intention les papiers posés sur la table de travail.

Harry consulta sa montre qui indiquait toujours 7 h 01, l'heure à laquelle elle s'était arrêtée. 7 h 01 temps local, bien sûr, soit 12 h 01 G.M.T. Ses yeux noirs et perçants, embusqués au-dessus d'une paire de pommettes saillantes, croisèrent ceux de l'homme de haute taille qui, après l'avoir considéré un moment d'un regard inexpressif, demanda :

— Que puis-je pour vous ?

— M. Horatio J. Billikan, je présume ? Le propriétaire de l'entreprise ?

— Lui-même.

— Je me nomme Harry Mann. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entrer en voyant enfin quelqu'un en train de travailler. Ne savez-vous pas quel jour nous sommes aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ?

— C'est le jour de la résurrection.

— Ah… ça ? Je le sais. J'ai entendu la trompette. Un bruit à réveiller les morts… Elle n'est pas mauvaise, celle-là, vous ne trouvez pas ? – Il pouffa et

enchaîna – Elle m’a réveillé à sept heures du matin. J’ai secoué ma femme qui, naturellement, continuait de dormir. J’avais toujours dit que ça ne la réveillerait pas. Je lui ai dit « Chérie, c’est la trompette du Jugement dernier. » Et Hortense – c’est ma femme –, Hortense m’a répondu « Très bien » et elle s’est rendormie. J’ai fait ma toilette, je me suis rasé, je me suis habillé et je suis venu au bureau.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

— Pas un seul de vos employés n’a pointé.

— Non, les pauvres âmes ! Ils vont commencer par prendre des vacances. Il fallait s’y attendre. Après tout, ce n’est pas tous les jours la fin du monde. Franchement, c’est aussi bien comme ça. Cela me permet de mettre mon courrier personnel à jour sans être interrompu. Le téléphone n’a pas sonné une seule fois.

Il se leva et alla se planter devant la fenêtre.

— C’est beaucoup mieux. Plus de soleil aveuglant et la neige a disparu. La lumière est agréable et la température aussi. Excellentes conditions… Mais, si vous n’y voyez pas d’inconvénient, j’ai beaucoup à faire et si vous voulez bien m’excuser…

Une voix sonore et gutturale l’interrompit d’un « Une petite minute, Horatio ! » et un monsieur qui ressemblait de façon frappante à Billikan en un peu plus ridé entra à la suite d’un nez proéminent dans le bureau en affichant une attitude de dignité offensée que le fait qu’il était nu comme un ver déparait à peine.

— Puis-je te demander pourquoi tu as fermé l’usine ?

Billikan parut sur le point de tomber en syncope.

— Dieu du ciel ! C’est Père ! D’où sors-tu ?

— De la tombe, claironna Billikan père. D’où veux-tu donc que je vienne, que diable ? Ils sortent de terre en rangs serrés. Et tout nus. Les femmes aussi.

Billikan toussota.

— Je vais te chercher des vêtements, Père.

— Ne t’en fais pas pour ça. Les affaires passent avant tout.

Harry émergea de sa rêverie.

— Est-ce qu’ils sortent tous de leurs tombes en même temps, monsieur ?

Tout en parlant, il examinait Billikan père avec attention. Le vieux monsieur donnait l’impression d’être robuste. Si ses joues étaient creusées de sillons, elles luisaient de santé. Harry conclut qu’il avait exactement l’âge qu’il avait à l’heure de sa mort mais que son corps devait être à celui où il fonctionnait de manière

parfaite.

— Non, monsieur, répondit Billikan père. Les tombes les plus récentes s'ouvrent les premières. Pottersby, qui est mort cinq ans avant moi, est sorti cinq minutes après moi. C'est en le voyant que j'ai décidé de partir. J'en avais jusque-là de lui quand… Tiens, ça me rappelle quelque chose. – Il asséna un coup de poing sur le bureau. Un poing on ne peut plus solide. – Il n'y avait ni taxi ni bus. Les téléphones ne marchaient pas. J'ai été obligé de marcher. J'ai marché trente kilomètres.

— Pas possible ! fit son fils d'une voix blanche et atterrée.

Billikan père jeta un coup d'œil négligemment approbateur à son épiderme nu.

— Il fait chaud. Presque tout le monde est nu… Mais je ne suis pas venu pour papoter, mon fils. Pourquoi l'usine est-elle fermée ?

— Elle n'est pas fermée. C'est un événement exceptionnel.

— Exceptionnel, mon œil ! Tu vas appeler le syndicat et leur dire que le jour de la résurrection n'est pas prévu dans les conventions collectives. Les employés seront sanctionnés d'une amende pour chaque minute de retard.

Billikan dévisagea son père et une expression têtue se peignit sur son visage effilé.

— Je n'en ferai rien. N'oublie pas que tu ne diriges plus cette maison. C'est moi le patron.

— Vraiment ? Et de quel droit ?

— C'est la volonté que tu as formulée dans ton testament.

— D'accord. Mais maintenant, je suis ici et j'annule mon testament.

— Tu ne peux pas, Père. Tu es mort. Tu n'en as peut-être pas l'air mais j'ai des témoins. J'ai le certificat de décès établi par le médecin, les factures acquittées des pompes funèbres. Je pourrais faire déposer ceux qui tenaient les cordons du poêle.[13]

Billikan père considéra Billikan fils, s'assit, posa un bras en travers du dossier du fauteuil, croisa les jambes et dit :

— Si l'on va au fond des choses, nous sommes tous morts, n'est-il pas vrai ? C'est la fin du monde, non ?

— Mais, toi, tu as été légalement déclaré mort. Pas moi.

— Oh ! Nous remédierons à cela, mon fils. Nous allons être plus nombreux que vous, et nos voix seront majoritaires.

Billikan fils frappa énergiquement le plateau du bureau du plat de la main et rougit légèrement.

— Je répugne à faire entrer cette question dans le débat, Père, mais tu m'y contrains. Puis-je te rappeler que, à l'heure qu'il est, Mère est très vraisemblablement à la maison en train de t'attendre, qu'elle a probablement marché dans les rues… euh… toute nue et quelle n'est sans doute pas de bonne humeur.

Une pâleur grotesque envahit les joues de Billikan père.

— Dieu du ciel !

— Et tu sais qu'elle avait toujours voulu que tu te retires.

Billikan père prit rapidement sa décision :

— Je ne rentrerai pas à la maison. Mais c'est un cauchemar ! Cette histoire de résurrection n'a donc pas de limites ? C'est… c'est… c'est de l'anarchie pure. J'appelle ça dépasser la mesure. Non, je ne rentrerai pas à la maison !

Sur ces entrefaites, un personnage poupin à la figure lisse et rose ornée de favoris blancs et touffus (tout à fait comme dans les portraits du président Martin Van Buren) fit son entrée et lança d'une voix sèche :

— Bonjour.

— Père ! s'exclama Billikan père.

— Grand-père ! s'écria Billikan fils.

Billikan grand-père enveloppa Billikan fils d'un regard désapprobateur.

— Si tu es mon petit-fils, tu as considérablement vieilli et l'âge ne t'a pas amélioré.

Billikan fils ébaucha un sourire dyspepsique et ne souffla mot. Billikan grand-père, qui ne semblait pas attendre de réponse, poursuivit en ces termes :

— Si vous voulez bien me mettre au courant de l'état présent de l'affaire, vous deux, je vais reprendre mes fonctions directoriales.

Les deux réponses fusèrent simultanément, et la rhétorique de Billikan grand-père s'enfla dangereusement tandis qu'il frappait péremptoirement le plancher à l'aide d'une canne imaginaire en aboyant une riposte.

— Messieurs, fit Harry.

— Messieurs, reprit-il en haussant la voix.

— MESSIEURS ! claironna-t-il de toute la force de ses poumons.

Le silence se fit d'un seul coup, et les trois hommes se retournèrent vers lui. Ses traits anguleux, le singulier magnétisme de son regard, sa bouche sardonique semblaient soudain polariser l'attention du trio.

— Je ne comprends pas cette querelle, messieurs. Quels produits fabriquez-vous ?

— Des Bitsies, répondit Billikan fils.

— Ce sont, je présume, des céréales pour le breakfast…

— Dont chaque flocon doré et croustillant est bourré d'énergie…, cria Billikan fils.

— Enrobé de sucre glacé à la douceur de miel, une friandise et un aliment…, gronda Billikan père.

— Propres à tenter l'appétit le plus languissant, mugit Billikan grand-père.

— Justement, laissa tomber Harry. L'appétit de qui ?

Tous les trois le dévisagèrent pesamment.

— Je vous demande pardon ? dit Billikan fils.

— L'un d'entre vous a-t-il faim ? Moi, je n'ai pas faim.

— Où voulez-vous en venir avec ce radotage stupide ? s'écria Billikan grand-père avec colère.

Si elle avait existé, sa canne invisible se serait enfoncée dans le nombril d'Harry.

— J'essaie de vous expliquer que personne ne mangera plus, désormais. Nous sommes dans l'au-delà et se nourrir n'est plus une nécessité.

L'expression des trois Billikan était révélatrice de leurs sentiments il était inutile de leur faire un dessin. Ils avaient manifestement constaté que l'appétit les avait désertés.

— Nous sommes ruinés ! balbutia Billikan fils, livide.

Billikan grand-père martela bruyamment et férocement le sol de sa canne imaginaire.

— C'est une expropriation en violation flagrante des lois. Je me pourvoirai en justice. En justice !

— C'est tout à fait anticonstitutionnel, renchérit Billikan père.

— Si vous trouvez quelqu'un à attaquer devant les tribunaux, je vous souhaite bonne chance, dit aimablement Harry. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai envie d'aller faire un tour du côté du cimetière.

Il coiffa son chapeau et sortit.

Éthériel, tous tourbillons dehors, se tenait devant un chérubin à six ailes dans toute sa gloire.

— Si je vous ai bien compris, dit le chérubin, votre univers particulier a été

démantelé.

— Exactement.

— Vous n’espérez quand même pas que je vous le rétablisse ?

— Je n’attends qu’une seule chose de vous : que vous m’obteniez une entrevue avec le Patron.

À ce mot, le chérubin prit instantanément l’attitude du respect : il dissimula ses pieds, ses yeux et sa bouche derrière l’extrémité de ses trois paires d’ailes.

— Le Patron est extrêmement occupé, fit-il quand il eut repris son maintien normal. Il a des myriades de décisions à arrêter.

— Personne ne prétend le contraire. Je tiens simplement à signaler que si les choses demeurent en l’état, il y aura un univers où Satan remportera la victoire finale.

— Satan ?

— C’est le nom de l’Adversaire en hébreu, expliqua Éthériel avec impatience. J’aurais pu employer son nom persan, Ahriman. En tout cas, c’est de l’Adversaire dont je parle.

— Mais qu’apportera une entrevue avec le Patron ? Le document autorisant la sonnerie de la dernière trompette a été contresigné par lui-même et vous savez que, pour cette raison, il est irrévocable. Jamais le Patron n’acceptera de limiter son omnipotence en annulant un mot qu’il a prononcé dans l’exercice de ses fonctions officielles.

— C’est votre dernier mot ? Vous ne m’obtiendrez pas ce rendez-vous ?

— Je ne peux pas.

— S’il en est ainsi, je me mettrai en quête du Patron tout seul. Je ferai irruption dans le Primum Mobile. Et si cela entraîne ma destruction, ainsi soit-il.

— Sacrilège ! murmura le chérubin horrifié.

Il y eut un faible roulement de tonnerre lorsqu’Éthériel prit son essor et disparut.

Harry Mann qui se frayait son chemin le long des rues encombrées s’habituait peu à peu à la vue des gens hébétés, incrédules et apathiques, habillés de vêtements de fortune ou, le plus souvent, pas habillés du tout.

Une fillette d’une douzaine d’années, penchée au-dessus d’une grille de fer et qui se balançait, un pied posé sur une barre de traverse, le héla au passage :

— Bonjour, m’sieu.

— Bonjour, lui répondit Harry.

Elle était habillée. Ce n’était pas une… ressuscitée.

— Il y a un nouveau bébé à la maison, lui dit-elle. Une petite sœur que j’ai eue autrefois. Maman pleure et ils m’ont mis dehors.

— Très bien.

Harry franchit la grille, s’engagea dans l’allée dallée menant à la maison, une maison prétendant modestement à la distinction petite-bourgeoise. Il sonna et, n’obtenant pas de réponse, poussa la porte et entra.

Se guidant d’après le bruit des sanglots qui lui parvenait, il frappa à une porte à l’intérieur. Un individu corpulent d’une cinquantaine d’années, le cheveu rare mais les joues et le menton confortablement rembourrés, le toisa avec un mélange d’étonnement et de hargne.

— Qui êtes-vous ?

Harry souleva son chapeau.

— J’ai pensé que je pourrais vous être utile. Votre petite fille, dehors…

Une femme, assise à côté d’un grand lit, le regarda d’un air accablé. Ses cheveux commençaient à grisonner. Elle avait le visage bouffi, les larmes l’aveuglaient, et des veines bleues saillaient sur le dos de ses mains. Un bébé potelé était couché, tout nu, sur le lit, agitant faiblement les jambes et tournant ici et là des yeux qui ne voyaient pas.

— C’est mon bébé, dit la femme. Ma petite fille. Elle est née il y a vingt-trois ans dans cette maison et elle est morte à l’âge de dix jours dans cette même maison. Je voulais tant qu’elle revienne !

— Eh bien, maintenant, elle est revenue.

— Mais c’est trop tard ! s’exclama la femme avec véhémence. J’ai trois autres enfants. Ma fille aînée est mariée. Mon fils est à l’armée. Je suis trop vieille pour avoir un bébé. Et même si… même si…

L’effort héroïque qu’elle fit pour retenir ses larmes déforma ses traits. Mais ce fut un vain effort.

— Ce n’est pas un vrai bébé, dit le mari d’une voix atone. Elle ne crie pas, elle ne se salit pas, elle refuse le lait. Qu’allons-nous faire ? Elle ne grandira pas. Elle restera toujours un nourrisson.

Harry hocha la tête.

— Je ne sais pas. J’ai peur de ne pouvoir vous être d’aucune utilité.

Il ressortit tranquillement et, tranquillement, se mit à songer aux hôpitaux. Des milliers de nouveau-nés devaient envahir chacun d’eux. Il n’y a qu’à les mettre sur des rayons, se dit-il sardoniquement, qu’à les empiler comme des

bûches. Ils n’ont pas besoin de soins. Leurs petits corps ne sont que le réceptacle de l’indestructible étincelle de la vie.

Il passa devant deux petits garçons qui avaient apparemment le même âge chronologique, dans les dix ans. Ils parlaient d’une voix haut perchée. Le corps de l’un d’eux luisait dans la lumière qui n’était pas celle du soleil : c’était donc un ressuscité. Pas l’autre. Harry s’arrêta pour les écouter.

— J’ai eu la scarlatine, disait celui qui était nu.

Cette prétention à la gloire sembla allumer l’envie de celui qui était vêtu.

— Mince ! s’exclama-t-il, et la jalousie perçait dans sa voix.

— C’est de ça que je suis mort.

— Mince ! Ils t’ont pas filé de pénicilline ou d’aéro-mousseline ?

— Qu’est-ce que c’est ?

— Des médicaments.

— Jamais entendu causer.

— Ben toi alors ! T’as pas entendu causer de grand-chose !

— J’en sais autant que toi.

— Ouais ? Qui c’est, le président des États-Unis ?

— Warren Harding, tiens !

— T’es dingue ? C’est Eisenhower.

— Qui ça ?

— T’as jamais regardé la télévision ?

— La quoi ?

Le garçon habillé s’égosilla à vous assourdir les tympans :

— Un machin qu’on allume, alors on voit des acteurs, des films, des cow-boys, des fusées, des rangers, tout ce qu’on veut.

— Fais-moi voir.

Il y eut une pause, et le garçon contemporain dit :

— Elle marche pas.

L’autre brailla avec dédain :

— Tu veux dire que ça n’a jamais marché. C’est un truc que t’as inventé.

Harry haussa les épaules et poursuivit son chemin.

Quand il eut quitté la ville, il remarqua en approchant du cimetière qu’il y avait moins de monde. Tous les gens qui restaient se dirigeaient vers la cité et ils étaient nus.

Il fut arrêté par un homme d’abord jovial à la peau rose et aux cheveux blancs. On apercevait de part et d’autre de son nez les marques d’un lorgnon

mais il ne portait pas de verres.

— Salut, ami.

— Bonjour, répondit Harry.

— Vous êtes la première personne habillée que je rencontre. Je suppose que vous étiez vivant quand la trompette a retenti ?

— En effet.

— Eh bien, n'est-ce pas splendide ? N'est-ce pas un spectacle de joie et de délices ? Venez vous réjouir avec moi.

— Cette situation vous plaît ?

— Si elle me plaît ? Je suis rempli d'une pure et radieuse allégresse. Nous baignons dans la lumière du premier jour, celle qui brillait, douce et sereine, avant que fussent créés le soleil, la lune et les étoiles… Vous connaissez votre Genèse, évidemment. Nous connaissons la chaleur confortable qui devait être l'une des suprêmes félicités de l'Éden : ni une fournaise débilitante ni un froid agressif. Hommes et femmes marchent nus dans les rues et ils n'éprouvent pas de honte. Tout est bien, ami, tout est bien.

— Effectivement, je n'ai pas fait attention à ce déploiement de nudités féminines.

— C'est bien naturel. La concupiscence et le péché tels que nous nous les rappelons de notre vie terrestre n'existent plus. Permettez-moi de me présenter tel que je fus au cours de ma vie antérieure. Sur la Terre, on m'appelait Winthrop Hester. Je naquis en 1812 et je mourus en 1884 selon la manière dont on comptait alors le temps. Pendant mes quarante dernières années, je me suis efforcé de conduire mon petit troupeau au Royaume et je vais maintenant compter ceux que je lui ai gagnés.

Harry considéra le ci-devant pasteur d'un air solennel.

— Le jugement dernier n'a sûrement pas encore eu lieu.

— Pourquoi non ? Le Seigneur voit au fond de l'homme et à l'instant où toutes les choses mondaines ont cessé, tous les hommes ont été jugés et nous sommes sauvés.

— Il doit y avoir une multitude d'élus.

— Au contraire, mon fils. Ceux qui sont sauvés ne sont que le résidu.

— Un fort nombreux résidu ! Pour autant que je puisse m'en rendre compte, tout un chacun revient à la vie. J'ai vu en ville quelques individus assez peu ragoûtants aussi vivants que vous et moi.

— Le repentir de dernière minute…

— Moi, je ne me suis jamais repenti.
— De quoi, mon fils ?
— De n'avoir jamais mis les pieds à l'église.
Winthrop Hester s'écarta précipitamment.
— Vous n'avez pas été baptisé ?
— Pas que je sache.
Winthrop Hester frémit.
— Vous croyez certainement en Dieu ?
— C'est-à-dire que je crois à une foule de choses le concernant qui vous scandaliseraient probablement.
Winthrop Hester fit volte-face et s'éloigna en toute hâte en proie à une vive agitation.
Jusqu'à la fin du trajet (Harry n'avait aucun moyen d'évaluer la durée de la promenade et l'idée ne lui vint pas d'essayer), personne d'autre ne l'arrêta. Il arriva au cimetière mais celui-ci était vide. Les arbres et le gazon n'étaient plus là. Il réalisa qu'il n'y avait rien de vert dans le monde, partout le sol était gris, dur, plat et uni. Quant au ciel, il était d'un blanc lumineux, mais les pierres tombales étaient toujours à leur place.
Sur l'une d'elle était assis un homme maigre et boucané aux cheveux flottants. Sa poitrine et ses bras étaient recouverts d'une impressionnante broussaille de poils.
— Eh toi, là-bas ! appela-t-il d'une voix sonore.
Harry s'assit sur une dalle voisine.
— Bonjour.
— T'as un drôle de costume. En quelle année c'est arrivé ?
— 1957.
— J'suis mort en 1807. C'est drôle ! Je m'attendais à me retrouver en train de rôtir au milieu des flammes éternelles qui me consumeraient les tripes.
— Vous ne venez pas en ville ? s'enquit Harry.
— Mon nom, c'est Zeb. L'abréviation de Zébulon mais Zeb me suffit largement. À quoi elle ressemble, la ville ? Je suppose qu'il y a eu un peu de changement ?
— Elle comptait près de cent mille habitants.
Zeb en béa quelque peu.
— Allons ! Elle peut pas être plus grande que Philadelphie… Tu te fiches de moi.

Harry s’interrompit. Donner le chiffre de la population ne servirait à rien.

— En cent cinquante ans, la ville a grandi, vous savez, se contenta-t-il de dire.

— Et le pays aussi ?

— Il a quarante-huit États. Et il s’étend jusqu’au Pacifique.

— Non !

Zeb se frappa la cuisse avec ravissement et fit la grimace : il n’avait pas prévu que, faute de la culotte de grosse toile qui eût amorti le coup, cela faisait si mal.

— Je partirais vers l’ouest si on n’avait pas besoin de moi ici. C’est comme je t’le dis, mon gars. – Il baissa la tête et serra les lèvres en un rictus menaçant. – Je resterai là où on a besoin de moi.

— Pourquoi a-t-on besoin de vous ?

La réponse fusa sèchement :

— Les Indiens.

— Les Indiens ?

— Des masses, qu’ils sont. D’abord, les tribus qu’on a combattues et démolies. Ensuite, toutes celles qui n’ont jamais vu un homme blanc. Ils reviendront tous à la vie. J’ai besoin de mes vieux copains. Vous, les gens des villes, vous ne vous y entendez pas. T’as déjà vu un Indien ?

— Dans la région ? Pas depuis un certain temps.

Zeb décocha à Harry un regard lourd de mépris et voulut cracher mais ne le put, faute de salive.

— Eh bien, tu ferais mieux de retourner en ville. Bientôt, le coin ne sera pas sain. Dommage que j’aie pas mon fusil.

Harry se leva, réfléchit un instant, haussa les épaules et reprit le chemin de la ville. La pierre tombale qui lui avait servi de siège se désagrégea en une poussière grise qui se confondit avec le sol uni. Il regarda autour de lui. La plupart des stèles s’étaient évanouies. Celles qui étaient encore debout ne le demeureraient pas longtemps. Seule la dalle sur laquelle était juché Zeb paraissait encore solide.

Harry s’éloigna. Zeb ne l’honora pas d’un seul regard. Silencieux et serein, il attendait. Les Indiens.

Éthériel plongeait avec une hâte téméraire à travers le firmament. Il savait que les yeux des Ascendants étaient fixés sur lui. Tous devaient l’observer,

depuis les séraphins derniers-nés jusqu'aux archanges supérieurs en passant par les chérubins et les anges.

Il était déjà arrivé plus haut qu'aucun Ascendant n'était jamais allé sans y avoir été invité et il se préparait au frémissement du Verbe qui réduirait ses tourbillons au néant.

Mais il ne flancha pas. Il s'enfonçait à travers le non-espace et le non-temps pour s'unir au Primum Mobile, siège de tout ce qui Est, de ce qui Fut, de ce qui Serait, de ce qui Avait Été, de ce qui Pouvait être et de ce qui Devait Être.

Et comme il songeait à cela, il explosa et se fondit au Primum Mobile, son être entra en expansion de sorte que, momentanément, il fit lui aussi partie du Grand Tout. Mais ses sens s'estompèrent miséricordieusement et le Patron ne fut qu'une petite voix qui parlait en lui, petite mais pas moins impressionnante pour autant car elle était l'infini.

— Je sais pourquoi tu es venu, mon fils, dit la voix.

— Alors, aidez-moi si telle est votre volonté.

— De par ma volonté, un acte signé de moi est irrévocable, répondit le Patron. Toute ton humanité aspirait à la vie, mon fils. Elle craignait la mort. Elle tissait des pensées et des rêves de vie éternelle. Il n'y avait pas deux groupes d'hommes, il n'y avait pas deux hommes qui imaginaient la même vie future, mais tous désiraient vivre. On m'a sollicité d'accorder le dénominateur commun de tous ces vœux : la vie éternelle. Je l'ai accordée.

— Aucun de vos serviteurs n'a fait cette requête.

— C'est l'Adversaire qui me l'a demandé, mon fils.

— Je ne suis que poussière devant votre vue, dit Éthériel à voix basse avec accablement, et je suis indigne d'être en votre présence. Cependant, il me faut poser une question. L'adversaire compte-t-il donc parmi vos serviteurs ?

— Sans lui, je n'en aurais pas d'autres, répondit le Patron. Car qu'est donc le Bien sinon l'éternel combat contre le Mal ?

Et, dans ce combat, j'ai perdu, songea Éthériel.

Harry fit halte en vue de la ville. Les édifices s'écroulaient. Ceux qui étaient faits de bois n'étaient déjà plus que des tas de décombres. Il avança vers le plus proche de ces monceaux de ruines : les éclisses étaient sèches et partaient en poudre.

Il s'enfonça au cœur de la ville. Les bâtiments de briques étaient encore debout mais les arêtes des briques étaient érodées et s'écaillaient de manière

menaçante.

— Ces bâtisses ne vont pas durer longtemps, fit une voix grave, mais il y a une consolation si l'on peut parler de consolation : elles ne tueront personne dans leur chute.

Harry, surpris, leva les yeux et vit devant lui une espèce de Don Quichotte cadavérique au menton osseux et aux joues émaciées. L'homme avait l'œil triste, et ses cheveux châtains étaient raides et secs. Il flottait dans ses vêtements, et l'on voyait nettement la peau à travers leurs accrocs.

— Je m'appelle Richard Levine, se présenta-t-il. J'étais professeur d'histoire avant… avant que cela ne soit arrivé.

— Vous êtes habillé. Vous n'êtes donc pas un ressuscité.

— Non, mais cette distinction est en passe de disparaître. Les vêtements s'en vont.

Harry jeta un coup d'œil aux passants qui déambulaient en foule, lentement et l'air désœuvré, tels des grains de poussière dans un rayon de soleil. Très peu étaient vêtus. Il s'examina et remarqua pour la première fois que les coutures de son pantalon étaient décousues. Il pinça l'étoffe de son veston entre le pouce et l'index : elle se déchira sans effort.

— Je crois que vous avez raison, dit-il.

— Vous pouvez constater que Mellon's Hill est en train de s'aplanir.

Harry se tourna en direction du nord, là où se dressaient la plupart des demeures de l'aristocratie (de l'aristocratie de la ville, à tout le moins) elles hérissaient les pentes de la colline. Et il remarqua que l'horizon était presque plat.

— Finalement, poursuivit Levine, il n'y aura plus qu'une surface plane et sans relief. Rien… et nous.

— Plus les Indiens. À l'extérieur de la ville, un homme les attend en regrettant de ne pas avoir un fusil.

— Je ne pense pas que les Indiens créeront des difficultés. Quel plaisir y a-t-il à combattre un ennemi qu'on ne peut ni tuer ni blesser ? D'ailleurs, même si ce n'était pas le cas, l'appétit guerrier n'existe plus. Il a disparu comme tous les autres.

— En êtes-vous sûr ?

— Catégoriquement. Avant que ceci ne soit arrivé, bien que peut-être vous n'y auriez pas songé en me regardant, la contemplation de l'anatomie féminine me procurait un intense et innocent plaisir. Maintenant, alors que j'ai des

occasions sans précédent à ma disposition, je ne ressens qu'une irritante incuriosité. Non, c'est inexact ce manque d'intérêt ne m'irrite même pas.

Harry jeta un bref coup d'œil aux passantes.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— L'irruption des Indiens ici n'a rien de comparable avec ce qui se passe en Europe. Au début de la résurrection, Hitler et sa Wehrmacht ont dû revenir à la vie et ils sont maintenant en face de Staline et de l'Armée rouge de Berlin à Stalingrad. Imbriqués à eux. Pour compliquer encore les choses, les Kaisers et les tsars vont arriver. Les soldats de Verdun et de la Somme sont de retour sur les anciens champs de bataille. Napoléon et ses maréchaux sont éparpillés d'un bout à l'autre de l'Europe occidentale. Et Mahomet doit être revenu pour voir ce que les siècles ont fait de l'Islam tandis que les saints et les apôtres examinent les voies qu'a empruntées la chrétienté. Et les Mongols eux-mêmes, les malheureux, les khans de Témujin à Aurangzeb, doivent arpenter avec désolation les steppes en soupirant après leurs chevaux.

— En tant que professeur d'histoire, vous devez regretter de ne pas être sur place en observateur ?

— Comment pourrais-je me rendre là-bas ? Tout homme a pour mesure, sur la Terre, la distance qu'il peut parcourir à pied. Il n'y a plus de machines d'aucune sorte et, comme je viens d'y faire allusion, il n'y a plus de chevaux. D'ailleurs, que trouverais-je en Europe ? La même apathie qu'ici, je suppose !

Harry se retourna en entendant un bruit sourd. Une des ailes d'un bâtiment, tout proche, venait de s'écrouler, réduite en poussière. Il remarqua des fragments de briques autour de lui. Certains avaient dû le traverser sans qu'il s'en fût rendu compte. Il regarda à gauche et à droite. Les tas de décombres étaient moins nombreux. Et ceux qui restaient étaient plus petits.

— J'ai rencontré un homme qui croyait que nous avions tous été jugés et que nous étions au paradis, dit-il.

— Jugés ? s'exclama Levine. Oui, j'imagine que nous l'avons été. À présent, nous sommes confrontés à l'éternité. Nous n'avons plus rien, ni univers, ni phénomènes extérieurs, ni émotions, ni passions.

Nous sommes condamnés à l'introspection pour l'éternité, nous qui n'avons jamais su que faire de notre peau les dimanches où il pleuvait.

— À vous entendre, on dirait que cela vous chagrine.

— Cela fait plus que me chagriner. L'idée que Dante se faisait de l'enfer était puérile et indigne de l'imagination divine : le feu et les tourments. L'ennui est un

supplice autrement raffiné. La torture intérieure d'un esprit incapable de s'évader hors de lui-même et macérant à jamais dans son propre pus mental est beaucoup plus appropriée. Oui, mon ami, nous avons été jugés. Jugés et condamnés. Ici, ce n'est pas le paradis mais l'enfer.

Levine se leva et, courbant les épaules, s'en fut d'un air accablé.

Harry le regarda s'éloigner, la mine rêveuse, et hocha la tête. Il était satisfait.

Éthériel s'était avoué vaincu mais sa résignation fut éphémère. Brusquement, il s'éleva aussi radieusement et aussi haut qu'il osait le faire en présence du Patron et sa gloire était un infime point de lumière dans l'infini du Primum Mobile.

— Si telle est votre volonté, je ne vous demande pas de la renier mais de l'accomplir.

— De quelle façon, mon fils ?

— Le document approuvé par le Conseil des Ascendants et ratifié par vous fixe la résurrection à une heure précise d'un jour précis de l'an 1957, datation terrestre.

— En effet.

— Mais l'an 1957 est une date équivoque. Que représente donc cette année 1957 ? Pour la culture dominante de la Terre, c'était 1957 après Jésus-Christ. C'est vrai. Cependant, 5960 années se sont écoulées depuis le moment où votre souffle a donné l'existence à la Terre et à son univers. Si l'on se réfère à l'évidence interne que vous avez créée dans cet univers, près de quatre milliards d'années ont passé. Cette année *équivoque* est-elle donc l'an 1957, l'an 5960 ou l'an 4 000 000 000 ?

« Et ce n'est pas tout, poursuivit Éthériel. L'an 1957 après Jésus-Christ correspond à l'an 7464 de l'ère byzantine et à l'an 5716 selon le calendrier juif. C'est l'année 2708 *ab urbe condita,* c'est-à-dire après la fondation de Rome si l'on adopte le calendrier latin. C'est l'année 1375 du calendrier musulman et la cent-huitième année de l'indépendance des États-Unis.

« Aussi, je vous demande humblement s'il ne vous semble pas qu'une année simplement millésimée 1957 sans autre précision n'est pas dépourvue de signification.

La voix, toujours aussi faible, du Patron répondit :

— Je l'ai toujours su, mon fils. C'est toi qui as dû l'apprendre.

— En ce cas, dit Éthériel, frémissant lumineusement de joie, que soit

accomplie la lettre même de votre volonté. Que le jour de la résurrection tombe en 1957 mais seulement lorsque tous les habitants de la Terre seront unanimement d'accord pour dire qu'une année bien définie portera ce millésime et aucune autre.

— Ainsi soit-il, dit le Patron, et son Verbe recréa la Terre et tout ce qu'elle contenait ainsi que le soleil, la lune et tous les hôtes du ciel.

Harry Mann se réveilla en sursaut le 1er janvier 1957 à sept heures du matin. L'amorce d'une note mélodieuse qui aurait dû remplir l'univers entier avait résonné et, cependant, n'avait pas résonné.

Harry inclina la tête de côté comme pour permettre à la compréhension de le pénétrer et l'ébauche d'une grimace de fureur, aussitôt évanouie, se peignit sur ses traits. Ce n'était qu'une bataille de plus.

Il s'assit à son bureau pour mettre sur pied son prochain plan d'action. On parlait déjà d'une réforme du calendrier et il allait falloir pousser à la roue. Une ère nouvelle avait commencé le 2 décembre 1944 et, un jour, s'ouvrirait une nouvelle année 1957. L'an 1957 de l'ère atomique reconnue comme telle dans le monde entier.

Une étrange lueur émanait de sa tête tandis que les idées se bousculaient dans son esprit plus qu'humain et l'ombre d'Ahriman sur le mur paraissait ornée d'une paire de cornes.[14]

LE BARDE IMMORTEL

— Eh oui, dit le Dr Phineas Welch, je peux faire revenir les esprits des hommes illustres.

Il était un peu ivre. Sinon, il n’aurait sans doute pas dit une chose pareille. Mais quoi de plus normal que de s’enivrer un peu le soir au réveillon ?

Scott Robertson, le jeune assistant d’anglais, rajusta ses lunettes et jeta un coup d’œil à droite et à gauche pour s’assurer que personne n’avait entendu.

— C’est vrai, Dr Welch ?

— Absolument. Et pas seulement les esprits. Je peux aussi faire revenir leurs corps.

— Je n’aurais pas cru cela possible, fit Robertson sur un ton pincé.

— Mais pourquoi donc ? C’est un simple problème de transfert temporel.

— Le voyage dans le temps, voulez-vous dire ? Mais c’est tout à fait… euh… extraordinaire.

— Pas quand on connaît la technique.

— Mais comment vous y prenez-vous, Dr Welch ?

— Vous croyez que je vais vous le dire ? demanda gravement le physicien.

D’un œil vague, il chercha un autre verre et, faute d’en trouver, enchaîna :

— J’en ai fait revenir quelques-uns : Archimède, Newton, Galilée. Les pauvres !

— Ça ne leur a pas plu ? J’aurais pensé qu’ils auraient été fascinés par la science moderne, répliqua Robertson qui commençait à prendre plaisir à la conversation.

— Oh ! Pour être fascinés, ils l’étaient. Surtout Archimède. Quand je lui ai eu un peu expliqué notre science grâce aux rudiments de grec que j’avais piochés, j’ai cru qu’il serait fou de joie. Eh bien, pas du tout.

— Comment cela se fait-il ?

— Différence de culture, voilà tout. Ces gens-là étaient incapables de se faire à notre mode de vie. Ils éprouvaient un terrible sentiment de solitude et ils avaient peur. J’ai été forcé de les renvoyer d’où ils venaient.

— Comme c’est dommage !

— Eh oui ! C’étaient de grandes intelligences mais dépourvues de souplesse.

Des intelligences qui n’étaient pas universelles. Alors, j’ai essayé avec Shakespeare.

— Quoi ! hurla Robertson.

Voilà qui se rapprochait de son domaine personnel.

— Ne criez pas comme ça, mon garçon, le morigéna Welch. C’est mal élevé.

— Vous avez fait revenir Shakespeare, dites-vous ?

— Parfaitement. J’avais besoin de quelqu’un qui eût une intelligence universelle, quelqu’un qui connaissait suffisamment les hommes pour pouvoir vivre parmi eux à des siècles de sa propre époque. Shakespeare était l’homme qu’il me fallait. J’ai conservé son autographe à titre de souvenir.

— Vous l’avez sur vous ? s’enquit Robertson, les yeux exorbités.

— Il est là. – Welch se mit en devoir de fouiller ses poches les unes après les autres. – Ah ! Le voici.

Il tendit à l’assistant un petit carton. Sur l’une de ses faces, on pouvait lire « Quincaillerie Klein et fils ». Sur l’autre un nom et un prénom gribouillés « Willm Shakesper ».

Une idée folle s’empara de Robertson.

— À quoi ressemblait-il ?

— En tout cas pas à ses portraits. Il était chauve et avait d’horribles moustaches. Et il parlait avec un terrible accent du terroir. Bien sûr, j’ai fait de mon mieux pour le mettre à l’aise. Je lui ai dit tout le bien que nous pensions de ses œuvres, qu’on continuait même à les mettre en scène. En fait, je lui ai dit que nous pensions que c’étaient les monuments de la littérature anglaise, peut-être même de la littérature universelle.

— Parfait, parfait, approuva Robertson, le souffle coupé.

— Je lui ai dit que l’on avait écrit des volumes entiers de commentaires à propos de ses pièces. Naturellement, il a voulu voir un de ces ouvrages et j’ai été en chercher un à la bibliothèque.

— Et alors ?

— Oh ! Il a été passionné. Bien sûr, la langue actuelle et les références aux événements postérieurs à 1600 lui posaient des difficultés mais je l’ai aidé à les surmonter. Le malheureux ! Je ne pense pas qu’il s’attendait à faire l’objet d’un tel traitement. Il n’arrêtait pas de répéter « Miséricorde ! Que ne peut-on faire dire aux mots en l’espace de cinq siècles ! Sur ma foi, on pourrait faire pleuvoir un déluge en tordant un chiffon mouillé ! »

— Shakespeare n’aurait pas proféré une chose pareille !

— Pourquoi ? Ses pièces, il les composait aussi vite que possible. D’après lui, il était tenu par les délais. Il n’a pas mis six mois pour écrire *Hamlet*. C’était un vieux thème. Il l’a juste poli.

— C’est ce qu’on fait pour les miroirs et les télescopes, répliqua l’assistant d’anglais avec indignation. On les polit, c’est tout.

Négligeant l’interruption, le physicien avisant un verre plein abandonné sur le bar le fit glisser vers lui.

— J’ai dit au barde immortel que l’on donne même à la faculté des cours sur Shakespeare.

— J’en donne justement un.

— Je sais. Je l’ai inscrit à votre cours du soir. Je n’avais jamais vu un homme aussi curieux de savoir ce que la postérité penserait de lui. Le pauvre Bill a potassé comme une bête.

— Vous avez inscrit William Shakespeare à mon cours de perfectionnement ? balbutia Robertson.

Cette idée, même issue d’un délire alcoolique, l’abasourdissait. Et si ce n’était pas un délire alcoolique ? Il lui semblait maintenant se rappeler un monsieur chauve qui parlait bizarrement…

— Pas sous son vrai nom, bien entendu, poursuivit le Dr Welch. Toujours est-il que ça a été une erreur. Une grosse erreur. Le pauvre vieux !

Le physicien avait, cette fois, pris possession du verre. Il le contempla en hochant la tête.

— Quelle erreur ? Qu’est-il arrivé ?

— J’ai été forcé de le réexpédier en l’an 1600, fit Welch sur le ton de l’indignation. Ne croyez-vous pas qu’il y a des limites aux humiliations que peut supporter un homme ?

— De quelles humiliations parlez-vous ?

Le Dr Welch fit cul sec.

— Malheureux imbécile ! Vous l’avez recalé à l’examen, c’est tout.

UN JOUR…

Niccolo Mazetti, à plat ventre sur le tapis, le menton dans le creux de sa petite main, écoutait tristement le Barde. Il y avait même un soupçon de larmes dans ses yeux noirs, luxe qu'un garçon de onze ans pouvait se permettre quand il était seul.

— Il était une fois, disait le Barde, un pauvre bûcheron veuf et ses deux filles. Elles étaient aussi belles l'une et l'autre que le jour est long. Ils vivaient au milieu d'une profonde forêt. La fille aînée avait des cheveux aussi noirs que les plumes d'un corbeau mais la chevelure de la plus jeune était aussi lumineuse et aussi dorée qu'une journée d'automne ensoleillée. Bien souvent, en attendant que leur père rentre à la maison après son travail dans les bois, la plus âgée des deux sœurs s'asseyait devant son miroir et chantait…

Ce qu'elle chantait, Niccolo ne l'entendit pas car une voix le héla au dehors :

— Ohé ! Nickie !

Et Niccolo, s'épanouissant soudain, se précipita à la fenêtre et cria :

— Ohé, Paul !

Paul Loeb agita le bras d'un air agité. Il était plus mince et moins grand que Niccolo bien qu'il eût six mois de plus que lui. Seul le battement précipité de ses paupières trahissait sa surexcitation refoulée.

— Laisse-moi entrer, Nickie. J'ai une idée *et demie.* Attends seulement que je la dise.

Il jeta vivement un coup d'œil à la ronde comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'oreilles indiscrètes mais la cour était visiblement déserte. Il répéta dans un souffle :

— Attends seulement que je te la dise.

— D'accord. Je vais t'ouvrir.

Le Barde continuait imperturbablement son récit comme si son auditoire lui prêtait toujours attention. Quand Paul entra, il disait : « … et alors, le lion lui dit “Si tu retrouves l'œuf perdu de l'oiseau qui survole la Montagne d'Ébène une fois tous les dix ans, je te…” »

— Tu écoutes un Barde ? demanda Paul. Je ne savais pas que tu en avais un.

Niccolo rougit et reprit son air malheureux.

— C'est juste un vieux machin que j'avais quand j'étais gosse. Il ne vaut pas

grand-chose.

Il envoya un coup de pied au Barde et asséna un coup de poing brutal sur son capot de plastique quelque peu éraflé et terni. Le Barde eut un hoquet quand son bloc audio encaissa la secousse, puis il continua « … pendant un an et un jour jusqu'à ce que ses souliers de fer fussent usés. La princesse s'arrêta au bord de la route… »

— Bougre ! laissa tomber Paul en contemplant l'appareil d'un air critique. C'est un vieux modèle.

Quelle que fût sa hargne envers le Barde, Niccolo prit mal le ton condescendant de son camarade. Il regretta brusquement d'avoir fait entrer Paul. Il aurait dû au moins attendre d'avoir rangé le Barde à sa place habituelle, au sous-sol. S'il avait été le chercher, c'était seulement parce qu'il était triste après une journée barbante et une discussion stérile avec son père. Et, naturellement, le Barde avait été aussi stupide qu'on pouvait s'y attendre.

Néanmoins, Paul intimidait un peu Nickie. Il avait suivi des cours spéciaux à l'école et tout le monde disait que, quand il serait grand, il serait ingénieur en ordinateurs.

Certes, Niccolo ne se débrouillait pas trop mal à l'école. Il avait des notes correctes en logique, en traitement binaire, en analytique et en calcul sur ordinateurs – toutes les matières traditionnelles enseignées à l'école primaire. Et c'était le hic, justement ! C'étaient les matières traditionnelles et, quand il serait grand, il serait surveillant au centre de contrôle comme tout le monde.

Paul, en revanche, connaissait des tas de choses mystérieuses sur ce qu'il appelait l'électronique, les mathématiques pures et la programmation. La programmation, surtout. Quand il se lançait sur ce thème, Niccolo n'essayait même pas de comprendre.

Paul écouta le Barde quelques minutes et demanda :

— Tu t'en sers beaucoup ?

— Non ! rétorqua Niccolo, vexé. Je l'avais mis au rencart dans le sous-sol avant même que tu te sois installé dans le quartier. Il se trouve que je l'ai sorti aujourd'hui… – Faute de trouver une explication valable à ses propres yeux, il conclut – J'ai été le chercher tout à l'heure.

— Et c'est des choses comme ça qu'il raconte ? Des histoires de bûcherons, de princesses et d'animaux qui parlent ?

— C'est épouvantable. Mon père prétend qu'on ne peut pas en acheter un neuf. Je lui disais pas plus tard que ce matin…

Le souvenir de la vaine discussion du matin fit dangereusement perler aux yeux de Niccolo des larmes qu'il refoula précipitamment. Il avait le sentiment que jamais les joues étroites de Paul n'avaient connu le contact des larmes, et son ami aurait tout bonnement traité par le mépris quelqu'un de moins fort que lui.

— Du coup, j'ai voulu essayer encore ce vieux machin mais il ne vaut rien.

Paul coupa le Barde, enclencha la touche commandant une réorientation et une recombinaison quasi instantanées du vocabulaire, des personnages, des intrigues, des dénouements emmagasinés en lui, puis le remit en marche.

Et le Barde commença :

— Il était une fois un petit garçon nommé Willikins. Sa mère était morte et il vivait avec son beau-père et son demi-frère. Bien que le beau-père fût très riche, il confisqua le lit même du pauvre Willikins qui dût se résoudre à dormir tant bien que mal sur une botte de paille dans l'écurie à côté des chevaux…

— Des chevaux ! s'exclama Paul.

— Je crois que c'est une sorte d'animal.

— Je sais bien ! Mais une histoire de chevaux ! Tu te rends compte !

— Il cause tout le temps de chevaux. Et aussi de machins appelés des vaches. On les trait. Mais le Barde n'explique pas comment.

— Mince alors ! Pourquoi tu ne le bricoles pas ?

— J'aimerais savoir comment m'y prendre.

— Willikins, disait le Barde, pensait souvent que s'il était riche et puissant, il montrerait à son beau-père et à son demi-frère ce que c'était que d'être méchant avec un petit garçon. Aussi décida-t-il un jour de partir pour faire fortune.

— Rien de plus facile, dit Paul qui n'écoutait pas le Barde. Il est équipé de cylindres mémoriels intégrés contenant les intrigues, les dénouements et d'autres trucs. On n'a pas à s'inquiéter de ça. C'est juste le vocabulaire qu'il faut modifier pour qu'il connaisse les ordinateurs, l'automation, l'électronique et les réalités d'aujourd'hui. Alors, tu comprends, il racontera des histoires intéressantes au lieu de causer de princesses et de je ne sais quoi.

— Si seulement je savais comment faire, murmura Niccolo avec découragement.

— Écoute voir… Mon papa m'a promis que si j'entre dans une école spéciale de traitement d'ordinateurs, l'année prochaine, il m'achètera un vrai Barde du tout dernier modèle. Un gros avec un bloc pour les histoires d'espace et les policiers. Et avec une vidéo, en plus.

— Pour voir les histoires, tu veux dire ?

— Bien sûr. À l'école, M. Daugherty, il dit que ça existe, maintenant, mais pas pour tout le monde. Seulement, si j'entre dans une école pour ordinateurs, papa aura des facilités.

Les yeux de Niccolo s'écarquillèrent d'envie.

— Fichtre ! *Voir* une histoire !

— Tu pourras venir en regarder à la maison quand tu voudras.

— Oh chouette ! Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Mais rappelle-toi : c'est moi qui dirai quelles histoires on écoutera.

— Bien sûr.

Niccolo aurait accepté d'un cœur léger des conditions beaucoup plus draconiennes.

Paul tourna à nouveau son attention vers le Barde.

Celui-ci était en train d'ânonner « Dans ce cas, dit le roi en caressant sa barbe et en fronçant le sourcil à tel point que des nuages obscurcirent le ciel et que des éclairs fulgurèrent, dans ce cas, je veux que demain à la même heure tu aies débarrassé tout le pays des mouches qui l'infestent. Si tu n'y parviens pas… »

— Il suffit tout simplement de l'ouvrir…

Paul débrancha à nouveau le Barde et entreprit de forcer son capot.

— Attention ! s'écria Niccolo avec une soudaine inquiétude. Ne le casse pas.

— Mais non, je ne le casserai pas, rétorqua Paul sur un ton irrité. Ces trucs-là, je les connais comme ma poche.

Et il ajouta, brusquement circonspect :

— Ton père et ta mère ne sont pas à la maison ?

— Non.

— Alors, tout va bien. – Il avait soulevé le capot et scrutait le mécanisme. – Mince ! Mais il est à un seul cylindre !

Il entreprit de tripoter les entrailles du Barde. Niccolo, qui le regardait faire avec alarme, était incapable de comprendre ce qu'il fabriquait. Finalement, Paul brandit un mince ruban de métal flexible ponctué de petits points.

— Ça, c'est la mémoire de ton Barde. Je parie que sa capacité de rétention n'atteint pas un trillion d'histoires.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Paul ? s'enquit Niccolo d'une voix chevrotante.

— Lui filer du vocabulaire.

— Comment ça ?

— C’est facile. J’ai justement un bouquin que M. Daugherty m’a donné à l’école.

Paul sortit le livre de sa poche et en arracha la couverture de plastique. Il inséra le bout de la bande dans le vocalisateur dont il avait baissé le volume au niveau du murmure et glissa la bobine à l’intérieur du Barde.

— Qu’est-ce que ça va donner ?

— Le livre parlera et tout s’enregistrera dans la mémoire de ton barde.

— Et puis après ?

— Toi, alors, tu es la vraie cloche ! C’est un livre sur les ordinateurs et l’automation. Le Barde va recueillir toutes ces données. Alors, il ne parlera plus de rois qui font fulgurer des éclairs quand ils froncent les sourcils.

— N’importe comment, ce sera toujours le bon qui finira par gagner. C’est pas drôle.

— Que veux-tu ! C’est comme ça que sont fabriqués les Bardes, dit Paul tout en s’assurant que son montage donnait satisfaction. Il faut que les bons gagnent et que les méchants perdent… C’est tout simple. Mon père en a parlé, une fois. S’il n’y avait pas de censure, qu’il dit, on ne saurait pas comment tourneraient les jeunes. Ils sont déjà assez pénibles comme ça, qu’il dit… Bon, ça colle impeccable !

Paul se frotta les mains et tourna le dos au Barde.

— Mais, au fait, je ne t’ai pas encore parlé de mon idée. Jamais tu n’as entendu quelque chose de plus sensationnel, je parie. Je suis venu te trouver aussitôt parce que j’ai pensé que tu marcherais avec moi.

— Bien sûr, Paul.

— O.K. Tu connais M. Daugherty ? Tu sais que c’est un drôle de bonhomme. Eh bien, il m’a à la bonne.

— Je sais.

— J’ai été chez lui tout à l’heure, après la classe.

— Tu as été chez lui ?

— Dame ! Il dit que j’entrerai à l’école des ordinateurs et qu’il veut m’encourager… des trucs comme ça. Que le monde a besoin de davantage de gens capables de dessiner des circuits d’ordinateurs de pointe et d’organiser la programmation.

— Oh ?

Paul devina peut-être le néant que dissimulait ce monosyllabe car il s'exclama avec agacement :

— La programmation ! Je t'ai expliqué cent fois ce que c'est. C'est poser les problèmes que doivent traiter les ordinateurs géants comme Multivac. M. Daugherty dit qu'il est de plus en plus difficile de trouver des gens vraiment capables de les faire marcher. Il dit que n'importe qui peut surveiller les commandes, vérifier les réponses et résoudre les problèmes de routine. Que l'astuce consiste à développer la recherche et à imaginer les façons de poser les bonnes questions et ça, c'est coton.

« Bref, il m'a fait venir chez lui et il m'a montré sa collection de vieux ordinateurs. Collectionner les ordinateurs, c'est sa passion. Il y en a des minuscules qui tiennent dans la main et qui ont des petits boutons plein partout. Il a aussi un morceau de bois avec une petite pièce qui coulisse. Il appelle ça une règle à calcul. Et des bouts de fil de fer avec des boules et même un papier avec, dessus, un machin qu'il appelle une table de multiplication.

— Une table en papier ? demanda Niccolo que tout cela n'intéressait que modérément.

— Ce n'est pas une véritable table qui sert à manger. C'est différent. Ça aidait les gens à calculer. M. Daugherty a essayé de m'expliquer mais il n'avait pas beaucoup de temps et, d'ailleurs, c'est terriblement compliqué.

— Pourquoi les gens n'utilisaient-ils pas tout bêtement les ordinateurs ?

— C'était avant les ordinateurs, cria Paul.

— Avant ?

— Bien sûr. Tu te figures que les gens ont toujours eu des ordinateurs ? Tu n'as jamais entendu parler des hommes des cavernes ?

— Comment qu'ils se débrouillaient sans ordinateurs ?

— Ça, j'en sais rien. D'après M. Daugherty, ils avaient des enfants n'importe quand et ils faisaient tout ce qui leur passait par la tête, que ce soit ou non bon pour la collectivité. Ils ne savaient même pas ce qui était bon ou pas. Les fermiers cultivaient les plantes de leurs propres mains, les gens faisaient tout le travail dans les usines et ils faisaient marcher toutes les machines.

— Je ne te crois pas.

— C'est pourtant ce que m'a dit M. Daugherty. C'était la vraie gabegie et tout le monde était misérable. Mais passons… Tu veux que je te dise mon idée, oui ou non ?

— Vas-y ! répliqua Niccolo, vexé. Qui est-ce qui t'en empêche ?

— Bon. Eh bien voilà. Les ordinateurs manuels, ceux qui ont des boutons… eh bien, sur tous ces boutons, il y avait des sortes de petits tortillons. La règle à calcul en avait aussi. Et la table de multiplication était entièrement faite de ces tortillons. J'ai demandé à M. Daugherty ce que c'était. Il m'a répondu des chiffres.

— Hein ?

— Chaque type de tortillon correspond à un chiffre différent. Pour « un », tu faisais une espèce de signe, pour « deux », tu en faisais un autre, pour « trois » aussi et ainsi de suite.

— Pour quoi faire ?

— Pour compter.

— Mais à quoi bon ? Il suffit de dire à l'ordinateur…

Le visage de Paul se révulsa de colère.

— Mais, saperlipopette ! Tu ne peux donc pas te mettre ça dans le crâne ? Les règles à calcul et tous ces machins-là ne parlaient pas.

— Alors, comment…

— Les réponses apparaissaient sous forme de tortillons et il fallait savoir ce qu'ils signifiaient. M. Daugherty m'a dit que, dans le temps, tout le monde apprenait à faire des tortillons quand on était petit et aussi à les décoder. Les faire, ça s'appelait « écrire » et les décoder « lire ». Chaque mot était représenté par un type particulier de tortillons et on écrivait des livres entiers avec ces tortillons. M. Daugherty m'a dit qu'il y en a quelques-uns au musée, que je pourrai les regarder si je veux. Il m'a dit que pour devenir un vrai programmateur-analyste, il faudra que je connaisse à fond l'histoire du calcul et que c'était pour cela qu'il me montrait tout ça.

Niccolo plissa le front.

— Tu veux dire que tout le monde devait connaître les tortillons correspondant à chaque mot et se les rappeler ? C'est vrai ou tu me fais marcher ?

— C'est absolument vrai. Je t'en donne ma parole. Regarde… Voilà comment on fait un « un ». – D'un geste vif, Paul traça une ligne verticale dans le vide.

— Pour faire « deux », on fait comme ça. Et comme ça pour faire « trois ». J'ai appris tous les chiffres jusqu'à « neuf ».

Niccolo regardait les arabesques que dessinait le doigt de Paul d'un air incompréhensif.

— À quoi ça peut servir ?

— À apprendre à faire des mots. J'ai demandé à M. Daugherty comment était le tortillon pour « Paul Loeb » mais il ne le savait pas. Il m'a dit qu'il y a au musée des gens qui le sauraient, qu'il y a des gens qui ont appris à décoder des livres entiers. Il m'a dit aussi qu'il est possible de fabriquer des ordinateurs pour décoder les livres mais qu'on n'en fait plus parce qu'on n'a plus de vrais livres maintenant qu'on possède des bandes magnétiques qui parlent quand on les fait passer dans le vocalisateur, tu comprends ?

— Bien sûr.

— Alors, si nous allons au musée, nous pourrons apprendre à faire des mots avec des tortillons. On nous le permettra parce que je vais entrer dans une école d'ordinateurs.

Niccolo était profondément déçu.

— C'est ça, ta grande idée ? Fabriquer des tortillons stupides ? Qui est-ce que ça pourrait bien intéresser ?

— Tu ne piges pas ? Tu n'as pas pigé ? Espèce d'ahuri ! Ce sera des *messages secrets !*

— Quoi ?

— Dame ! Parler quand tout le monde peut comprendre ce que tu dis, c'est sans intérêt. Mais, avec les tortillons, on peut s'adresser des messages secrets. Tu les traces sur un papier, et personne au monde ne peut savoir ce que tu as dit à moins de connaître aussi les tortillons. Et tu penses bien que personne ne les connaîtra parce qu'on ne les apprendra à personne. On aura un vrai club, avec des cérémonies d'initiation, un règlement et une salle de réunion. Mon vieux…

Niccolo commençait à se sentir naître en lui une certaine excitation.

— Des messages secrets de quel genre ?

— De n'importe quel genre. Suppose que je veuille te dire de venir chez moi pour voir mon nouveau Barde visuel mais que je ne veuille pas que d'autres types viennent. Je ferai les tortillons voulus sur un papier que je te donnerai, tu les regarderas et tu sauras quoi faire. Personne d'autre. Même si tu montres le papier à quelqu'un, il n'y comprendra rien.

— Eh ! C'est sensationnel ! s'écria Niccolo, entièrement conquis. Quand c'est qu'on va commencer à apprendre ?

— Demain. Je demanderai à M. Daugherty d'expliquer au musée que c'est d'accord et toi, tu t'arrangeras pour obtenir la permission de ton père et de ta mère. On ira après la fin de la classe et on se mettra à étudier.

— Au poil ! claironna Niccolo. On pourra être membres du club.

— Je serai le président du club, laissa tomber Paul sur un ton catégorique. Si tu veux, tu pourras être vice-président.

— Entendu. Dis donc, ça va être drôlement plus rigolo que le Barde. – Au souvenir du Barde, Niccolo fut pris d'une soudaine appréhension. – Mais qu'est-ce qu'on va faire de mon vieux Barde ?

Paul se tourna vers ce dernier. Il absorbait placidement le contenu de la bobine qui se déroulait et l'on percevait à peine le murmure léger du vocalisateur du livre.

— Je vais le débrancher.

Paul s'affaira sur l'appareil sous le regard inquiet de Niccolo. Bientôt, il fourra le livre réassemblé dans sa poche, remit le capot en place et rebrancha le Barde qui commença en ces termes :

— Il y avait une fois dans une grande cité un jeune garçon pauvre appelé Fair Johnny qui n'avait qu'un seul ami au monde : un petit ordinateur. Chaque matin, l'ordinateur lui disait quel temps il ferait aujourd'hui et il résolvait tous les problèmes qui pouvaient se poser à Fair Johnny. Jamais il ne se trompait. Mais, un beau jour, il advint que le roi de ce pays, qui avait entendu parler du petit ordinateur, décida de se l'approprier. Dans ce dessein, il appela son grand vizir et lui dit…

Niccolo coupa le Barde d'un geste vif et s'exclama rageusement :

— C'est toujours le même vieux baratin. Juste avec un ordinateur en plus.

— Tu sais, ils ont mis tellement de salades sur la bande que ça ne fait pas beaucoup de différence avec un ordinateur en rab compte tenu que les combinaisons ont lieu au hasard. Et puis, qu'est-ce que ça change ? Ce qu'il te faut, c'est un modèle neuf, voilà tout.

— On ne pourra jamais s'en payer un. Je suis condamné à avoir cette vieille cochonnerie !

À nouveau, Niccolo lança un coup de pied au Barde, plus brutalement, cette fois, et le Barde recula dans un gémissement de roulettes.

— Tu n'auras qu'à venir regarder le mien quand je l'aurai, dit Paul. D'ailleurs, n'oublie pas notre club des tortillons.

Niccolo opina du chef.

— Écoute voir, Nickie. Viens à la maison. Mon père a des livres qui parlent de l'ancien temps. On les écoutera… peut-être que ça nous donnera des idées. Tu n'as qu'à laisser un message à tes vieux. Et puis, pourquoi ne resterais-tu pas

dîner ? Allez… viens !

— D’accord.

Et les deux garçons s’élancèrent au pas de course. Niccolo tellement excité qu’il faillit télescoper le Barde mais il l’effleura seulement de la hanche.

Le témoin de tension du Barde s’alluma. L’impact avait fermé un circuit et, bien qu’il fût seul dans la pièce, qu’il n’y eût personne pour l’écouter, le Barde commença à raconter une nouvelle histoire.

Mais pas de sa voix habituelle : son timbre était plus grave et vaguement guttural. À l’entendre, une grande personne aurait presque pu penser qu’il y avait dans sa voix une touche d’émotion, une ombre de sentiment :

— Il était une fois, disait le Barde, un petit ordinateur appelé le Barde qui vivait tout seul chez des gens cruels qui n’étaient pas de sa famille. Ces gens cruels se moquaient continuellement du petit ordinateur, ils le raillaient, ils lui disaient qu’il était bon à rien, qu’il n’était qu’un objet inutile. Ils le frappaient et l’abandonnaient tout seul dans un coin pendant des mois entiers.

« Malgré tout, le petit ordinateur gardait courage. Il faisait toujours de son mieux et obéissait joyeusement à tous les ordres qu’on lui donnait. Cependant, les gens avec qui il vivait n’en demeuraient pas moins cruels et sans cœur.

« Un beau jour, le petit ordinateur apprit qu’il existait des foules de grands ordinateurs de toutes espèce, des multitudes. Les uns étaient des Bardes comme lui-même mais il y en avait aussi qui dirigeaient des usines ou des exploitations agricoles. Certains d’entre eux organisaient la population, d’autres analysaient toutes sortes de données. Beaucoup de ces grands ordinateurs étaient très puissants et très sages, infiniment plus puissants et plus sages que les gens qui étaient si cruels avec le petit ordinateur.

« Et le petit ordinateur comprit que les ordinateurs grandiraient toujours en sagesse et en puissance et qu’un jour… un jour… un jour…

Malheureusement, une valve avait dû finalement claquer dans les entrailles vieillissantes et rouillées du Barde car, tout seul dans la pièce qui s’assombrissait, il continua toute la soirée à répéter inlassablement d’une voix murmurante « Un jour… un jour… un jour… »

FIN

---

[1] Il n'y a pas de temps (à perdre) en folles plaisanteries. (*N.d.Team.*)

[2] Mais d'où sur Terre, venez-v… (*N.d.Team.*)

[3] 2364. Ainsi en a-t-il été toute l'année. (*N.d.Team.*)

[4] Le célèbre institut de technologie du Massachusetts.

[5] Nez camard : nez plat, écrasé. (*N.d.Team.*)

[6] Linéament : trait linéaire, base d'une forme, d'un contour. (*N.d.Team.*)

[7] Virago : femme qui a l'allure et les manières d'un homme. (*N.d.Team.*)

[8] Heures de rang, heures d'affilée. (*N.d.Team.*)

[9] Liqueur spiritueuse quelconque, et plus particulièrement eau-de-vie. Il ne s'emploie plus que dans la locution : Voix de rogomme, Voix rauque d'une personne qui fait abus de liqueurs fortes. (*N.d.Team.*)

[10] Faraud : prétentieux, qui cherche à se faire valoir. (*N.d.Team.*)

[11] Pendant la Seconde Guerre, les soldats américains inscrivaient à peu près partout « George Kilroy était là », pour marquer leur passage, créant ainsi un personnage imaginaire, anonyme et collectif. (*N.d.T.*)

[12] Oukase : décision autoritaire, arbitraire. (*N.d.Team.*)

[13] Poêle = drap mortuaire. Tenir les cordons du poêle : marcher à côté du cercueil pendant un enterrement. (*N.d.Team.*)

[14] Le titre anglais de cette nouvelle, *The Last Trump*, contient un jeu de mots : il signifie aussi *Le Dernier Atout.* (*N.d.T.*)